



Tracy
Bloom

ÉMOTIONS

La
Revanche
d'une
Célibataire

Milady
Romance

Tracy Bloom

La Revanche d'une célibataire

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Pauline Buscaïl

Milady Romance

*Pour maman et papa, qui accordent leurs violons depuis plus de quarante-cinq ans, ce dont je
leur serai toujours reconnaissante.*

Chapitre premier

Chère Suzie,

C'est la première fois que j'écris au courrier du cœur, mais je n'ai personne d'autre à qui me confier. Voilà : il y a six mois, mon mari m'a quittée pour une personne de dix ans ma cadette, qu'il a rencontrée dans un cours d'aérobic. Totalement dévastée, je me suis consolée dans la nourriture et j'ai pris dix kilos en un rien de temps. Puis il y a deux semaines, il a surgi de nulle part sur le pas de la porte, se disant prêt à rentrer à la maison à une condition : que je devienne plus audacieuse au lit. Il m'a laissé une liste de ce qu'il avait en tête ; en majeure partie, des pratiques sadomasos que j'ai dû chercher sur Internet pour m'en faire ne serait-ce qu'une vague idée. Je l'aime tant, et je donnerais tout pour le récupérer, mais impossible de trouver la tenue en PVC qu'il m'a suggérée en taille 46. Que dois-je faire ?

*Désespérément vôtre,
Trish*

Chère Trish,

Achetez la tenue en PVC en taille 38, ainsi que des menottes et un chalumeau. Appelez votre mari, dites-lui que vous vous plierez à toutes ses exigences et que vous voulez qu'il rentre immédiatement. Dès son arrivée, annoncez-lui que vous ferez tout ce qu'il veut à une condition : qu'il enfille la tenue en PVC. Une fois qu'il l'aura mise, menottez-le au lit, puis dégainez le chalumeau et demandez-lui quelle partie de son anatomie il veut se faire brûler en premier. Enfin, dites à cette vermine de ne plus jamais vous importuner – espèce d'idiot, idiote, idiote...

Suzie ne s'était pas rendu compte qu'elle se cognait la tête contre l'écran de son ordinateur, en répétant inlassablement le mot « idiot », jusqu'à ce que Drew ne la force à se redresser en la tirant délicatement par les épaules.

— « Ctrl + alt + suppr ». En général, ça marche mieux que de donner des coups de tête, lança-t-il en s'asseyant à son bureau, juste à côté, avant de commencer à marteler les touches requises pour préparer son poste de travail.

Suzie avait à peine conscience que sa respiration était saccadée, et qu'elle s'agrippait très fort au bord de son bureau. Curieusement, les locaux du *Manchester Herald* semblaient bourdonner normalement autour d'elle, ignorant totalement le fait qu'elle se sentait à l'opposé de son état normal. Elle avait plutôt l'impression d'être un château de cartes à deux doigts de s'effondrer, attendant seulement que quelqu'un fasse un faux mouvement.

— Tu vas bien ? s'enquit Drew, interrompant son martèlement féroce sur son clavier pour jauger

la mine déconfite de la jeune femme.

Faux mouvement. Inquiétude manifestée par un collègue. Effondrement imminent.

— Pourquoi ? grommela-t-elle, s'efforçant désespérément de se contenir, alors qu'elle mourait d'envie de fondre en larmes. Pourquoi est-ce que j'écris cette saleté de rubrique de courrier du cœur ?

— Hum, parce que c'est toi qui en as eu l'idée ? suggéra Drew.

— Je sais que c'est moi qui en ai eu l'idée, rétorqua-t-elle, son irritation commençant à déformer les traits de son visage. Mais je ne le pensais pas. C'était une blague, ajouta-t-elle, les dents serrées. Si Gareth s'imagine que ça va nous ramener notre lectorat féminin, c'est un imbécile, doublé d'une triple buse pour m'avoir demandé de m'en charger.

— Pourtant tu ne manques pas d'expérience en relations amoureuses, fit remarquer Drew d'une voix traînante.

Elle se tourna vers lui, se demandant ce qui pouvait bien lui laisser penser que le sarcasme était bienvenu dans cette conversation.

— Ah, oui ? reprit-elle. Voilà pourquoi à l'âge canonique de trente-six ans, je me retrouve de nouveau seule, n'est-ce pas ?

Suzie s'empara d'un des trolls alignés sur son bureau et se mit à tirer violemment sur ses cheveux bleu électrique.

— Qu'est-ce qui s'est passé ce coup-ci ? soupira Drew.

Il se tourna vers elle et adopta la posture habituelle. Vision ô combien familière ces cinq dernières années, où il avait occupé le bureau à côté du sien, toujours en première ligne face à ses traumatismes amoureux. Les bras croisés, il arbora son regard qui signifiait « tu es une idiote d'endurer toutes ces bêtises », avant de jeter un coup d'œil à sa montre. Elle savait qu'elle n'avait pas bien longtemps avant qu'il ne fasse remarquer qu'il avait un délai à respecter, donc elle s'empressa d'attraper son téléphone pour lui exposer les faits.

— J'ai reçu ce message d'Alex dix minutes après qu'il a quitté mon appartement ce matin, expliqua-t-elle en lui fourrant le portable dans les mains.

« Désolée, Suze, mais ça ne fonctionne pas de mon côté. Mieux vaut qu'on s'arrête là, tant qu'on peut encore rester amis, et que ça ne devient pas bizarre au boulot. Alex »

— Oh, zut, commenta Drew, sans exprimer la moindre surprise ni la moindre compassion.

— Et... en plus..., poursuivit Suzie, luttant pour ne pas éclater en sanglots. Nous avons fait l'amour juste avant qu'il parte.

Un silence gênant s'installa, le temps pour Drew d'intégrer l'information en question.

— Sale type, finit-il par marmonner dans sa barbe.

Puis il poussa un soupir, décroisa les bras et posa les mains sur ses genoux.

— Tu peux trouver tellement mieux que lui, reprit-il. Oublie Alex, et prends ton mal en patience le temps que quelqu'un qui en vaille la peine entre en scène.

— J'ai trente-six ans, Drew. Ce n'est pas de la patience qu'il me faut, mais du Botox, répliqua Suzie, réussissant à arracher une touffe de cheveux bleus de la tête du troll. Et c'est facile à dire pour toi, qui es fiancé à l'amour de ta vie, et non en train d'errer avec « aimant à tocards » tatoué sur le front.

Folle de rage, elle jeta le troll amoché par terre.

Drew entreprit de répondre, mais elle avait besoin de vider son sac, et ça ne pouvait attendre sous aucun prétexte.

— J'en ai assez, gémit-elle en attrapant un autre troll sur son bureau, vêtu en footballeur cette fois.

Regarde ça, poursuivit-elle en le brandissant sous le nez de Drew. Mon tout premier amour m'a acheté ça quand j'avais quinze ans, puis il m'a plaquée devant tous ses copains en m'accusant d'être ennuyeuse.

Elle lâcha la figurine et l'observa rebondir à deux reprises sur le bureau avant de tomber par terre, poussant au passage le troll aux cheveux bleus, maintenant à moitié dégarni, qui gisait près de la corbeille à papier.

— Et celui-là, reprit-elle en en brandissant un autre, pourvu de cheveux jaune fluo. Celui-là, je l'ai surpris au lit avec une de mes meilleures amies, après dix ans de vie commune.

Ce coup-ci, elle sauta l'étape du bureau et le balança directement en chute libre rejoindre le duo désolant par terre.

— Quant à lui, enchaîna-t-elle en tenant en l'air un troll espagnol jouant de la guitare. Eh bien, disons simplement que son existence était nettement plus compliquée que ce qu'il m'avait laissée croire, marmonna-t-elle, incapable de regarder Drew dans les yeux.

Le troll joueur de flamenco atterrit la tête la première sur le footballeur, et resta entassé là, comme s'ils pratiquaient une position peu orthodoxe.

— Ces jouets incarnent chacun de tes petits amis ? demanda Drew. Et dire que je te soupçonnais seulement d'avoir très mauvais goût.

— Ils n'incarnent pas chacun de mes petits amis, protesta-t-elle.

Drew fronça les sourcils, visiblement perplexe.

— Seulement ceux dont je suis tombée amoureuse, précisa-t-elle.

Elle se mordit la lèvre pour empêcher les larmes de déborder.

Ils gardèrent les yeux rivés sur les reliques de son cœur brisé, qui leur souriaient bêtement, de leur lit de moquette en Nylon d'un vert insipide.

— Mais pourquoi ? insista Drew, incrédule, en secouant la tête.

Suzie savait qu'aucune explication ne pourrait convaincre un être aussi rationnel que Drew que sa collection farfelue avait quoi que ce soit de sensé. Elle soupira et sentit son corps entier s'affaisser, tandis qu'elle se résignait d'avance à parler comme la femme entre deux âges désespérée qu'elle devenait à vitesse grand V.

— Parce que, après vingt longues années à enchaîner les rencards, j'ai besoin de me rappeler que j'ai au moins connu quelques rares moments d'amour dans ma vie, répondit-elle.

Il la regarda dans les yeux, et elle s'attendit à un élan de compassion de sa part. C'était sans compter sur Drew.

— Mais, Suzie, tu viens de me dire qu'ils ont tous été de véritables tocards avec toi, pour reprendre tes propres termes.

Elle baissa de nouveau le regard sur les trolls entassés par terre. Elle avait lu dans un magazine quelconque qu'il fallait toujours adopter une attitude constructive sur les relations qui avaient compté dans le passé. Se souvenir des bons moments, et tirer des leçons des mauvais. Peut-être était-il temps de considérer les reliques étalées sous ses yeux à leur juste valeur : un atroce rappel des hommes qui avaient fait de son parcours amoureux un véritable désastre, la laissant approcher à grands pas de ses quarante ans, la condamnant à une existence de vieille fille sans enfants.

À eux quatre, ils avaient ruiné sa seule et unique vie amoureuse.

— Tocards, maugréa-t-elle en leur donnant un coup à l'aide d'un de ses talons aiguilles – élément essentiel de la panoplie qu'elle était contrainte de continuer à porter pour attirer la gent masculine, vu son état de perpétuelle célibataire.

— Oh, pour l'amour du ciel, s'impatienta Drew, à bout de nerfs. Tu vaux mieux que ça. S'ils se

trouvaient tous devant toi maintenant, qu'est-ce que tu ferais ?

S'ils se trouvaient réellement devant elle à cet instant ? En chair et en os ? Cette seule idée la fit frémir. Des souvenirs de terribles périodes de deuil lui revinrent par vagues. Tant d'heures passées à s'efforcer de comprendre à quel moment tout avait mal tourné. Tant de tentatives désespérées pour les récupérer, en général dans le taxi qui la ramenait chez elle bredouille le samedi soir, quand, motivée par l'alcool, elle se retrouvait incapable de retenir ses doigts d'envoyer des messages suppliants. Tentatives toutes ignorées bien sûr, la plongeant inévitablement dans une profonde déprime, avant de céder la place à la colère, puis à moult rêves de représailles et de vengeance pour ce qu'ils lui avaient fait subir. La déferlante de regrets qui l'assailait à présent menaçait de se changer soit en chagrin, soit en colère. Elle opta pour la colère.

— Je voudrais les faire souffrir autant qu'eux m'ont fait souffrir, cracha-t-elle, les mains crispées sur les accoudoirs de son fauteuil. Comme j'aurais dû le faire à l'époque. Trop tard maintenant.

Ces derniers temps, tout arrivait trop tard. Depuis qu'elle avait décrété qu'elle se trouvait sur la voie rapide vers ses quarante ans, il était trop tard pour se marier, trop tard pour avoir des enfants, et trop tard pour changer de carrière et mettre fin à la lente agonie que représentait le journalisme dans la presse locale. Fatalement, elle avait commencé à regarder en arrière et à réfléchir à comment elle en était arrivée là. Toujours pas mariée, sans enfants, à écrire une ridicule rubrique de courrier du cœur pour un torchon local. Si seulement elle pouvait revenir en arrière et faire les choses différemment. *Bon sang, trop tard à présent !*

— Pas pour Alex, cela dit, intervint Drew, interrompant le fil de ses pensées. J'ai déjà entendu ça x fois. Tu les laisses s'en tirer en te traitant comme une moins-que-rien, Suzie. Pour une fois, fais-lui savoir ta façon de penser et tourne la page. Et au passage, laisse tomber cette ridicule lubie des trolls.

Suzie le dévisagea un moment, avant d'attraper le troll aux cheveux bleus à moitié chauve.

— Tu as raison, finit-elle par dire en regardant de nouveau Drew. Hors de question qu'il s'en sorte en me traitant ainsi. Je vais lui faire savoir ma façon de penser.

— C'est la première chose sensée que tu aies dite de la matinée, fit remarquer Drew.

— Je vais lui envoyer un message, reprit-elle en attrapant son téléphone. Qu'est-ce que je devrais écrire ?

— Pas de message, répondit Drew en lui confisquant son téléphone. Affronte-le. Traite-le de tocard en face, bon sang. Te contenter d'un message te rabaisse à son niveau.

— D'accord, acquiesça Suzie.

Ses nerfs en pelote menaçaient d'ébranler la façade de bravoure qu'elle avait bâtie à peine quelques instants plus tôt.

— Je vais lui dire en face. Évidemment que je vais le faire.

— Bien, la conforta Drew. Dès qu'il arrive. Pas de fuite pour pleurer dans les toilettes dès que tu le verras.

— Bien sûr que non, répliqua Suzie, s'efforçant de paraître plus assurée qu'elle ne l'était en réalité. Dès que je le vois, je lui fonce dessus.

— Parfait, reprit Drew en faisant de nouveau face à son ordinateur, les mains déjà posées sur le clavier, prêtes à entrer en action. Bon, il faut maintenant que je vante les mérites du lamentable service d'hygiène de Manchester. Je te conseille de te concentrer sur une tâche tout aussi passionnante.

Là-dessus, il se mit à taper furieusement sur son clavier, marquant clairement la fin de la séance de thérapie relationnelle.

À 15 heures, Alex, sans doute trop occupé à faire de la lèche à des annonceurs potentiels dans le seul dessein de faire passer son déjeuner en note de frais, n'avait toujours pas montré le bout de son

nez. Suzie avait passé son temps à jeter nerveusement des coups d'œil vers le couloir derrière elle, oscillant entre son envie désespérée de le voir et sa terreur en pensant à la façon dont elle allait réagir. Elle tenta de se focaliser sur le fait d'achever sa rubrique de courrier du cœur, à rendre cet après-midi-là, mais se révélait incapable de trouver les mots pour consoler les cœurs brisés quand elle était dans un état pareil. À peine venait-elle de commencer à lire la réponse virulente qu'elle avait écrite le matin même au problème de Trish, que Drew lui fit une tape sur l'épaule.

— C'est parti, lui dit-il, en indiquant de la tête ce qui se trouvait derrière elle.

— Quoi ? s'écria-t-elle, sachant immédiatement qu'Alex avait dû enfin arriver.

Le visage de Suzie devint livide. Elle se figea sur son siège, incapable de se retourner, en jetant nerveusement des coups d'œil à Drew, lorsqu'un sifflement enjoué, bien trop familier à son goût, résonna dans le bureau. Quand Drew lui donna un petit coup de coude dans le bras pour l'encourager, elle se força à tourner lentement la tête en direction du couloir. Alex, vêtu d'un costume bleu marine immaculé, ainsi que de la chemise et de la cravate hors de prix qu'elle lui avait offertes pour son anniversaire, avançait d'un pas assuré, en semant autour de lui une odeur d'après-rasage bien trop familière. Il prit immédiatement conscience que Suzie l'observait. Il lui adressa un signe de main anodin et passa l'air de rien à côté de son bureau pour rejoindre la salle de réunion.

La main tremblante de Suzie stagna un moment en l'air, et un faible sourire se figea sur ses lèvres. Hébétée, elle garda les yeux rivés sur son passage.

— C'était quoi, ça ? s'exclama Drew. Allez. Rattrape-le immédiatement. Vide ton sac. Je sais que tu peux le faire.

Elle tourna la tête vers le visage incrédule de son collègue.

— Je ne peux pas, souffla-t-elle en secouant lentement la tête.

— Pourquoi ça ? demanda-t-il.

— Parce que..., commença-t-elle en détournant les yeux, honteuse. Parce que..., tenta-t-elle de nouveau, sachant qu'elle s'apprêtait à se couvrir de ridicule.

— Par pitié, ne dis pas ce que je crois que tu vas dire, plaida Drew.

— Parce que je l'aime, lâcha-t-elle, incapable de lever les yeux et d'endurer la réaction de Drew.

Qu'était-elle censée faire, alors qu'elle s'était sentie prise au piège à l'instant même où elle avait posé le regard sur Alex ? Toute sa colère et toute sa peine avaient été mises en touche par une violente offensive d'envie et de désir.

Elle se força à lever les yeux, pour faire face à l'expression de confusion totale de Drew. Elle était incapable de lui fournir la moindre explication. Elle n'arrivait même pas à se l'expliquer à elle-même.

— Désolée, bredouilla-t-elle en se redressant, tremblante, et en prenant son manteau sur le dossier de sa chaise. Désolée, répéta-t-elle lorsqu'elle trébucha contre son fauteuil et se retrouva étalée de tout son long dans le bureau.

Elle ne pouvait endurer l'incrédulité de Drew plus longtemps. Elle savait qu'il avait raison, mais elle aimait Alex, ce qui, quelque part, lui interdisait tout face-à-face violent, en dépit de cette rupture tout à fait inacceptable et irrespectueuse. Elle aimait Alex ; autrement dit, la seule chose qu'elle pouvait gérer à cet instant était une dissection déprimante de leur relation, pour comprendre précisément où elle s'était trompée, et surtout, si elle pouvait y changer quoi que ce soit.

Chapitre 2

Chère Trish,

Je vous envie, sincèrement. De toute évidence, votre mari vous aime toujours ; sinon, il ne souhaiterait pas revenir et recréer ce que vous partagiez par le passé, en vous proposant de prendre part à ses fantasmes sexuels, si ?

Bien entendu, vous ne devriez pas faire quoi que ce soit qui vous mette mal à l'aise, mais je vous conseille de vous asseoir et de discuter avec lui, pour trouver un terrain d'entente qui vous satisfera tous les deux. J'ajouterai que le PVC ne met pas en valeur les silhouettes généreuses, mais je vous recommande les strings de Marks & Spencer, disponibles généralement en taille 46, ainsi que les soutiens-gorge à grands bonnets assortis. De même, je vous encourage à prendre des cours d'aérobic avec votre époux, mais veuillez peut-être à choisir une autre salle de sport cette fois.

Saisissez cette chance, Trish, car quand on aime profondément quelqu'un, ça vaut la peine de se battre.

Bonne chance.

Suzie

Dans le bus qui la ramenait chez elle, Suzie retournait désespérément sa relation avec Alex dans sa tête, lorsqu'elle prit soudain conscience que son départ précipité du bureau impliquait qu'elle allait dépasser le délai accordé pour soumettre sa rubrique. Il ne lui manquait plus qu'à terminer sa réponse au problème de Trish, mais elle savait à présent à quel point sa réponse initiale était malavisée. La dernière chose dont cette femme avait besoin était de s'entendre dire de brandir un chalumeau en face de son mari. Trish avait une chance de récupérer son bien-aimé, et il fallait tirer le meilleur de toutes les situations. Elle avait besoin d'être encouragée, pas de voir ses espoirs réduits en cendres. Suzie tapa une réponse corrigée sur son téléphone et la transféra au bureau juste à temps, en espérant avoir trouvé les mots pour aider cette lectrice à sauver son couple.

Son attention n'étant désormais plus distraite par son travail, la jeune femme observa les rues mornes et ruisselantes de Manchester par les vitres du bus, assombries de traces de doigt et autres morves d'enfant, et se demanda ce qu'elle pourrait bien faire pour sa propre vie amoureuse. Une profonde mélancolie l'enveloppa, lorsque le bus s'arrêta en sifflant sur High Street, en face des fenêtres bien éclairées de *McDonald's*, et qu'elle se laissa aller à ce qu'elle faisait toujours à ce stade de son trajet vers chez elle. Elle ne pouvait s'en empêcher. Elle riva les yeux sur la table et les chaises nichées au coin de la fenêtre de gauche, et revécut l'instant. L'instant où Alex l'avait embrassée pour la première fois.

Tout était arrivé six mois plus tôt, à la fin de ce qu'elle avait gardé en mémoire comme l'un des plus beaux jours de sa vie. *Après tout, on n'a pas souvent l'occasion d'avoir l'homme en haut de sa liste, si ? Un numéro cinq peut-être, avec beaucoup de chance, mais un numéro un – quand est-ce que ça arrive ?* Elle et sa meilleure amie Jackie avaient commencé à faire leur TCPAP (Top cinq de petits amis potentiels) dès leur adolescence, principalement dans l'intention de se moquer ouvertement de

leurs goûts respectifs en matière d'hommes – même si Jackie n'avait jamais trouvé drôle que Suzie mette Rick Astley en numéro un pendant dix-huit semaines. Jackie n'avait plus besoin de liste, étant à l'abri confortable d'un second mariage heureux, mais Suzie en tenait toujours une, la mettant à jour dans sa tête presque aussi régulièrement que la Bourse de Londres. C'était son filet de sécurité, primordial pour la rassurer sur le fait qu'elle n'avait pas encore touché le fond du gouffre amoureux. Hélas, les années passant, elle s'était vue contrainte de revoir ses exigences à la baisse. Les célébrités avaient fini aux oubliettes au cours de sa vingtaine, les hommes les plus attirants s'étaient vus radiés quand elle avait une petite trentaine d'années, et à présent, sa liste recensait principalement des types qui étaient célibataires et qui ne la répugnaient pas. Voilà pourquoi Alex avait été une telle révélation. Un homme célibataire, dans la trentaine, et absolument magnifique. Dès son arrivée au journal en début d'année pour diriger l'équipe chargée des ventes et de la publicité, il était entré directement au sommet de sa liste.

Elle s'était efforcée de ne pas le harceler comme une adolescente transie d'amour, mais s'il se trouvait qu'elle partait déjeuner en même temps que lui, alors tant mieux. Il fallait qu'elle lui parle ; elle ne pouvait tout simplement pas l'ignorer. Et pour une raison obscure, elle buvait plus de café les jours où il travaillait au journal ; autrement dit, elle devait faire plus d'allers-retours jusqu'à la cuisine qui se trouvait justement en face du bureau d'Alex.

En définitive, c'était Gareth, le nouvel éditeur, qu'elle devait remercier pour les avoir réunis. Durant son premier jour, Gareth avait convoqué tous les membres de l'équipe dans une salle, et exigé que chacun d'entre eux propose au moins trois idées pour booster les ventes du journal, alors en grande difficulté. Lorsqu'elle avait négligemment suggéré un courrier du cœur, il avait sauté sur l'occasion.

« *Excellente idée*, avait-il dit, en la gratifiant du sourire typique du trentenaire londonien de premier plan. *D'autant plus que la section Rencontres sur le site a plus de succès ces temps-ci que la totalité de votre rubrique Mode de vie*, avait-il poursuivi sur un ton tranchant. *Je veux que ce soit intégré dès la semaine prochaine, et coopère avec Alex pour voir quels annonceurs ça peut ramener. Viagra, Tampax, peu importe – tant que ça rapporte.* »

« *Occupe-toi du contenu, bébé, je me chargerai de Durex* », lui avait soufflé Alex ce soir-là, lors d'une analyse approfondie et bien arrosée du nouvel éditeur dans un bar, avec le reste de l'équipe.

Plus tard, il lui avait déclaré qu'il leur faudrait discuter de la nouvelle rubrique en détail, et avait proposé de le faire chez *McDonald's*, parce qu'il mourait de faim.

Alors qu'elle le suivait en titubant jusqu'à Piccadilly, elle s'était amèrement dit qu'aller dans un fast-food après un pot de travail ne constituait pas un rencard. Toutefois, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine excitation à l'idée du potentiel romantique de la situation : être assise près de lui, tous les deux seuls dans un restaurant, quoique cernés d'adolescents obèses et de clochards rachitiques.

Elle sentait encore le goût de ce premier baiser. *Du fromage avec une pointe de cornichon.*

Après qu'il eut satisfait son appétit, au plus grand étonnement de Suzie, il l'avait attirée sur ses genoux devant cette même fenêtre et lui avait littéralement dévoré le visage.

Elle les revoyait glousser comme des adolescents stupides, inconscients des remarques grossières que leur faisaient les badauds.

« *Je te trouve adorable* », avait-il dit quand ils avaient enfin repris leurs souffles et qu'une table d'ados boutonneux les avaient applaudis.

Elle avait été à deux doigts de s'évanouir, lorsqu'un « *Fais-lui-en un pour moi* » s'était élevé de la table d'à côté.

« *J'en serais ravi* », avait alors murmuré Alex à son oreille, manquant de la faire défaillir une nouvelle fois.

Bien évidemment, elle l'avait ramené dans son lit. Elle ne voyait absolument aucune raison de s'en priver. Elle le traquait depuis des mois, donc à quoi bon perdre du temps ? D'autant que le temps n'était pas un luxe qu'elle pouvait s'offrir. Se faire longuement courtiser, c'était pour les filles d'une vingtaine d'années. À trente ans passés, il fallait brûler les étapes pour savoir vite si votre partenaire serait partant pour le long terme. Repousser le sexe après un rencard était un petit plaisir qu'elle ne pouvait s'autoriser.

Par chance, leur interlude post-*McDonald's* avait marqué le début d'une belle relation, et pas d'un coup d'un soir trop alcoolisé entre collègues, à ne jamais réitérer. Ce fut avec un plaisir non dissimulé qu'elle avait appelé Jackie, pour lui annoncer qu'elle fréquentait un numéro un de sa liste de petits amis potentiels. Un vrai de vrai. Ça lui avait pris pas loin de vingt ans pour taper dans le haut du tableau. Et voilà qu'enfin, elle y était, convaincue que cela signifiait qu'il était l'homme qu'elle avait attendu toute sa vie pour nager dans le bonheur jusqu'à la fin de ses jours.

« *Calme-toi*, avait rétorqué Jackie. *Je te connais par cœur. Tu tombes amoureuse et tu cesses de voir les choses avec lucidité. Tu t'abreuves trop de ces stupides comédies romantiques. Comme je te l'ai répété maintes fois, arrête-toi au passage où tout tourne mal. Elles sont beaucoup plus réalistes comme ça.* »

Mais cette fois, Suzie était persuadée que c'était différent. Elle était tellement heureuse, qu'elle avait presque l'impression d'être Meg Ryan – avant la chirurgie esthétique, bien entendu. Et avant tous les trucs louches avec Russel Crowe. Franchement, qu'est-ce qui lui était passé par la tête ? Quoi qu'il en soit, on aurait dit qu'Alex et elle vivaient un véritable conte de fées. Au bout d'un mois de relation, ils sortaient ensemble tous les vendredis et tous les samedis soir. Deux mois, et il passait tous ses week-ends chez elle. Trois mois, et ils se donnaient des petits noms embarrassants. Quatre mois, et ils parlaient d'amour en gloussant sous la couette. Au bout de cinq mois, il l'avait conviée aux noces de rubis de ses parents. Bon sang, elle avait rencontré ses parents – il savait forcément ce que ça impliquait ? Et voilà, six mois, et ils étaient passés de tout ça, à un banal message de rupture. Ça n'avait aucun sens. Quelque chose lui échappait.

Un « bip » insistant de son téléphone l'interrompit dans ses pensées. Son cœur remonta dans sa bouche, tandis qu'elle se mettait instantanément à espérer que c'était Alex qui essayait de la joindre pour lui dire qu'il avait fait une erreur. Les doigts tremblants dans sa précipitation pour ouvrir le message, elle sentit son cœur sombrer douloureusement lorsqu'elle vit le nom de Drew s'afficher à la fin, pour lui rappeler brutalement qu'elle ne devrait, sous aucun prétexte, tenter quelque forme de supplication auprès d'Alex pendant sa déprime post-rupture.

Elle avait beau savoir que Drew n'avait que son intérêt en tête, il ne saisissait pas pour autant ce que ça impliquait d'être « elle ». Lui avait trouvé son point d'ancrage depuis si longtemps qu'il en avait oublié l'impression que ça faisait de flotter à la dérive, sans le moindre port d'attache. Il fallait qu'elle appelle Alex. Elle se le devait à elle-même, ne serait-ce que pour comprendre pourquoi il avait rompu. Après tout, peut-être que c'était dû à une broutille, qui pourrait être arrangée immédiatement. Hors de question qu'elle laisse son couple partir à vau-l'eau pour s'économiser un malheureux coup de fil.

Pour la première fois ce jour-là, elle éprouva une pointe d'espoir lorsque le bus s'immobilisa devant son arrêt. Elle récupéra son parapluie sur le sol détrempe de boue, et se fraya un chemin jusqu'à la porte avant.

Hélas, cette lueur d'espoir vacilla à la minute où elle passa sa porte d'entrée. Comme sur pilote

automatique, elle baissa les yeux sur le casier à chaussures. Alex avait pour habitude d'y laisser ses chaussures de foot pour ne pas avoir à faire un saut chez lui tous les dimanches matin, pour aller au match. Elle avait rangé la paire de tennis qu'elle n'utilisait jamais juste à côté, enchantée par cette vision harmonieuse. Les chaussures de foot avaient disparu, seules quelques éclaboussures de boue demeuraient sur le sol, telles des cendres. Sa brosse à dents, son après-rasage et son déodorant de voyage avaient disparu, eux aussi. Sans aucune pitié, il avait emballé ses affaires le matin même, puis fermé la porte derrière lui, sachant déjà que c'était la dernière fois qu'il se trouvait dans cet appartement.

Hébétée, elle se traîna lentement au rez-de-chaussée, s'efforçant désespérément de comprendre ce qui lui arrivait. Se dirigeant vers la cuisine en quête de caféine et de quoi que ce soit d'horriblement gras, elle s'arrêta net sur le seuil. Elle haleta, dévastée par la scène qui se tenait devant elle. Son regard se promenait sur les reliques de sa dernière soirée avec Alex, entassées n'importe comment sur le plan de travail de la cuisine.

Deux bouteilles de vin rouge vides.

Un quignon de pain.

Un pot de fromage fondu surgelé.

Cinq ou six feuilletés encore intacts.

Deux bougies consumées se dressant sur deux vieilles bouteilles de vin.

Deux verres sales. Un présentant des marques de rouge à lèvres. Celui de Suzie. L'autre, des traces de doigt graisseuses. Celui d'Alex.

Une tasse à café cassée.

C'était la tasse à café qui lui donnait envie de se recroqueviller sur elle-même et de pleurer. Moins de vingt-quatre heures plus tôt, Alex avait balancé Suzie sur le sol dans un élan de passion, tandis que ses mains parcouraient son corps entier, la faisant glousser et gémir jusqu'à ce qu'elle abdique et se laisse guider jusqu'à la chambre. Ce fut peut-être leur meilleure partie de jambes en l'air, galvanisée par l'euphorie de Suzie quand elle avait entendu Alex lui dire qu'il voulait passer Noël avec elle et sa famille.

Elle était si nerveuse à l'idée de lui poser la question. Mais comme elle ne cessait de se le répéter, tout tendait à prouver qu'elle n'entrait pas en territoire hostile. Ils passaient tout leur temps ensemble, elle avait rencontré sa famille entière, et elle en était aux blagues avec ses amis. Cela étant, elle s'était efforcée de paraître détachée, pour éviter de mettre toute pression sur sa réponse.

« *Ma mère cuisine pour le réveillon de Noël cette année, avait-elle lancé, l'air de rien, tout en lui servant du vin. Ça te dirait de venir ?* »

Il l'avait regardée fixement un instant, puis, le sourire aux lèvres, avait répondu : « *J'en serais ravi* », avant de se jeter sur elle et d'envoyer valser la tasse immaculée sur le sol.

Suzie avait laissé son imagination s'aventurer dans des contrées qu'elle n'avait pas osé visiter depuis longtemps : sur un fond vivace de feux qui crépitent et de lumières féeriques qui scintillent, Alex offrait aux membres de sa famille les cadeaux parfaits, avant de sortir un paquet très spécial. Une petite boîte cachée dans le sapin de Noël, contenant une...

Elle poussa un grognement et enroula fermement ses bras autour d'elle, en prenant conscience de sa bêtise. Elle était allée trop vite pour lui, c'était une évidence. Elle lui avait demandé pour Noël et l'avait effrayé. Pas de problème pour qu'elle rencontre sa famille, mais visiblement, que lui rencontre la sienne, c'était le pas de trop. Pourquoi, mais pourquoi avait-il fallu qu'elle lui pose la question ? Pourquoi n'avait-elle pas pu laisser les choses suivre leur cours ? Le laisser lui, plutôt qu'elle, donner le tempo.

Elle s'effondra par terre, s'enfonçant la tête dans les mains. Elle avait la nausée. La perspective de ce que Noël lui réservait désormais lui apparut : sa mère l'assaillant de questions, censées révéler si, oui ou non, son éternelle célibataire de fille était en réalité lesbienne ; et sa sœur cadette, trop contente de la rabaisser en parlant de son enterrement de vie de jeune fille à venir.

Elle n'aurait qu'à retirer son invitation, lui dire que c'étaient des paroles en l'air. Il pouvait bien faire ce qu'il voulait pour Noël. Ça n'avait aucune importance, tant qu'ils étaient ensemble.

Recouvrant une lueur d'espoir, elle se leva péniblement et attrapa le téléphone sur le plan de travail de la cuisine. Elle inspira profondément et tapa son numéro, avant de porter le combiné à son oreille d'une main tremblante, et d'attendre dix tonalités agonisantes, le cœur battant à tout rompre, jusqu'à ce qu'il décroche.

— C'est Alex, dit-il.

— Salut, c'est moi, lança Suzie.

— Qui ?

— Moi, Suzie.

— Ah, je n'avais pas reconnu le numéro.

Il y eut un blanc gênant.

— Écoute, Suzie, commença Alex.

— Écoute, Alex, dit Suzie en même temps. Tu n'as aucune obligation de venir chez mes parents pour Noël, s'empressa-t-elle d'ajouter. À la place, on pourrait partir quelque part, au chaud, où ça te chante.

Elle s'interrompt. *Pas de réponse.* Elle écouta le silence, espérant qu'il faisait écho au soulagement d'Alex.

— Écoute, Suzie, finit-il par rétorquer. Il est de temps de passer à autre chose, chérie. Comme je te l'ai dit, ça ne fonctionnait pas de mon côté, c'est tout.

— Ça ne fonctionnait pas ? gémit-elle. Depuis quand ?

— Oh, ça fait déjà un petit moment, répondit-il, sans fournir plus d'explications.

— Mais... mais je ne comprends pas, geignit-elle, se triturant les méninges pour déchiffrer ses propos. Tu m'as emmenée aux noces de rubis de tes parents.

— Oh, c'était juste pour qu'ils ne soient plus sur mon dos. Ils ne cessent pas de me pomper l'air pour que je me stabilise, donc je me suis dit que si je t'emmenais, ça leur fermerait le clapet pendant un temps. En toute honnêteté, Suzie, ça fait un moment que j'ai l'intention de rompre.

Suzie s'affala contre le plan de travail.

— Mais... la nuit dernière, tu as dit que tu voulais passer Noël avec moi ?

Elle avait l'impression d'être une enfant pathétique, collante et geignarde, mais elle n'arrivait pas à s'en empêcher. Il avait fait naître l'espoir en elle, et maintenant, tout était anéanti.

— Mon cœur, reprit-il. Tu m'as pris un peu au dépourvu. J'ai seulement dit « oui » parce qu'il était tard, que j'étais fatigué, et que je n'avais aucune envie d'endurer un déballage d'émotions, quant aux raisons pour lesquelles je m'apprêtais à réserver une semaine dans les Alpes avec les copains pour Noël.

Elle glapit.

— Mais nous avons fait l'amour, souffla-t-elle. Deux fois.

— Comme je l'ai dit, je n'avais aucune envie d'un déballage d'émotions.

— Tu m'as fait l'amour pour que je la ferme ?

— Non, protesta-t-il. Je t'ai fait l'amour... parce que... eh bien, parce que j'adore faire l'amour.

Elle attendit qu'il termine sa phrase.

Il n’ajouta pas un seul mot.

— Avec moi ! hurla-t-elle dans le combiné. Tu es censé dire que tu adores faire l’amour avec moi, espèce de tocard !

Elle écrasa le téléphone contre le comptoir, projetant une pique à fondue par terre au passage, et repassa au crible les vestiges de ses efforts de la veille.

Elle avait fait tout Manchester pour acheter un service à fondue, après qu’Alex eut mentionné qu’il adorait ça, parce que ça lui rappelait toujours de bons souvenirs de ses séjours au ski.

Elle avait fait les chaussons à la viande elle-même, dans l’espoir que ça le mette d’humeur festive. Au bout d’une semaine d’entraînement, elle était enfin arrivée à des feuilletés présentables, avant qu’Alex ne lui dise qu’il n’aimait pas la viande hachée.

Les traces de rouge à lèvres sur son verre lui rappelaient qu’elle s’était maquillée – sans compter qu’elle s’était lavé les cheveux, et avait même acheté un nouveau haut.

Tout ça, rien que pour oser lui demander s’il voulait passer Noël avec elle. Tout ça pour qu’il puisse faire l’amour parce qu’il adorait ça. Pas spécialement avec elle. Il adorait ça, voilà tout. Tout ça pour qu’il puisse mettre un terme à leur histoire par message interposé.

Lentement, elle se laissa glisser contre la porte de la cuisine jusqu’à atterrir sur le sol de nouveau. Enroulant les bras autour de ses genoux, elle enfouit sa tête dans le creux et attendit la crise de larmes. Mais rien ne venait. Tout ce qu’elle parvenait à faire, c’était prendre de grandes inspirations, tandis que la colère montait en elle.

Comment avait-elle pu avoir la bêtise de s’imaginer qu’elle allait avoir son happy end, qu’elle était tombée amoureuse du prince charmant, tout ça pour finir par découvrir qu’elle couchait avec un vaurien depuis tout ce temps ? *Une fois encore.*

L’image des quatre trolls fit irruption dans son esprit, comme dans un film d’horreur. Quatre visages de dessin animé en train de se moquer d’elle, leurs cheveux psychédéliques encadrant leurs têtes telles les flammes de l’enfer.

— Tocards ! s’exclama-t-elle. Tous autant que vous êtes !

Elle n’avait aucune idée du temps qu’elle avait passé assise là, roulée en boule, des vagues de fureur l’inondant tandis qu’elle réfléchissait à son passé et spéculait sur son avenir. Elle détestait le stade où elle en était, et à cet instant, elle les tenait tous pour responsables. À ce moment précis, elle avait le sentiment qu’ils avaient ruiné non seulement sa vie amoureuse, mais aussi son existence tout entière.

À un moment donné, elle fut distraite de son malheur par la sonnerie de son téléphone portable, quelque part dans l’entrée. La jeune femme se leva péniblement, espérant qu’il s’agisse d’une oreille compatissante qui avait entendu sa détresse. Ce n’était pas le cas. C’était Gareth. Elle s’empressa de répondre, sachant qu’il enguirlandait quiconque ignorait ses appels.

— Suzie, c’est Gareth, beugla le rédacteur en chef.

— Salut, lâcha-t-elle sur un ton sec, n’étant pas d’humeur à se faire remonter les bretelles.

— Je viens de regarder ta rubrique de la semaine, et elle est nulle, poursuivit-il. Je veux une version corrigée pour la réunion d’équipe demain. Quelque chose qui ne me donne pas la gerbe.

La ligne fut coupée.

Chapitre 3

Horrifié, Drew avait regardé Suzie quitter le bureau dans tous ses états. « *Parce que je l'aime ?* » C'était quoi, cette excuse débile ? Il ne comprendrait jamais comment Suzie, une femme attirante, dotée d'une intelligence normale, pouvait devenir une parfaite idiote face à quelqu'un de l'acabit d'Alex. N'arrivait-elle donc pas à percer à jour tous ses airs enjôleurs et son baratin mielleux ? Ne voyait-elle pas qu'il était aussi authentique que son faux bronzage, et qu'il ne vouait de véritables sentiments qu'à sa petite personne ? Ne comprenait-elle pas qu'il n'était sorti avec elle que parce qu'elle avait son propre appartement, et qu'il avait besoin d'un endroit où crêcher pendant que le sien était en travaux ?

— Parce que je l'aime, marmonna-t-il dans sa barbe en secouant la tête.

Il vouait une haine profonde à cette phrase en particulier. C'était le « parce que » qui fichait tout en l'air. Ce « parce que » donnait un sens diabolique à ces quelques mots si parfaits. Une justification des travers du « lui » en question, qui par là même, autorisait ces travers à perdurer sans être remis en question, ni récriminés. Drew était bien placé pour le savoir. Il avait passé beaucoup de temps à réfléchir à cette phrase, depuis qu'elle s'était retrouvée dans l'une des conversations les plus significatives de sa vie – la dernière qu'il avait eue avec sa mère avant de partir pour l'université.

« *Pourquoi tu ne le quittes pas, maman ?* » avait-il demandé, prenant son courage à deux mains, tout en montant dans sa voiture.

C'était la toute première fois qu'il mentionnait à voix haute l'état désastreux du mariage de ses parents.

Les yeux de sa mère s'étaient remplis de larmes, et elle l'avait observé un moment avant de prononcer ces quelques mots :

« *Parce que je l'aime.* »

Son père tenait un pub dans une banlieue malfamée de Manchester. Pendant des années, il avait résisté à la tentation du défilé d'épouses délaissées qui venaient s'enivrer et déverser leurs problèmes dans son oreille toujours compatissante. La première dont Drew se souvenait était une rousse squelettique, quand lui-même avait une douzaine d'années. Sa mère les avait surpris enlacés dans la cave après l'heure de fermeture. Drew parvenait encore à visualiser sa mère, assise à la table de la cuisine, blanche comme un linge et tremblante, tandis que son père la suppliait de lui pardonner et jetait des promesses en l'air, vides de sens comme des confettis. À un moment donné durant les jours angoissants qui avaient suivi, sa mère avait craqué et lui avait pardonné, dans l'intention de maintenir le statu quo, mais leur vie n'avait plus jamais été la même. Des périodes de calme relatif prédominaient, jusqu'à ce que son père recommence et se fasse pincer, et que sa mère s'effondre. Elle pleurait pendant des jours jusqu'à ce que son père obtienne son pardon par la flatterie, comme il avait assuré à son fils que cela ne manquerait pas d'arriver en le gratifiant d'un clin d'œil, un jour au petit déjeuner. Une partie de lui était furieuse contre sa mère, de faire preuve de tant de faiblesse en acceptant de les soumettre, non seulement elle-même, mais lui aussi, à ce simulacre de famille. Quant à se servir de l'amour comme excuse, il s'était promis de ne jamais laisser ce sentiment l'affecter à ce point. L'amour n'avait aucun droit de forcer quiconque à une existence infernale, comme il l'avait fait avec sa mère. Il n'avait aucun droit de manipuler, de balader de droite à gauche et de semer le

trouble dans les esprits. Selon Drew, l'amour était une chose qu'il fallait maîtriser, et gérer d'une main ferme et l'esprit au clair. Le cœur devait toujours passer au second plan quoi qu'il arrive, sinon, c'était un coup à finir comme sa mère – ou Suzie, en l'occurrence.

Si Suzie se servait de sa tête un peu plus souvent, au lieu d'écouter son cœur malavisé, elle s'en tirerait nettement mieux. Espérons qu'elle ait tenu compte du message sévère qu'il lui avait envoyé, quant au fait d'éviter le moindre contact avec Alex pendant sa déprime post-rupture. Il regardait son téléphone pour voir si elle avait répondu au moment où il s'alluma, annonçant l'arrivée d'un appel plus que bienvenu.

— C'est pas ton genre de m'appeler au travail, commença Drew.

— Désolée, je tombe mal ? demanda la voix calme au bout du fil.

— Pas du tout, répondit-il. Un peu de bon sens me ferait le plus grand bien.

— Tant mieux. Je t'appelle au sujet de la police d'assurance que tu voulais que je parcoure.

— Super, dit-il, soulagé d'avoir une conversation avec une femme qui n'impliquait pas de psychodrame.

— Alors, j'ai regardé d'un point de vue juridique, et tout est parfaitement légal, poursuivit-elle. Et d'un point de vue personnel, je pense que tu as raison. Assurer notre mariage me paraît une idée tout à fait sensée.

— Je savais que tu serais d'accord, Emily.

Drew s'enfonça dans son fauteuil et se félicita une fois de plus quant au choix de sa fiancée. Voilà pourquoi Emily était la femme parfaite pour lui – quelqu'un qui, en pleine frénésie de préparation d'un mariage, pouvait parler police d'assurance d'une manière rationnelle, au lieu d'appeler pour pleurnicher sur des bouquets d'œillets calamiteux, ou des prises de bec avec des demoiselles d'honneur.

— Enfin, je trouve que c'est incroyablement délicat de ta part de te soucier du fait que papa gaspille son argent, si jamais un désastre venait à se produire, fit-elle remarquer.

— Étant donné qu'il refuse de nous laisser payer quoi que ce soit, ça me semble la moindre des choses, tu ne crois pas ?

— Absolument. Et c'est rassurant de savoir que nous sommes couverts si l'un de nos fournisseurs nous plante.

— Tout à fait.

— Ou...

Drew l'entendait farfouiller dans des paperasses à l'autre bout du fil.

— ... ou si tu recevais une affectation inattendue outre-mer, pour servir dans les forces armées britanniques.

Il appréciait aussi son sens de l'humour sarcastique.

— Tu as raison, Emily, gloussa-t-il. Ce serait un véritable désastre.

— Et tout à fait inattendu, renchérit-elle. Je dormirai mieux, cela dit, en sachant que nous pourrions quand même nous offrir un mariage, si l'un d'entre nous devait subir un dommage corporel accidentel qui entraîne la mort ou un handicap permanent.

Drew prit un instant pour réfléchir à cette déclaration.

— Donc tu m'épouserais quand même dans ce cas ? s'enquit-il.

— Évidemment que non si tu étais mort. Quant à un handicap, ça dépend du degré.

Il y eut un blanc tandis qu'il pouvait presque entendre les rouages du cerveau considérable d'Emily tourner comme dans un ralenti.

— Je pense que des dommages cérébraux ne me laisseraient d'autre choix que d'annuler ;

toutefois, la perte de membres pourrait être acceptable tant qu'il ne s'agit pas de tous les membres.

— Je vois, commenta-t-il. Donc quels membres en particulier devrais-je éviter de perdre si je veux rester dans la course ?

— Eh bien, répondit-elle après quelques instants de réflexion. Je crois que je voudrais que tu conserves tes bras.

— Une raison particulière à cela ?

— Je ne veux pas passer ma vie conjugale à te frotter le dos, si ?

— Bien vu.

Par moments, la carrière prometteuse d'Emily en tant qu'avocate en droit du divorce lui donnait une vision très pragmatique du mariage, à la limite de l'obscénité.

— Y a-t-il autre chose à éviter que la perte de mes bras ? demanda-t-il.

— Eh bien, tu ferais mieux de vérifier où Toby compte t'emmener pour ton enterrement de vie de garçon, parce qu'il n'y a aucune couverture en cas de décès, de handicap, ni de blessure résultant de la participation à toute activité dangereuse telle que le deltaplane, la plongée sous-marine, le parachute, la course automobile, l'escalade, l'alpinisme, ou l'équitation.

— Je pense pouvoir assurer qu'il y a très peu de risques que Toby ait prévu de faire de l'équitation pour mon enterrement de vie de garçon. On peut déjà éliminer cette option.

— Dommage qu'on ne puisse pas se couvrir contre Toby, soupira Emily. Je sais que c'est ton meilleur ami, mais c'est aussi la personne la plus susceptible de provoquer une catastrophe à notre mariage.

— Non, il prend les choses très au sérieux, insista Drew. Je lui ai fait des remontrances et lui ai dit qu'il devait filer droit. Pas de surprises.

— Je ne crois que ce que je vois, rétorqua-t-elle en se remettant à farfouiller dans ses papiers. Une dernière chose puis il faudra que j'y aille, j'ai rendez-vous avec un client dans cinq minutes.

— Je suis tout ouïe.

— Eh bien, la police indique que dans le cas où l'une des deux parties prendrait peur avant le jour J, l'assurance prévoit une prise en charge psychologique, mais aucune couverture pour les frais engagés.

Drew laissa le silence qui suivit le commentaire d'Emily s'installer un peu trop longtemps. Il compensa en éclatant d'un rire forcé.

— Comme c'est rassurant, dit-il, une fois la crise passée. Nous aurons ruiné ton père, mais très peu de risques de nous entailler les poignets.

— Oui, c'est exact, commenta Emily, riant à son tour. Heureusement qu'il n'y a absolument aucune probabilité que cela arrive après tout ce temps. Bon sang, si on n'est toujours pas sûrs maintenant, quand le sera-t-on ?

— Oui, acquiesça-t-il, ce serait tout bonnement ridicule que l'un d'entre nous prenne peur après seize ans. Quels imbéciles nous ferions d'avoir perdu tout ce temps.

— Tout à fait, confirma Emily.

— Que diable dirait-on ? ajouta-t-il.

— Hmm, répondit-elle.

— Nous serions la risée de tout le monde, reprit-il.

S'ensuivit un nouveau blanc, auquel Emily s'empressa de mettre fin.

— Bref, je suis ravie de m'occuper de l'assurance, lança-t-elle d'une voix enjouée.

— Tu en es sûre ? Tu dois déjà avoir tant à faire à organiser tout le reste.

— Ce n'est pas un problème, vraiment. Tout le reste est sous contrôle.

— Eh bien, merci.

— Bon, l’interrompit-elle froidement. Faut que j’y aille. À ce soir.

— Oui, à plus tard.

Drew raccrocha son téléphone, et examina la photo de fiançailles prise par un professionnel qui trônait sur son bureau, tout en se demandant pour la énième fois si cet homme souriant, comme tout droit sorti d’un catalogue, était vraiment lui. Au bout de quelques minutes, il se reprit et décida de voir comment s’en sortait son équipe de football – le seul problème vraiment crucial de la journée.

Chapitre 4

Chère Suzie,

Je sortais avec un collègue de bureau depuis près de six mois et tout se passait à merveille, donc j'ai décidé de l'inviter à fêter Noël avec ma famille. Comme vous vous en doutez, j'étais aux anges quand il m'a répondu qu'il en serait ravi. Le lendemain, il m'a envoyé un message m'annonçant que tout était terminé entre nous, et qu'il s'apprêtait à réserver une semaine de vacances avec ses amis pour les fêtes. Il a dit qu'il ne m'en avait pas parlé la veille au soir, parce qu'il voulait s'envoyer en l'air. Je l'aime toujours sincèrement et je veux le récupérer. Que dois-je faire ?

*Bien à vous,
Une incorrigible romantique*

Elle avait toute leur attention à présent. Les trois hommes étaient assis là, figés, la regardant fixement de l'autre bout de la salle de réunion, tout un éventail de réactions défilant sur leurs visages lorsqu'elle eut fini de lire la lettre projetée dans toute sa gloire sur l'écran derrière elle.

Un coup d'œil vers Gareth, cela dit, fit monter une vague de panique dans son corps entier. Il semblait perplexe, près de basculer vers la colère. Était-elle en train de faire une erreur monumentale ? Cela lui avait paru une si bonne idée à 3 heures ce matin-là, quand elle ne tenait plus en place après quatre bonnes tasses de café, trois paquets de bonbons et deux barres chocolatées, tandis qu'elle faisait un jogging nocturne dans son garage. Mais maintenant qu'elle se tenait là, à deux doigts du suicide professionnel, cette idée lui semblait complètement dingue.

— J'ai pris conscience que personne ne donne le genre de conseils qui serait vraiment utile, avait-elle dit à son rédacteur en chef, visiblement ennuyé, au début de sa présentation. En réalité, personne n'explique aux femmes comment traiter les hommes qui leur gâchent la vie.

— Suzie, l'avait interrompue Gareth, en levant la main. Quand je t'ai dit de t'occuper de la rubrique, ce que j'entendais, c'était de me donner quelque chose à lire qui ne me hérissé pas les poils et qui attire plus d'annonceurs. Ce dont je ne veux pas, ce sont ces foutaises féministes.

— Ce ne sont pas des foutaises ! s'était-elle indignée. Ce que j'écrivais auparavant, c'en était. Des foutaises pathétiques, banales, tout juste bonnes pour des brochures au rabais, ou pour envoyer des gens en thérapie ; comme le préconise n'importe quelle autre rubrique de courrier du cœur. À quoi bon ? Avez-vous jamais entendu parler de qui que ce soit qui ait réussi à sauver son couple, enfermé dans une pièce avec une femme entre deux âges, en comblant des silences gênants et en tenant des propos hors sujet sur son enfance ?

Gareth avait pris une bonne lampée de café sans la quitter des yeux.

— Continue, l'avait-il sommée en reposant sa tasse.

Elle avait jeté un coup d'œil à Drew en quête d'encouragement, mais ses sourcils avaient presque disparu sous sa ligne de cheveux tant il était surpris. Elle avait l'intention de tout lui exposer ce matin-là, mais il était en retard et s'était rendu directement à la réunion.

À ce stade, Alex, le troisième homme dans la pièce, était complètement absorbé par son

Blackberry, et écoutait à peine ce qu'elle disait. Lafureur qu'elle avait instantanément éprouvée lui avait donné le coup de pouce qu'il lui manquait. Elle avait toujours les poils hérissés à l'endroit où il l'avait effleurée, en arrivant dans la pièce un peu plus tôt.

— Bonjour, tout le monde, avait-il lancé, comme s'il n'en avait strictement rien à faire. Désolé d'être en retard, Gareth, mais c'était la pagaille. J'ai passé toute la matinée au téléphone à tenter de nous attirer un énorme annonceur.

— Pas la peine de m'en parler, avait répliqué Gareth, les dents serrées, tant que ce n'est pas mentionné noir sur blanc. J'en ai ras le bol de tes promesses foireuses. Maintenant assieds-toi, et attends ton tour.

Elle avait senti Alex passer derrière elle, pas affecté le moins du monde par les remontrances de Gareth. Elle n'avait pas osé le regarder, n'étant pas encore tout à fait sûre que ses émotions étaient sous contrôle. Mais avant qu'il apparaisse dans son champ de vision, elle avait senti sa main sur son épaule droite. Surprise, elle avait sursauté dans son fauteuil, puis il l'avait pincée d'un air compatissant avant de s'installer juste à côté d'elle.

Comment avait-il osé la toucher ? La compassion et les contacts physiques étaient de rigueur la veille, quand il avait rompu avec elle. Profondément choquée, elle l'avait dévisagé. Tout en la toisant à son tour, il lui avait soufflé un inaudible « ça va ? », avant de tendre la main, de la pincer de nouveau et d'afficher une mine faussement inquiète.

À cet instant précis, il n'avait plus du tout le même air sur le visage. Il était livide, les yeux écarquillés, et la mâchoire crispée. Elle avait dû tousser pour capter son attention avant de lire à voix haute la lettre projetée sur l'écran, tout en expliquant que c'était un faux courrier destiné à illustrer le nouveau style de sa rubrique. Voir sa mine stupéfaite renforça sa détermination. Elle le méritait. À un moment donné, au beau milieu de la nuit, elle en avait conclu qu'elle n'avait rien à perdre. Sa vie amoureuse était un désastre ; quant à sa carrière, eh bien, rédiger le courrier du cœur ne revenait pas vraiment à exaucer son rêve de devenir la prochaine Kate Adie, cette journaliste de haut vol qu'elle admirait tant. Donc peu importait. Si elle se plantait, elle irait se consoler devant le film *Mange, prie, aime*. Même si, vu sa chance, l'histoire deviendrait plutôt *Mange, prie pour ne pas t'empâter, aime être une vieille fille obèse*.

Plus moyen de reculer à présent. Il fallait seulement qu'elle inspire profondément et qu'elle en finisse, en espérant s'en sortir indemne.

— Et maintenant je vais vous montrer comment cette chère Suzie répondra à l'avenir, reprit-elle en se penchant pour cliquer et afficher la diapositive suivante, sans quitter Alex des yeux.

Elle lut la lettre de réponse lentement, prenant le temps de laisser résonner chaque mot.

Chère incorrigible romantique,

Vous êtes une imbécile.

Il n'en a rien à faire de vous.

Veillez à lire et relire la phrase précédente jusqu'à ce que vous y croyiez, parce que c'est la vérité.

Ma boîte aux lettres est remplie de messages de femmes comme vous, qui m'écrivent en quête d'espoir. L'espoir qu'il y ait quelque chose à faire pour transformer leur cauchemar en conte de fées, pour qu'elles puissent vivre heureuses jusqu'à la fin de leurs jours. Eh bien, écoutez un peu.

Oubliez l'espoir.

L'espoir n'est pas votre allié.

L'espoir est le démon qui vous amènera à prendre des mesures vaines et désespérées.

Donc tournez la page. Mais pas avant d'avoir montré à cet homme qu'il ne peut pas piétiner votre cœur de la sorte. Pas avant de lui avoir enseigné que ses actes ont des conséquences. Pas avant de l'avoir fait souffrir autant que lui vous a fait souffrir. Et si vous ne le faites pas pour vous-même, alors faites-le pour toutes ces autres femmes, pour lui montrer qu'il a tout intérêt à mieux traiter la prochaine.

Donc, chère incorrigible romantique, votre lâche de collègue doit apprendre pas une, pas deux, mais trois leçons fort utiles.

Leçon numéro un : ne jamais, au grand jamais, gâcher le Noël d'une femme.

Suzie leva les yeux, son cœur tambourinant tellement dans sa poitrine qu'elle s'étonna que nul ne l'entende. Drew avait toujours les yeux écarquillés ; Gareth, Dieu merci, semblait vaguement intéressé ; tandis qu'Alex la regardait comme si elle sortait d'un asile de fous.

Elle avait l'impression de vivre une expérience hors de son corps, et d'observer quelqu'un d'autre se couvrir de ridicule – ou peut-être prenait-elle ses désirs pour des réalités. Elle s'efforça tant bien que mal d'avoir l'air confiante, tandis qu'elle se penchait en avant pour appuyer sur le haut-parleur du téléphone posé au milieu de la table.

— Venons-en maintenant à un exercice pratique.

Elle pressa la touche « bis » et sentit les trois hommes dans la pièce se dévisager les uns les autres, en pleine confusion. Le téléphone émit une tonalité, comblant le silence, jusqu'à ce qu'on entende quelqu'un décrocher.

— Bonjour, Pauline à l'appareil, dit une voix de femme.

— Bonjour, madame Collingswood, s'empressa de répondre Suzie avant qu'Alex n'ait l'occasion d'exprimer son étonnement en constatant qu'elle appelait sa mère, au beau milieu d'une réunion d'équipe. C'est encore Suzie, et Alex est ici avec moi.

— Bien, ma chère. Comment va-t-il ?

— Oh, il se montre très fort, madame Collingswood.

— Ah, oui ? Tant mieux. Je suis tellement contente que vous m'ayez appelée, Suzie. J'y ai réfléchi toute la matinée. Je sais à quel point c'est difficile de mettre fin à une relation amoureuse, mais c'est tellement gentil de votre part de vous inquiéter de savoir comment Alex va surmonter ça.

— Avec des parents tels que vous pour l'aider, madame Collingswood, je suis certaine qu'il s'en sortira.

— Nous avons toujours été là pour lui, il le sait bien. Voulez-vous bien le mettre en ligne pour que je lui pose la question ?

— Bien sûr. Je vous le passe, repartit Suzie en flanquant un coup dans les côtes à Alex.

— Qu'est-ce que tu es en train de faire ? lui murmura-t-il.

— Contente-toi de dire « bonjour », répliqua-t-elle à voix basse.

— Hum, bonjour, maman, dit-il, tout en levant les mains, au comble de la confusion.

— Oh, Alex, je suis tellement navrée que cela n'ait pas fonctionné avec Suzie. Quand elle m'a appelée pour m'annoncer qu'elle avait rompu, j'ai bien failli en pleurer, sincèrement. D'autant qu'elle m'a dit que tu le prenais mal, et que ce qui t'inquiétait le plus était de passer Noël tout seul. Eh bien, mon grand, tu n'as plus à t'en faire. Bien sûr que nous serions enchantés de t'avoir ici avec nous. Sans compter que tous tes petits neveux et nièces seront ravis d'avoir leur tonton Alex préféré pour jouer avec eux, pour changer. J'ai déjà prévenu tes sœurs, et tout est réglé. Un Noël en famille est pile-poil

ce qu'il te faut pour cesser de broyer du noir.

Alex était cloué sur sa chaise, ouvrant et refermant la bouche sans rien dire.

— Mais, maman..., finit-il par bredouiller, le visage rougissant, tout en gardant les yeux rivés sur Suzie. Je comptais...

— Pas de « mais », mon grand, tu passes Noël dans le giron familial, un point, c'est tout. Nous allons te tirer de là, et te faire vite recouvrer ta bonne humeur. Bon, je dois y aller, parce que ton père m'emmène au centre commercial pour avoir le meilleur choix en biscuits. Je te rappellerai plus tard pour savoir si tu as eu une bonne journée. Courage, fiston. Au revoir.

Elle raccrocha, et le silence régna quelques instants dans la pièce. Suzie n'avait pas vraiment anticipé sur la suite des événements. Son cœur battait toujours à tout rompre, mais elle ressentait également quelque chose d'autre, déclenché par la mine choquée et déconfitée d'Alex. Quelque chose qui ressemblait à s'y méprendre à du triomphe, voire de l'euphorie. Tout ce qu'elle avait envie de faire, c'était de regarder Alex en face, et de pousser un « Hourraaaaa ! » des plus juvéniles. Elle jeta un coup d'œil à Drew. Ses sourcils étaient toujours aux abonnés absents, mais il hochait la tête et souriait d'un air approbateur, tout en lançant des regards inquisiteurs à Gareth.

— Continue, aboya ce dernier, rompant soudain le silence.

— Quoi ? s'écria Alex. Mais elle...

— Ça suffit, l'interrompit Gareth, en levant une main vers lui. J'ai dit que tu pourrais prendre la parole quand ce serait à ton tour. Pour l'instant, je veux voir ce qu'elle a d'autre en stock. Continue, Suzie.

— Très bien, répliqua-t-elle.

Pas encore renvoyée, ça devait être bon signe. Elle appuya sur un bouton pour projeter la diapositive suivante.

Leçon numéro deux : ne jamais, au grand jamais, répandre la mauvaise nouvelle par message interposé.

Elle attrapa son téléphone portable, appuya sur quelques touches, puis le reposa sur la table, croisa les bras, et sourit à Alex. Quelques instants plus tard, le téléphone de celui-ci émit un « bip », le faisant sursauter comme s'il s'agissait d'une bombe à retardement.

— Tu ne comptes pas lire ton message ? demanda-t-elle.

— Comment ça, maintenant ? répliqua-t-il.

— Tout de suite ! ordonna-t-elle spontanément.

Elle ne l'avait jamais vu se méfier autant de l'appareil qui était normalement vissé soit à son oreille, soit à ses doigts. Il le prit en main et la regarda nerveusement, avant de baisser les yeux pour lire le message qu'elle venait de lui envoyer. Moins d'une seconde plus tard, il laissa tomber son téléphone comme s'il venait de lui brûler les mains.

— Tu es cinglée ! hurla-t-il. Dis-lui d'arrêter ça ! cria-t-il à l'intention de Gareth.

Ce dernier ne prononça pas un mot, se contentant d'adresser un regard inquisiteur à Suzie.

Elle se pencha en avant pour afficher la diapositive suivante.

— Voici le message qu'Alex vient de recevoir, expliqua-t-elle à Gareth et Drew tandis que trois mots s'affichaient sur l'écran.

« Un nom : Bobbitt. »

C'en était trop pour Drew. Un son proche d'une explosion sortit de sa bouche, suivi d'une toux et d'un balbutiement, mêlés à un éclat de rire hystérique à la vue de la mine blême d'Alex. Gareth paraissait confus, les regardant tour à tour d'un air hébété. Suzie s'empressa de fournir une explication.

— Pour ceux d'entre nous qui ignorent le cas désespéré de Lorena Bobbitt, je vais développer.

Elle projeta à l'écran une coupure de presse annonçant en gros titres : « Crimes en dessous de la ceinture : ablation pénienne et castration. » Gareth poussa un gémissement en écoutant Suzie conter l'histoire de la tristement célèbre Lorena Bobbitt, originaire de Virginie, aux États-Unis, et de sa réaction extrême face aux écarts de conduite de son époux en 1993.

Interprétant le rictus qu'afficha alors Gareth comme un encouragement, Suzie décida de poursuivre, vu qu'elle semblait s'en tirer à bon compte.

— Et donc, pour finir, la leçon numéro trois, annonça-t-elle, tout en projetant sa dernière diapositive.

Leçon numéro trois : le sexe est un privilège, pas un droit.

Alex, sans voix à présent, lança un regard implorant à Gareth, qui s'était enfoncé dans son fauteuil, tandis que son rictus céda la place à un large sourire. Suzie contourna la table pour se diriger vers Alex, qui sursauta quand elle passa près de lui pour attraper un objet sur une étagère derrière lui, recouvert par le plus beau torchon qu'elle avait dans ses placards. Elle le posa devant lui, avant de soulever le torchon pour révéler un bloc à couteaux. Alex gémit lorsqu'elle en sortit cérémonieusement un énorme couteau à viande.

Les trois hommes se taisaient à présent, une lueur de terreur clignotant dans leurs yeux. On aurait dit que la pièce entière retenait son souffle, jusqu'à ce que Suzie hausse les épaules et pose une main rassurante sur le bras d'Alex, le faisant, à son grand plaisir, sursauter une nouvelle fois.

— Pas de panique, je ne m'en servirai pas contre toi, dit-elle en remettant le couteau à sa place.

Alex, à bout de nerfs, s'affaissa dans son fauteuil.

— Je pense que celui-là est plus à ta taille, qu'en dis-tu ?

Elle sortit du bloc un minuscule économe, s'assura que tout le monde l'ait bien vu, puis le plaça sur le bureau devant Alex, avant de retourner calmement de l'autre côté de la pièce et de se tourner pour faire face à son public.

— Et ceci, messieurs, met fin à ma présentation, lança-t-elle. Des questions ?

Un silence choqué planait.

Ce fut Drew qui se leva en premier. De grands applaudissements chaleureux emplirent la salle, tandis qu'il adressait un sourire radieux à Suzie.

— Brillant, commenta-t-il. Tout simplement brillant.

Et à la grande surprise de Suzie, Gareth se leva lui aussi et se joignit à Drew pour la féliciter.

— Pas brillant, protesta-t-il. Du génie. Voilà ce que c'était. Du pur génie. Regardez-le. C'est le rêve de toute femme bafouée d'épingler un homme de la sorte.

Alex, toujours blanc comme un linge, restait assis dans son fauteuil, les yeux rivés sur le couteau. Une goutte de sueur s'était formée sur son front. Gareth tapa des deux poings sur la table.

— J'adore cette idée ! C'est différent, controversable, et drôle, qui plus est. Une rubrique revancharde. C'est exactement ce qu'il nous faut.

Il s'assit brusquement, s'efforçant de suivre les pensées qui fusaient dans sa tête.

— C'est juste tellement... tellement... comment dire, Drew ? demanda-t-il tout en claquant des

doigts dans sa direction.

— Digne d'un tabloïde ? émit Drew.

— Oui, c'est ça ! Digne d'un tabloïde ! s'exclama Gareth en se relevant pour faire le tour de la table et prendre les mains de Suzie. Pitié, dis-moi que tu peux faire la même chose pour d'autres ringardes que toi ?

Suzie, abasourdie de se faire qualifier simultanément de génie et de ringarde par son patron, avait l'impression d'avoir pénétré dans un univers parallèle. Elle s'attendait plutôt à se faire virer d'ici à la fin de la journée.

— Je peux essayer, parvint-elle à articuler.

— Les masses de mâles au supplice de Manchester te seront toujours redevables, annonça-t-il sur un ton solennel, avant de se tourner et de pointer Alex du doigt. Quant à toi, poursuivit-il, je veux une liste d'annonceurs potentiels pour l'heure du déjeuner. Appelle les grandes enseignes. Demande-leur si ça les intéresse de faire une promo sur les couteaux de cuisine.

Il laissa un blanc suffisant pour qu'Alex devienne encore plus livide.

— Je rigole ! s'exclama-t-il en donnant une grande tape dans le dos d'Alex, avant de se retourner vers Suzie. Pas de couteaux. Les avocats ne verraient pas ça d'un bon œil.

— D'accord, souffla-t-elle, se demandant quelle folie elle venait de lancer.

— Parfait, reprit Gareth en regardant sa montre. On ajourne la séance ? J'ai des coups de fil à passer. Rendez-vous ici dans une demi-heure.

Il sortit en trombe de la pièce, laissant Drew adresser un sourire resplendissant à Suzie. Il s'avança vers elle et posa les deux mains sur ses épaules.

— Brillant, répéta-t-il avant de tourner les talons et de la laisser seule avec Alex.

— Ça va ? s'enquit-elle, incapable de s'en empêcher.

Il semblait si faible et si pathétique, comme s'il était à deux doigts de vomir. Il détacha ses yeux du couteau et la regarda d'une façon inédite. Elle l'observa à son tour, tentant de comprendre ce qu'il avait derrière la tête, jusqu'à ce qu'elle prenne enfin conscience que son regard était empreint d'admiration.

— Un « désolé » fera l'affaire, dit-elle.

— Désolé, répliqua-t-il en se mordant la lèvre et en hochant la tête. Je suis désolé.

Elle se leva lentement et se dirigea vers lui. *Quel régal de le voir s'enfoncer dans son fauteuil, la peur revenant sur son visage.* Elle s'interrompit un instant avant de lui pincer l'épaule, le sentant sursauter une nouvelle fois. Un large sourire aux lèvres, elle sortit de la pièce, la tête haute.

— Et de un, plus que trois, murmura-t-elle.

Chapitre 5

— Je n'arrive pas à croire que tu n'étais jamais venu avant, s'exclama Suzie.

Drew avait été on ne peut plus ravi d'accepter son invitation à l'accompagner pour un verre de célébration après le travail, mais il s'attendait à boire tranquillement une pinte, et pas à se retrouver dans ce bar animé. Son corps se raidit au fur et à mesure qu'il relevait des signes dérangeants. De la musique un peu trop forte. Le son d'une guitare rythmique qui lui rappelait d'horribles vacances en Espagne lorsqu'il était enfant. Des objets curieux un peu partout, notamment un faux palmier dans un coin, et des instruments de musique suspendus au plafond. Sur un mur en brique, des posters vantaient les mérites de bières visiblement étrangères, à côté de cartes postales venues de l'autre bout du monde. Il sursauta lorsqu'il manqua de se faire renverser par un couple en train de tourner et virevolter, se dandinant sur ce qu'il identifiait maintenant comme une minuscule piste de danse. Un seul regard à l'homme du duo de danseurs confirma ses soupçons. Les faux airs latinos du type, et son regard lubrique vers le décolleté de sa partenaire, indiquaient à Drew qu'il était effectivement en terre inconnue. À quoi pouvait bien penser Suzie en l'emmenant dans un bar salsa ?

— À quoi diable pensais-tu en m'entraînant ici ? demanda-t-il en s'installant lourdement sur un tabouret de comptoir à côté d'elle. Est-ce que j'ai l'air d'être le genre d'homme qui apprécie un endroit pareil ?

— Oh, ne sois pas aussi rabat-joie, rétorqua-t-elle, en faisant glisser un Dirty Martini jusqu'à lui.

Il contempla l'espèce de lavasse devant lui, dans un verre dans lequel aucun homme ne pourrait boire sans renoncer à sa virilité.

— Je n'ai même pas droit à une bière ? s'enquit-il.

— Non, répondit-elle sur un ton enjoué. C'est l'*happy hour*. Deux pour le prix d'un.

Il se pencha en avant et but une gorgée, grimaçant lorsque le goût amer heurta le fond de sa gorge.

— Je ne peux pas rester longtemps, l'avertit-il en regardant sa montre. Rendez-vous tout à l'heure sur le lieu du mariage avec Emily.

— Pas de problème, répondit Suzie, rayonnante, encore regonflée par sa vengeance. Je voulais juste m'assurer que tu savais à quel point je te suis reconnaissante, c'est tout.

— Pourquoi ?

Il prit une nouvelle gorgée hésitante.

— Pour m'avoir dit de me retourner contre Alex, expliqua-t-elle. En fait, même plus que ça. Pour m'avoir dit que j'étais capable de me retourner contre Alex.

— J'ai fait ça ?

— Oui, tu l'as fait. Hier. Tu as dit : « Je sais que tu peux le faire. » Ça m'a vraiment inspirée.

— Soit, commenta Drew, quelque peu dérouté.

— Et, reprit Suzie avant d'avalier une grande rasade, je voulais te remercier d'avoir souligné le fait que tous mes amoureux passés étaient en fait des tocards.

Drew imita la bonne lampée de Suzie avant de tenter une réponse.

— Toujours prêt à rendre service, dit-il en levant son verre pour trinquer avec elle. Mon radar à tocards reste à ton entière disposition.

— Marrant que tu en parles, ajouta-t-elle en vidant son verre et en faisant signe au barman d'en

remettre deux autres.

Visiblement au comble de l'excitation, elle se tourna vers Drew et l'empoigna par le bras.

— Il se pourrait justement que j'aie besoin de cette compétence.

— Tu as déjà un nouveau mec ? s'exclama-t-il. Bon sang, Suzie, tu ne perds pas de temps. Tu m'as fait venir ici pour que je te donne mon avis sur lui ? Pitié, dis-moi que ce n'est pas le type bourré juste là, qui danse avec un palmier ?

— Non, bien sûr que non, laisse-moi quand même le bénéfice du doute. Ce que je voulais dire, c'est qu'il se pourrait que j'aie besoin de ton aide pour retrouver mes ex tocards.

— Pourquoi ? s'enquit-il, méfiant.

— Parce que, répondit-elle en lui pinçant le bras sous le coup de l'exaltation, je vais me venger d'eux aussi.

Il la dévisagea, pas certain d'avoir bien entendu. Peut-être que les eaux troubles du Dirty Martini pourraient l'aider à y voir plus clair. Il termina son premier verre et prit une généreuse rasade du second.

— Est-ce que tu viens de dire que tu comptais traquer tes ex-petits amis et prendre ta revanche ?

— Absolument.

— Pourquoi ?

Elle relâcha son bras et le dévisagea si intensément qu'il crut qu'elle allait prendre feu.

— Parce que ça fait un bien fou de finir par gagner, pour la première fois de ma vie entière. Regarde-moi ! s'exclama-t-elle, en secouant les mains autour de sa tête. Je nage dans le bonheur et je viens juste de me faire larguer. Ce n'est pas moi, l'épave qui pleurniche sur son sort, mais Alex. C'est pas génial ?

— Eh bien, si, consentit Drew. Mais...

— Imagine un peu, l'interrompt Suzie, si tu pouvais remonter le temps et faire la même chose avec toutes celles qui t'ont fait souffrir. Être en mesure de regarder en arrière, sans regrets ni amertume, mais avec une profonde fierté à l'idée que ces relations se soient terminées comme tu l'as décidé. En sachant que ces personnes ont parfaitement compris à quel point elles se sont mal comportées. En ayant, toi, le dernier mot.

Les Dirty Martini n'aidaient pas Drew à avoir les idées claires. Il se sentait même très confus. Il prit une autre bonne lampée.

— Tu as vraiment envie de déterrer le passé ?

— Non, rectifia-t-elle, seulement de le réécrire.

— Je ne suis pas certain de vraiment comprendre, admit-il.

— Évidemment que tu ne comprends pas ! s'écria-t-elle, le son de sa voix exprimant une légère frustration. Parce que ça ne t'est jamais arrivé, pas vrai ? La plupart des gens normalement constitués écumant moult relations toxiques avant de rencontrer le bon partenaire – en dehors de toi, qui es tombé sur la bonne pioche à peine sorti des langes. Bien sûr que tu ne comprends pas, vu que ton cœur a été épargné de toute déception amoureuse. Tu te rends compte à quel point c'est rare ?

Drew écoutait d'une oreille distraite. Il essayait de déterminer si c'était lui ou la pièce qui bougeait. Il sentait un vague mouvement chaloupé qui lui donnait légèrement la nausée.

— À ce propos, poursuivit Suzie, sais-tu à quel point tu es rare – un homme qui ne passe pas son temps à sauter sur tout ce qui bouge ?

Enfin une remarque sur laquelle il avait un commentaire à faire.

— J'ai toujours refusé de danser sur la musique des boys bands, déclara-t-il sur un ton ferme.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Mes copains ont dû se ridiculiser en dansant sur les tubes des boys bands, juste pour s’envoyer en l’air. Impossible que le jeu en vaille la chandelle, ajouta-t-il, en secouant la tête d’un air solennel.

— Du grand génie ! s’exclama Suzie. Le groupe Take That t’a fait jurer fidélité.

— Oui, confirma Drew. Ça, et les prémix. Je les ai tous vus en acheter des quantités astronomiques. Quelle honte.

— Drew, tu es une légende, reprit Suzie en lui donnant une tape dans le dos. Je suis certaine qu’Emily serait enchantée d’apprendre que l’amour que tu lui portes depuis toutes ces années ne tient qu’à de la musique mièvre et à des boissons alcoolisées rose fluo.

Elle brandit son verre et le garda en l’air, forçant Drew à lever le sien pour porter un toast.

— À toi. L’expert en amour, scanda-t-elle.

— Si peu, répliqua-t-il.

Tintement de verres, suivi d’une ultime rasade, et d’une demande de pause-pipi.

— Je vais pisser, annonça-t-il, en glissant de son siège avant de traverser la piste de danse d’un pas incertain pour rejoindre les toilettes des hommes.

Tandis qu’il se séchait les mains, il jeta un coup d’œil à sa montre.

— Flûte !

Il allait être en retard à son rendez-vous avec Emily, et arriver à moitié ivre qui plus est. Il retraversa la piste de danse à grands pas, essayant d’esquiver la cohue de piètres danseurs enivrés par leur apéritif de fin de journée. Au moment où il pensait avoir réussi, il sentit quelqu’un lui prendre la main et le tirer en arrière.

— Ce n’est pas de la musique de boys band, entendit-il Suzie lui crier dans l’oreille, tandis qu’ils se retrouvaient vite encerclés par une foule de danseurs. C’est plus fort que toi, cette musique donne envie de danser.

Il remarqua son visage enthousiaste et sut qu’il devait la décevoir.

— Je ne danse pas, hurla-t-il.

— Bien sûr que si, rétorqua-t-elle, hilare, en lui prenant les mains pour les faire gigoter de haut en bas.

— Non, répliqua-t-il en secouant la tête.

— Emily s’en fichera.

— Nous ne dansons pas, insista-t-il.

— Comment ça, jamais ?

— Non.

— Il est temps d’apprendre, trancha-t-elle en lui tirant les bras de façon que ses pieds se décollent du sol.

Il observa Suzie tourner dans tous les sens devant lui, gloussant comme une écolière. En soupirant, il tenta un déhanché peu enthousiaste, qui, à sa grande surprise, se changea en un mouvement de son corps entier : tel était le pouvoir de la musique qui tambourinait à présent, et de la tonne de lubrifiant toxique qu’il avait ingéré.

Folle de joie, Suzie applaudit en voyant Drew succomber à la musique. Elle lui prit la main, la secouant d’avant en arrière comme s’ils étaient des enfants dans la cour de l’école. Elle balança la tête en arrière et éclata de rire, comme si elle était au comble du bonheur. Son euphorie était tellement contagieuse que Drew ne put réprimer un sourire. Suzie s’appuya contre lui et lui cria dans l’oreille :

— Je ne cesse de penser à Alex, assis bêtement, visiblement terrorisé par un économiste.

Drew ne pouvait résister face à tant d’enthousiasme. En un rien de temps, ils s’étreignaient l’un l’autre, pliés en deux en revivant l’événement principal de la journée par-dessus le tapage de la

musique. Ils finirent par se calmer et Suzie toussa en tentant de se reprendre.

— Je n'avais pas ri autant depuis des lustres, dit-elle.

— Moi non plus, avoua-t-il. Faut que j'y aille maintenant.

— Je sais. Merci, Drew. Vraiment. Cette journée ne serait jamais arrivée sans toi.

— Foutaises. J'ai toujours su que menacer de couper le pénis d'un homme faisait partie de toi.

Elle sourit.

— Allez, file. Salue Emily de ma part.

— Je n'y manquerai pas.

Il la prit maladroitement dans ses bras avant de se retourner et de la laisser seule sur la piste de danse.

Chapitre 6

Quand il parvint enfin à se hisser dans un taxi, Drew s'imaginait déjà Emily, debout, dans l'entrée du manoir Ripton. La lumière qui irradiait du couloir derrière elle semblait chaleureuse et accueillante ; la posture d'Emily, en revanche, était tout à fait glaciale. Chancelant, il manqua de tomber en sortant du taxi. Enfouissant à la hâte un billet chiffonné dans la main du chauffeur, il se tourna et tenta de monter la dizaine de marches en pierre avec, il l'espérait, une démarche sobre.

Une imposante horloge ancienne sonna 19 heures au moment où il atteignait la majestueuse entrée du manoir. Emily s'était vue remplacée par Toby, le témoin de Drew, qui le narguait d'un fou rire hystérique.

— Tu n'as même pas idée du pétrin dans lequel tu t'es fourré, lança Toby, presque plié en deux de rire.

— Où est passée Emily ? s'enquit Drew, tout en bataillant pour ôter son manteau.

— Partie informer Bonnet blanc et Blanc Bonnet que tu as fini par te pointer. Bon sang, je suis bien content d'être venu maintenant. Te voir tomber de ton piédestal est mon ambition depuis toujours.

— Merci, marmonna Drew, en posant son manteau sur un fauteuil d'époque.

Il savait qu'il devait reprendre ses esprits, ou Toby allait s'en donner à cœur joie.

— Inutile de bougonner. C'est plutôt sympa que ce ne soit pas moi qui foire tout pour changer. Bref, où étais-tu ? C'est pas ton genre d'être en retard.

— J'étais juste parti boire un verre avec Suzie. Tu te souviens d'elle ? Elle est venue à notre soirée de fiançailles.

— Effectivement, je m'en souviens.

— Enfin, c'est une longue histoire, mais elle avait quelque chose à fêter, donc nous sommes allés dans ce nouveau bar salsa. Je suppose que j'ai bu un verre de trop et que j'ai perdu la notion du temps.

— Oh, bon sang, de mieux en mieux, commenta Toby, au comble de l'excitation, les yeux rivés sur Drew. Tu es en retard parce que tu prenais un verre avec une autre femme. Nom de Dieu, Drew, c'est génial ! Il se pourrait bien que ce soit la plus belle soirée de ma vie.

Pour la première fois, Drew prit conscience de ce dont la situation avait l'air.

— Oh, bon sang. Qu'est-ce que je vais dire à Emily ?

— Contente-toi de mentir, mon pote, c'est facile. Une crise au boulot, ou autre, et voilà le travail. C'est ce que je dis tout le temps.

— Hors de question que je mente, rétorqua Drew. D'autant que, quoi qu'il en soit, je n'ai rien à cacher.

Toby le dévisagea un moment.

— Si c'est ce que tu crois, mon pote, alors très bien. Et si on allait vérifier cette affirmation ridicule ?

Toby le conduisit dans une majestueuse salle de bal, luxueusement décorée.

— Il est là, annonça Toby. Pas de panique. Il a juste été retenu parce qu'il buvait un verre avec une collègue, dans un bar où vont les gens après le travail pour prendre une cuite et se peloter sur la piste de danse.

Un cri de surprise se fit entendre dans l'assemblée. Un homme vêtu d'un costume bleu marine et

portant un badge doré, se présentant comme Luke, le directeur adjoint, plaqua les mains devant sa bouche, visiblement horrifié. Une jeune femme, habillée d'un uniforme en tout point semblable, et s'autoproclamant comme Tammy, la coordinatrice de mariage, devint écarlate et en laissa échapper son bloc-notes. Toby, aux anges, se frottait les mains, tandis que l'assemblée retenait son souffle en guettant la réponse d'Emily.

— Suzie ? interrogea-t-elle sur un ton calme.

Seuls ses sourcils quelque peu froncés et un léger tapotement des doigts de sa main gauche trahissaient une quelconque réaction.

— Comment as-tu deviné ? demanda Drew en s'approchant pour l'embrasser sur la joue. Tu te souviens, je t'ai dit hier qu'elle et Alex avaient rompu ? Eh bien, nous sommes allés prendre un verre en vitesse pour célébrer le fait qu'elle lui a rendu la monnaie de sa pièce en le menaçant avec un couteau aujourd'hui.

L'assistance émit un nouveau petit cri.

— C'est une longue histoire, s'empressa-t-il d'ajouter au duo en costume bleu marine. Ce n'est pas du tout ce dont ça a l'air.

— Tu n'auras qu'à nous la raconter plus tard, reprit Emily en sortant un dossier bleu foncé de sa mallette. En attendant, on peut en revenir à nos moutons ?

Drew soupira de soulagement. *Dieu bénisse le tempérament imperturbable d'Emily.* Il adressa un sourire suffisant à un Toby visiblement déçu.

— Si je me ramenaiss avec une explication pareille, Chloe se ferait mes roubignoles au petit déjeuner, je te le garantis, marmonna-t-il.

— Toby, intervint Emily, avant de se pencher en avant et de marquer une pause, le sommant en silence de bien écouter ce qu'elle s'apprêtait à dire. C'est parce que tu n'es absolument pas fiable, ni digne de confiance. Drew peut aller boire un verre avec qui bon lui semble. Nous n'aurions jamais passé tant de temps ensemble, sans être certains que nous pouvons avoir une confiance absolue l'un en l'autre.

Drew fit un pas en avant et serra vigoureusement la main de Tammy, enchanté de voir la soirée s'éloigner de la zone de conflit.

— Salut, je suis Drew.

— Voici Tammy, notre coordinatrice de mariage, reprit Emily. Et voici Luke, le directeur adjoint.

« Jolis badges » fut la seule phrase que Drew trouva à dire. Deux visages interloqués le toisaient en silence.

— Désolé de vous avoir fait attendre, et je vous prie aussi de m'excuser pour ce qu'a raconté Toby, ainsi que pour toute cette histoire de couteaux.

— Inutile de s'appesantir sur le sujet, intervint Emily en levant la main.

Sa mâchoire se crispa légèrement. Elle ouvrit le dossier bleu et en sortit une feuille de papier.

— Bon, le but de cette réunion est de boucler tout ce qui touche au divertissement. Puis-je suggérer, Toby, que tu nous exposes toutes tes exigences ?

— Bien sûr.

L'intéressé fit demi-tour et traversa la piste de danse pour se tenir dans le coin opposé, les bras tendus, tel un gymnaste s'apprêtant à exécuter un enchaînement au sol.

— C'est ici que la magie va opérer, déclara-t-il, baissant les bras dans un geste grandiloquent.

— J'ai du mal à qualifier de magique le fait d'écouter quelques albums, fit remarquer Drew.

— Drew, comment oses-tu considérer mon métier avec un tel mépris, protesta Toby. Je joue un rôle crucial dans le succès de toute cette affaire. Je ne me considère pas tellement comme un DJ, mais

plutôt comme un magicien de moments de bonheur.

— Plutôt un animateur radio raté, rétorqua Drew, peu charitable, enchanté de rendre la monnaie de sa pièce à Toby pour le rôle qu'il avait joué dans le mauvais départ de cette réunion.

Toby avait récemment monté son affaire de disc-jockey, après s'être fait virer de son poste à la radio parce qu'il parlait trop.

— Et pas de bla-bla entre les albums, ajouta Drew. Il se pourrait que certains aient réellement envie de danser, tu sais, et pas d'écouter tes bêtises.

— Je vous ai planifié une journée entière de musique, rétorqua Toby en retraversant à grands pas la piste de danse. J'ai même apporté ma propre sono pour vous présenter mes choix d'animation pour le grand jour.

Il sortit un iPhone de sa poche et leur fit signe de venir se rassembler autour.

Emily ratura quelque chose dans son dossier.

— Nous voulons juste un bon mélange de musiques qui satisfera toutes les générations, Toby.

— Je t'arrête tout de suite, répliqua Toby, visiblement atterré. Il s'agit de la bande-son de votre mariage. Vous vous en souviendrez pour le restant de vos jours. C'est crucial qu'elle soit le reflet exact de vos personnalités. C'est une immense responsabilité, que je prends très au sérieux.

— C'est une première, marmonna Drew.

— Puis-je poursuivre ? demanda Toby. Ou tu comptes continuer à me chambrer ?

— Écoutons-le dans ce cas, dit Emily sans lever les yeux de son dossier.

— Bien, commenta Toby en pressant quelques touches sur son téléphone. Commençons par l'arrivée d'Emily à la cérémonie.

Il prenait vraiment les choses à cœur. Drew était stupéfait. Il s'attendait à peine à quelques chansons après le dîner, pas à tout ce tintouin.

— Imaginez un peu, poursuivit Toby, en regardant Tammy droit dans les yeux, les immenses portes en chêne en train de s'ouvrir sur la mariée rougissante, dans toute sa splendeur, à côté de son père, fier comme un pape.

Tammy lui rendit son regard, une larme pointant au coin des yeux.

— Et quoi de mieux que d'admirer ces deux-là en écoutant les accords de ce classique absolu ?

Délicatement, Toby appuya sur l'écran du téléphone, et un tapage tout bonnement ignoble retentit.

« Amène ta fille à l'abattoir ! » braillaient les membres d'Iron Maiden, tandis que tout le monde rivait des yeux abasourdis sur Toby. Ce dernier, un petit sourire satisfait aux lèvres, appuya de nouveau sur l'écran, et le thème du film *Les Dents de la mer* résonna dans toute sa gloire.

— Et ensuite, la mariée remonte l'allée vers son futur époux impatient, poursuivit-il par-dessus la musique. Et ils se tiennent côte à côte, s'apprêtant à être unis pour l'éternité en parfaite harmonie.

À présent, Police entonnait *Don't Stand so Close to Me*. Tammy dévisageait tour à tour Toby, Drew et Emily, sans mot dire. Toby était tellement content de lui qu'il semblait sur le point d'éclater de rire, tandis que Drew luttait de toutes ses forces pour réprimer un sourire. Emily avait refermé son dossier et les bras croisés, arborait une expression résignée.

— Tu as fini ? demanda-t-elle patiemment.

— Oh, non, répondit Toby. Nous n'en sommes même pas encore à la réception. Voilà ce à quoi je pensais pour le vin d'honneur.

— Nous avons engagé une harpiste, l'interrompit Emily.

— Une harpiste ? s'exclama Toby.

— Oui, une harpiste, insista-t-elle avec fermeté.

— Je suppose que vous ne voudrez pas de celle-ci, dans ce cas.

Il mit *I Predict a Riot*, des Kaiser Chiefs.

— Non.

— Je vois, dit-il en éteignant la musique. Et d'où vient-elle, cette fameuse harpiste ?

— Du pays de Galles.

— Tu l'as rencontrée ? interrogea-t-il Drew.

— Non.

— Elle est douée ? demanda-t-il à Emily.

— Tu en as terminé avec cette histoire ? s'impatienta-t-elle. Il faut que tu parles de ton matériel avec ce monsieur.

Elle lui indiqua le gérant, qui paraissait perplexe.

— Je préférerais en parler à la harpiste, répliqua Toby en jetant un regard dédaigneux au gérant.

— Toby ! s'écria Emily, ayant visiblement toléré son manège trop longtemps.

— Allez, une petite dernière, plaïda-t-il. J'ai vraiment tapé dans le mille pour les discours, promis. Vous allez adorer.

Il tapota sur son téléphone avant de lever les yeux en affichant un grand sourire effronté.

— J'ai entendu dire que tu serais la première à te lancer, Emily, donc j'ai pensé que ce serait parfait.

Like a virgin de Madonna résonna alors dans la pièce.

— Et en tant que témoin, j'avais besoin de quelque chose qui traduise réellement mes pensées et mes émotions durant ce grand jour, donc voilà.

« Je veux embrasser la mariée », entonnait Elton John, suscitant un sourire sur les lèvres fines d'Emily.

— Ensuite, pour mon meilleur ami, Drew, pour l'aider à endurer la partie la plus difficile de sa journée, continua Toby, je suis allé vers quelque chose qui tire vraiment sur ses cordes sensibles.

Le titre *Heaven Knows I'm Miserable Now* des Smiths effaça immédiatement son sourire du visage d'Emily.

— Et enfin, passons à cette première danse d'une importance capitale, la chanson qui définira votre couple auprès de votre famille et de vos amis pour le reste de vos jours. La chanson que tout le monde regrettera de ne pas avoir choisie comme première danse à son mariage. La voici. Veuillez vous rendre sur la piste, monsieur et madame Carter !

I Don't Feel Like Dancing fut le morceau que Toby avait jugé approprié pour leur entrée en musique dans la vie conjugale.

— Pourquoi vous me regardez comme ça ? demanda-t-il, feignant d'être offensé par les regards noirs que lui adressaient Emily et Drew. J'aurais pu opter pour celle-ci.

Le son enjoué des Scissor Sisters fut remplacé par celui des Divinyls interprétant *I Touch Myself*.

— Ou encore celle-ci.

Les voix mélancoliques des 10cc emplirent la salle. Les mots « Je ne suis pas amoureux » les enveloppèrent, transportant Drew dans un lieu qu'il fréquentait généralement à 3 heures du matin, quand il se réveillait parfois, sujet à des sueurs froides. Il fut ramené dans la pièce quand Toby l'entraîna sur la piste de danse et le fit tourner, encore et encore. Les cocktails se mettant à bouillonner en lui, Drew commença à se sentir nauséux et désorienté.

— « Je ne suis pas amoureux », entonnait Toby juste sous son nez, jusqu'à ce que Drew ne puisse plus le supporter.

— Éteins-moi ça ! hurla-t-il.

Il se prit la tête dans les mains, espérant ainsi que la salle cesserait de tourner autour de lui.

— Hé, calme-toi, répliqua Toby. C'était juste une blague, mon pote. Tu me connais. J'ai cru que tu trouverais ça drôle. De toute évidence, je suis allé trop loin.

Il enfouit son téléphone dans sa poche et la tapota d'un air protecteur.

Drew était incapable de parler. Il s'aperçut aussi qu'il tremblait.

— Écoute, je te donnerai une liste, intervint Emily, tout en ouvrant son fichier pour y noter quelque chose. De chansons que nous estimons appropriées. Oh, et pas de première danse, n'est-ce pas, Drew ? ajouta-t-elle en lançant à celui-ci un regard de compréhension mutuelle. Aucun de nous n'aime danser.

Drew se revit soudain au début de la soirée, en train de se tortiller comme un beau diable, agité par un rire hystérique.

— Non, aucun d'entre nous n'aime danser, insista-t-il.

Chapitre 7

Chère Suzie,

J'ai seize ans et mon petit ami veut qu'on couche ensemble, vendredi dans quinze jours. Nous allons à une fête et aucun des parents ne sera présent, donc les garçons se sont partagé des créneaux d'une demi-heure pour utiliser une des chambres. Mon petit ami veut savoir si je compte coucher avec lui, sinon il s'adressera à quelqu'un d'autre, histoire de ne pas gâcher son créneau. Je veux que ma première fois soit parfaite et j'ai peur qu'une demi-heure ne suffise pas. Devrais-je lui demander de réserver deux créneaux ?

Aidez-moi, s'il vous plaît.

Sophie

Chère Sophie,

Si ça prend plus d'une demi-heure, alors envoyez-moi le numéro de votre petit ami ! Je plaisante. Plus sérieusement, j'ai un conseil extrêmement important à vous donner.

Ne couchez pas avec lui, vous n'y prendrez aucun plaisir.

Coucher avec un garçon de seize ans n'est en aucun cas une bonne chose. Souvenez-vous, il est impossible qu'il ait beaucoup d'expérience, s'il en a, d'ailleurs. Réfléchissez. Monteriez-vous en voiture avec lui la première fois qu'il conduit ? Non. Il aurait deux mains gauches, enchaînerait les démarrages et les calages, incapable de déterminer quels boutons ou leviers actionner ; tous ces éléments ne pouvant donner lieu qu'à une virée extrêmement inconfortable. Et n'espérez pas mieux si vous cédez à ses avances.

Maintenant passons au problème essentiel – ce partage de créneaux horaires, et sa menace de demander à une autre. Réveillez-vous, Sophie. Ce comportement est inacceptable, et vous vous laissez toutes abuser par ces garçons. Dites-lui que vous coucherez avec lui et qu'il devrait réserver deux créneaux, parce que vous êtes convaincue qu'il va être époustouflant au lit. Une fois dans la chambre, expliquez-lui que vous désirez ardemment son corps depuis des lustres, et que vous voulez le voir nu immédiatement. Dès qu'il se sera déshabillé, éclatez d'un rire hystérique et filez dans la cuisine, où vous aurez pris soin de laisser un tableau prêt à l'emploi, attendant que vous y consigniez toutes la taille ridicule des pénis de vos petits amis.

Bonne chance,

Suzie

— Pourquoi ? s'écria Jackie, après avoir lu la dernière lettre de Suzie. Pourquoi tu n'étais pas dans le coin quand j'étais adolescente ? C'est précisément ce que j'avais besoin d'entendre. Si tu avais été là, je ne me serais peut-être pas retrouvée en cloque à dix-huit ans, et je n'aurais pas épousé cette ordure de Carl.

— J'étais dans le coin, fit remarquer Suzie. On est meilleures amies depuis nos cinq ans.

— Alors pourquoi ne m'avoir jamais parlé comme ça à l'époque ? demanda Jackie, visiblement outrée. Regarde-moi. Je suis dans les langes jusqu'au cou. Si tu avais fait preuve d'une telle sagesse à l'époque, ma vie aurait pris une tournure complètement différente.

Suzie, assise à la table de la cuisine de Jackie, baissa les yeux sur Troy, qui sautillait joyeusement sur ses genoux. Elle savait que Jackie ne le pensait pas réellement, même si elle insistait lourdement sur le fait que Troy resterait le dernier de ses quatre enfants. Le bébé « prévasectomie », comme elle se plaisait à l'appeler. Elle avait aussi eu son bébé « grossesse adolescente imprévue » (Jamie), et son bébé « prétendons que Jamie n'était pas une erreur » (Cara). Les deux étaient de Carl, son amour de jeunesse qui, après dix ans de vie commune, fut rattrapé par un problème chronique de nostalgie pour son adolescence, et s'était barré avec une lycéenne de dix-sept ans. Il avait fallu deux ans à Jackie pour s'en remettre et trouver Dave, rencontre qui avait donné naissance à son bébé « on est dingues d'en repasser par là », Lenny, et enfin à Troy, dont l'anniversaire resterait toujours dans les mémoires comme la veille du jour où son père s'était fait émasculer.

— À l'époque, je ne savais pas encore ce que je sais maintenant, si ? rétorqua Suzie.

Jackie hésita un moment, plongée dans ses pensées, comme si elle projetait son esprit dans leur jeunesse.

— Tu as raison. T'y connaissais rien.

— Je n'étais pas si nulle.

— Suzie, répliqua Jackie, en posant les mains sur ses hanches, Christian Sleaford t'a raconté que le Sprite pouvait tuer le sperme et que tu devrais en boire après l'amour, et tu l'as cru.

— Absolument pas !

— Si. Tu m'as même dit...

Jackie s'interrompit et éclata de rire, allant même jusqu'à être agitée de soubresauts.

— Bon sang, ça me fait encore rire aujourd'hui, reprit-elle en se redressant pour reprendre son souffle. Je te jure, Suzie, tu m'as dit que c'était dommage que ce ne soit pas le cas du Fanta, parce que tu n'aimais pas le goût du Sprite.

Suzie piqua un fard. Parfois, avoir une amie qui connaissait absolument tout sur soi était à double tranchant.

— Tout ce que je peux en dire, Jackie, c'est que visiblement, j'étais bien plus douée que toi en matière de contraception, rétorqua-t-elle.

Jackie tendit les bras pour soulager Suzie de Troy, et s'assit pour lui donner le biberon.

— C'est de bonne guerre, Suze, admit-elle, en embrassant son fils sur le sommet de la tête. Tu m'as eue sur ce coup-là. Cela dit, c'est vraiment bien, ajouta-t-elle en rendant à son amie la lettre de l'adolescente au cœur brisé. Quand je repense à toutes les situations débiles dans lesquelles je me suis fourrée adolescente, parce que je n'y connaissais rien...

Elle secoua la tête en affichant une mine consternée.

— Sans parler des situations dans lesquelles nous avons laissé des garçons nous fourrer.

— Tout à fait.

— Bon, tu vas m'aider à le retrouver alors ? demanda Suzie.

— Qui ?

— Patrick Connolly.

Jackie prit un air atterré.

— Tu veux dire ton premier grand amour ?

— Oui, mon premier grand amour, celui qui m'a aussi brisé le cœur, si tu te souviens bien, reprit

Suzie, se sentant rougir une nouvelle fois.

— Je ne risque pas de l'oublier, acquiesça Jackie. Tu étais tellement mal que tu t'es tournée vers la bouteille. Tu nous as forcées à monter d'un cran, et à passer du Cinzano au Martini blanc.

— Seulement parce que le Cinzano me faisait trop penser à lui. Je ne supportais même plus l'odeur, protesta Suzie.

— Mais j'adorais le Cinzano, moi, déclara Jackie. Le Martini blanc me montait à la tête et me donnait le tournis.

Elles se toisèrent du regard en silence, jusqu'à ce que Jackie reprenne la parole :

— Jamais, au grand jamais, tu ne dois répéter à Dave que ces mots sont sortis de ma bouche, implora-t-elle.

— Qu'est-ce que j'y gagne ? interrogea Suzie.

— Ce que tu veux. À toi de voir. Un discours pareil serait sûrement motif de divorce, s'il en avait vent.

— Eh bien, aide-moi à retrouver Patrick, et peut-être même que j'oublierai que cette conversation a eu lieu, rétorqua Suzie.

— Bon sang, pourquoi veux-tu revoir cette raclure après tout ce temps ?

— Parce que c'est à son tour. Je vais me venger de lui pour m'avoir brisé le cœur.

— Comment ça, comme tu l'as fait avec Alex ? l'interrogea Jackie, les yeux écarquillés.

— Exactement comme avec Alex, répondit calmement Suzie.

Jackie observa son amie avant de lui rendre son verdict.

— Bon, tant mieux pour toi, dit-elle en la gratifiant d'une tape dans le dos.

— J'en ai assez de regarder dans le passé, et de me voir à la merci d'un Pierre, d'un Paul, ou d'un Jacques qui a su en profiter, renchérit Suzie d'un ton ferme. Il est temps de réécrire l'histoire.

— Waouh ! s'exclama Jackie. Je veux bien prendre la même came que toi. Tu as l'air tellement déterminée.

— Je le serai, si tu arrives à trouver qui que ce soit qui pourrait encore être en contact avec Patrick.

— Oh, ben, facile. Moi.

— Quoi ?

— On est amis sur Facebook.

— Comment ça se fait ?

— Eh bien, il m'a envoyé une demande d'ajout.

— Et tu as accepté ?

— Bien sûr. Pourquoi pas ?

— Pourquoi pas ? s'indigna Suzie. Il a brisé le cœur de ta meilleure amie, voilà pourquoi !

— J'en conclus que tu n'as pas reçu d'invitation ? demanda Jackie, les sourcils froncés.

— Non, en effet, répondit Suzie, bien consciente que son chagrin à ce sujet se lisait sur son visage.

— Peut-être qu'elle s'est perdue, avança Jackie.

— Très drôle, rétorqua Suzie. Comment va-t-il ? s'enquit-elle, incapable de s'en empêcher.

— Eh bien, allons jeter un coup d'œil, qu'est-ce que t'en dis ? Viens dans mon bureau.

Tenant toujours Troy dans ses bras, Jackie se dirigea vers le comptoir de la cuisine et ouvrit un ordinateur portable.

Happées par une fouille minutieuse des moindres recoins du profil Facebook de Patrick, elles ne remarquèrent pas Dave, le mari de Jackie, entrer dans la cuisine.

— Qu'est-ce que vous êtes en train de faire ? gronda-t-il derrière elles, lorsqu'il riva les yeux sur une photo de Patrick en train de prendre la poitrine d'une femme à pleines mains au milieu d'une

boîte de nuit, pour l'enterrement de vie de garçon d'un copain à Tenerife.

— Oh, bonjour, mon amour, répliqua Jackie sans quitter l'écran du regard. C'est Patrick, ajouta-t-elle en pointant du doigt un visage rouge débordant d'une énorme paire de seins. Suzie va accomplir sa prochaine mission Bobbitt sur lui.

— C'est quoi, une mission Bobbitt, maman ? demanda Lenny, apparaissant soudain à côté de sa mère. Je peux avoir un gâteau ?

Jackie baissa les yeux sur Lenny, réfléchissant à sa réponse.

— Bobbitt était le nom d'une dame qui a coupé le zizi de son mari parce qu'il avait fait quelque chose de très mal, répondit-elle. Tu comprends ?

— Mesdames ! s'exclama un Dave outré, tout en couvrant les oreilles de Lenny. Que se passe-t-il ici ?

— Tu sais que je suis contre le fait de mentir aux enfants, plaida Jackie.

Dave resta sans voix, dévisageant tour à tour Suzie et Jackie, tandis que les oreilles de Lenny se nappaient peu à peu d'une couche de poussière de ciment, rapportée d'un chantier quelconque où travaillait Dave. Il supportait son métier de maçon, non par amour de l'architecture, mais pour payer les factures et s'investir dans sa véritable vocation : guitariste solo et choriste légèrement dissonant, dans un groupe monté en hommage à Deep Purple et baptisé, à juste titre, « Cheap Purple ».

Son regard finit par se poser sur Suzie pour réclamer une explication.

— Ce n'était pas exactement une mission Bobbitt, se justifia cette dernière.

— De quoi tu parles ? s'enquit Dave.

— Suzie s'est fait plaquer par Alex, et elle s'est vengée en le menaçant de lui faire le coup, rectifia Jackie.

— Bon sang, Suzie ! s'exclama Dave. Et moi qui t'ai toujours considérée comme la plus sage et la plus adorable des amies de ma femme.

— Tu l'as traitée de vieille fille hystérique l'autre jour, s'écria Jackie en se retournant pour aller remplir le lave-vaisselle, tout en faisant voltiger Troy.

Suzie jeta un regard accusateur à Dave.

— Seulement quand tu pleurais au téléphone parce que tu venais de découvrir que Ben Fogle était marié, expliqua-t-il.

— Ouais, eh ben, je viens de tourner une nouvelle page, rétorqua-t-elle, tout en enregistrant soigneusement les mots « hystérique » et « vieille fille » dans la partie la moins assurée de son cerveau. J'en ai assez des hommes maintenant. À vrai dire, j'en ai tellement marre que j'ai transformé ma rubrique de conseils en rubrique de vengeance, et que je traque mes ex-petits amis qui m'ont brisé le cœur pour leur rendre la monnaie de leur pièce.

— N'est-ce pas fantastique ! s'écria Jackie.

Dave n'en croyait toujours pas ses oreilles.

— Et c'est un de ces pauvres bougres, n'est-ce pas ? demanda-t-il en montrant l'ordinateur du doigt.

— Oui, Patrick était mon tout premier petit ami quand j'avais quinze ans.

— Quinze ans ! s'exclama Dave, la voix montant dans les aigus. Tu vas aller retrouver un type avec qui tu n'es pas sortie depuis vingt ans, et menacer de lui couper la... ?

Il s'interrompt et poussa Lenny derrière lui pour le protéger.

— Non, je ne vais pas m'y prendre de nouveau comme ça. C'est du déjà-vu maintenant, répondit Suzie.

— « Du déjà-vu », bafouilla Dave. Qu'en est-il du fait que tu risques de passer pour une cinglée à la

rancune tenace, et que ces types puissent s'arranger pour te faire interner en hôpital psychiatrique ?

— Exactement, acquiesça Suzie, sans se démonter. Assener des coups violents au hasard leur permettrait de jouer les victimes, ce qui n'est pas du tout le but recherché. Je dois me montrer bien plus maligne que ça. Ils doivent ressentir ce que moi, j'ai ressenti, sinon, aucun intérêt à faire quoi que ce soit. Il faut qu'ils prennent une bonne leçon.

— Mince alors, Suze, je n'avais pas conscience que tu y avais réfléchi à ce point, intervint Jackie en se rapprochant. Et moi qui allais te suggérer de déchirer leurs costumes, ou un truc dans le genre.

— Bien trop évident, rétorqua Suzie. Je dois faire en sorte que Patrick se sente totalement rejeté et humilié.

— Eh bien, c'est simple, reprit Jackie. D'après son statut Facebook, il est célibataire, donc tu es libre de le rejeter et de l'humilier à ta guise. Tout ce qu'il te reste à faire, c'est le ferrer, le laisser craquer pour toi, puis le plaquer d'une manière spectaculaire. Mission accomplie.

— Je n'arrive pas à croire ce que j'entends, intervint Dave. C'était il y a une vingtaine d'années, ça n'a plus d'importance.

— Si, ça en a, répondirent Suzie et Jackie d'une seule voix.

— C'est important pour moi, insista Suzie.

— C'est important pour elle, renchérit Jackie au même instant. Je suis avec toi, Suzie, ajouta-t-elle en passant un bras autour de son amie. Fais-le pour moi, et pour toutes les choses que j'aurais dû dire et faire à Carl sans jamais oser. Tu pourrais séduire Patrick sans problème. Je sais que tu pourrais.

Suzie s'interrogea : pouvait-elle se faire subir tout ça ? Le jeu en vaudrait-il la chandelle ? Elle se souvint alors de la jeune fille de seize ans au cœur brisé qui avait pleuré la journée entière, le jour de son anniversaire, à la suite de leur horrible rupture. Sur la page Facebook, elle regarda la photo répugnante de Patrick, en train de peloter une fille aux seins nus dans une boîte de nuit. Oui, elle pouvait. Voilà un homme qui avait grand besoin de recevoir une correction, et elle savait qu'elle était la femme idéale pour s'en charger.

Chapitre 8

Drew avait les yeux rivés sur sa boîte de réception depuis une demi-heure. Il aimait la garder vide. Ne rien laisser en suspens dans le cyberspace. S'occuper religieusement de son courrier électronique était sa tâche première le matin, et sa dernière avant de rentrer chez lui, pour s'assurer d'avoir répondu à toutes les questions, d'avoir trié toutes les correspondances, et de rester avec une ardoise vide. Tout comme sa vie, il aimait que sa boîte de réception soit bien ordonnée.

Hélas, un message indésirable avait violé son système. Le genre de courriel qui demeure en suspens en attendant de capter l'attention, mais qu'on choisit d'ignorer jusqu'à ce que la situation devienne absolument critique. À ce stade-là, bien évidemment, la masse d'efforts à fournir pour résoudre le dilemme qu'il contenait prenait des proportions épiques. En général, Drew traitait rapidement ces messages, empêchant ainsi tout phénomène d'escalade. Mais pas cette fois. Sans doute parce que le problème qui requérait son attention ne se trouvait pas dans sa boîte de réception, mais quelque part dans sa tête, où il était resté enfoui pendant longtemps. Et à présent, il s'était soulevé pour réclamer une réponse.

Aimait-il vraiment Emily ?

Son désarroi était tel qu'il avait appelé sa mère ce matin-là. La surprise de celle-ci face à cet appel en pleine semaine, au beau milieu de la matinée, ne l'avait pas aidé à lui délier la langue et à amorcer ce qui, de toute manière, s'annonçait comme une conversation pénible. Il lui avait demandé comment elle allait et ce qu'elle faisait, puis ils n'avaient pas su comment gérer le lourd silence qui avait suivi. Difficile de lâcher le morceau et de lui demander ce que ça faisait d'être amoureux. Interroger sa mère sur son état d'esprit trois mois avant qu'elle se marie serait tombé comme un cheveu sur la soupe, donc il lui présenta ses excuses et se contenta de l'inviter à déjeuner le dimanche suivant.

Il avait toujours les yeux rivés sur sa boîte de réception vide lorsque Suzie réapparut avec du café, impatiente de lui montrer le profil Facebook de son premier petit ami.

— À vrai dire, je croyais que tu plaisantais l'autre soir, quand tu m'as dit que tu allais retrouver tous tes ex-trolls, lança-t-il, ravi de se voir offrir une diversion.

Les trolls avaient réintégré le bureau pour motiver Suzie à mener sa mission à bien – sauf celui à l'effigie d'Alex qui avait fini jeté dans le canal.

— Pourquoi est-ce que je plaisanterais ? questionna-t-elle.

— Eh bien, d'abord, ne m'as-tu pas raconté que le premier, c'était quand tu étais au lycée ? Vous n'étiez que des ados, pas vrai ?

— Ne commence pas, trancha-t-elle. C'est justement le propos. Nous n'étions que des ados. La période où tomber amoureux est la chose la plus incroyable, la plus excitante, la plus merveilleuse sur cette planète. Et il a tout gâché. J'aurais cru que toi, plus que n'importe qui, serais à même de comprendre ça. Tu dois bien te souvenir de la folie que c'était, de tomber amoureux aussi jeune. Ça n'est plus jamais aussi fort après, tu peux me croire.

Drew dévisagea Suzie un moment, envisageant de profiter de la situation pour poser la question à laquelle il cherchait désespérément une réponse. Son corps entier trembla lorsqu'il se força à chasser ses interrogations.

— Alors, comment c'était, avec ce type ?

— Oh, bon sang, je m'en souviens comme si c'était hier, répondit-elle en s'affalant dans son fauteuil. Mon univers entier tournait autour de Patrick, et de mon désir pour lui. Une fois par mois, il allait dans cette boîte de nuit, dans le village d'à côté, et je vivais dans l'attente de ces soirées.

Elle ferma les paupières, comme si elle revoyait réellement la scène.

— Le stress de ne pas être sûre qu'il vienne, et le potentiel romantique de la soirée me rendaient malade, poursuivit-elle avant de rouvrir les yeux et de se pencher en avant. Et la préparation était épique. Entre le choix de la tenue, les essais de maquillage et l'achat des chaussures, ça me prenait le mois entier pour peaufiner le tout avant la soirée en question.

Elle s'interrompit et, le regard rivé obstinément sur Drew, elle prit une profonde inspiration.

— La journée entière s'écoulait au ralenti jusqu'au créneau de deux heures nécessaires pour me préparer, puis soudain, elle passait en accéléré et je me retrouvais devant la porte d'entrée, prête à vivre une nouvelle histoire d'amour imminente.

Drew la dévisagea, bien incapable de se remémorer un tel engouement dans son propre passé. Il se rappelait qu'en arrivant à l'université, ayant laissé le mariage chaotique de ses parents derrière lui, il voyait le fait de tomber amoureux comme un obstacle à écarter de son chemin le plus vite possible. Ce soir-là, il avait enfilé son tee-shirt de Blur préféré, et était descendu à l'union étudiante pour rencontrer les autres élèves de première année.

— Jackie et moi arrivions tôt pour descendre quelques verres de Cinzano-limonade, continua Suzie. Pas pour finir ivres, évidemment, vu que c'est physiquement impossible de s'enivrer avec du Cinzano coupé à l'eau dans des gobelets en plastique. Crois-moi, on a essayé. Puis on dansait. Oh, ça oui, l'unique moment de sa vie où on danse seulement par pure envie, et non à cause de l'alcool. Je croyais être dans l'endroit le plus festif et le plus romantique au monde, quand je me trouvais sous cette boule à facettes, en train de danser avec mon sac à main blanc en cuir verni.

Drew se souvint que le bar étudiant était enfumé et crasseux, et que de prime abord, il avait été peu impressionné par les nouveaux étudiants, affairés à boire de la vraie bière, à se trémousser lamentablement sur de la musique qu'ils n'avaient jamais entendue auparavant, et terminant leur soirée ivres morts, à aspirer les lèvres de quelqu'un de moche à qui ils avaient à peine adressé deux mots.

— Je me rappelle encore que mon corps entier tremblait d'excitation quand Patrick entra dans la salle, reprit Suzie.

Il se souvint que le cinquième jour, il avait repéré Emily, assise tranquillement dans un coin à côté d'une fille en larmes. Elle hochait la tête patiemment, sa queue-de-cheval impeccable se balançant délicatement.

— Mois après mois, j'ai fait en sorte que mes pauses-toilettes coïncident avec les moments où il sortait fumer une clope, dans l'espoir qu'on se rentre dedans, et que si on se rentrait dedans, alors il m'adresserait la parole, et que s'il me parlait et si je faisais en sorte que cela arrive pile-poil au début des slows, alors il m'inviterait à danser, et que si on dansait un slow, alors bien sûr, on s'embrasserait, parce que c'est la seule raison pour laquelle un garçon invite une fille à danser, pas vrai ? racontait Suzie, à bout de souffle.

— J'imagine, répondit Drew, se rappelant qu'il avait foncé droit sur Emily.

« *Je peux te parler une minute ?* » avait été sa phrase d'accroche. Emily l'avait regardé d'un air incrédule, décontenancée par sa familiarité, avant de comprendre ce qu'il avait en tête. Puis elle s'était levée avec grâce, et avait conseillé à la fille en larmes d'aller appeler son petit ami, avant de le suivre à l'extérieur. Elle lui avait expliqué que sa colocataire avait embrassé quelqu'un la veille, et que maintenant, elle ne savait pas quoi dire à son petit ami avec qui elle avait passé quatre ans dans sa ville

natale. Le commentaire qu'elle avait émis ensuite avait résonné comme une douce musique aux oreilles de Drew.

— Je n'aime pas pleurer. Quelle perte d'énergie. Si quelque chose va de travers, il faut fournir les efforts nécessaires pour remédier à la situation, pas pousser des sanglots hystériques en espérant que la solution va sortir d'un chapeau.

Elle avait secoué la tête et pris une toute petite gorgée de vin blanc dans son gobelet en plastique. Une femme qui n'aimait ni les émotions ni les larmes. Une femme rationnelle. Il sut instantanément qu'il l'avait trouvée. La femme dont il tomberait amoureux. Il pensait que c'était exactement le genre de relation qu'il recherchait. À l'opposé de celle avec laquelle il avait grandi, parsemée de tromperies, de mensonges, et d'un espoir vain et pathétique. Non, il était convaincu que cela allait être la bonne sorte d'amour, celui qui grandirait lentement et tranquillement, sans heurt, ni la moindre larme féminine versée.

Il fut arraché de sa rêverie par la voix de Suzie qui poussait la chansonnette.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

— *Never Gonna Give You Up*, Rick Astley, déclara Suzie. La chanson qui passait quand nous nous sommes embrassés pour la première fois devant les toilettes des filles.

— Comme c'est... romantique, commenta Drew.

— Ça ne l'était pas, en fait, rétorqua Suzie.

— Ah bon ?

— Non. On aurait dit une machine à laver, puis il m'a emmenée au fond de la salle pour m'enlever mon soutien-gorge.

— Charmant, fit remarquer Drew. Et ça s'est fini comment ?

— Ne sois pas bête. Je suis restée chez moi à attendre son coup de fil, bien sûr. Ses baisers pourris et ses critiques incessantes ne m'ont pas rebutée. Et d'ailleurs, il a appelé, et nous sommes sortis ensemble pendant les vacances d'été. C'était le bonheur ; je me croyais au nirvana, poursuivit-elle avant de s'interrompre, la mine sombre. Puis le jour de la rentrée scolaire, j'ai accouru vers lui. Il était au milieu de tous ses copains. Il se comportait bizarrement, mais je me suis dit que c'était seulement parce qu'il voulait parler à ses amis, donc je lui ai donné rendez-vous au déjeuner. Il s'est tourné vers moi devant tout le monde, et m'a déclaré qu'il ne me rejoindrait pas au déjeuner parce qu'on ne sortait plus ensemble. Il a dit qu'il s'était lassé de moi. Qu'il était sorti avec moi uniquement parce que son meilleur ami, Martin, avait passé l'été entier à l'étranger et qu'il avait besoin de s'occuper. Mais maintenant que Martin était rentré, il n'avait plus besoin de moi. C'était une semaine avant mon seizième anniversaire. J'ai passé la journée à pleurer.

Suzie semblait à deux doigts de fondre en larmes, pour quelqu'un qu'elle avait aimé il y a plus de vingt ans.

— Et tu sais le pire dans l'histoire ? reprit-elle en reniflant bruyamment. Je n'ai jamais senti mon cœur bondir comme ça en voyant un homme entrer dans une pièce. C'est pour ça que tu es un veinard. Ta relation amoureuse a débuté avec ces sursauts d'adolescent – c'est pas génial ?

À aucun moment il ne se souvenait d'avoir senti son cœur bondir – il n'y avait jamais rien eu d'aussi fort que ça entre Emily et lui. Ils s'étaient seulement installés dans une relation confortable, dénuée de tout le drame et de tout le stress qu'ils observaient en se congratulant dans les couples de leurs amis. Leurs années à l'université avaient défilé sans le moindre faux pas, et ils avaient acheté une maison une semaine après la remise des diplômes, afin de se concentrer par la suite sur leurs carrières respectives. Quand il était passé reporter, et qu'il avait vu qu'Emily se rapprochait à vitesse grand V de devenir associée dans son cabinet d'avocats, cela leur avait semblé le moment logique

pour se marier. Logique. Exactement ce qu'il aimait. Mais à présent, pour une raison obscure, il se retrouvait assailli de pensées irrationnelles, alors que le mariage approchait à grands pas.

— Donc voilà pourquoi je vais faire en sorte que Patrick tombe amoureux de moi, poursuit Suzie, attrapant le troll habillé en footballeur sur son bureau pour le lancer dans les airs. Puis je vais le faire tomber de haut. Lui faire ressentir exactement ce que j'ai ressenti.

Qu'est-ce qu'elle racontait maintenant ? Qu'elle allait faire en sorte qu'un type qu'elle n'avait pas vu depuis vingt ans tombe amoureux d'elle en claquant des doigts ? C'était comme ça que ça marchait ? Drew n'y comprenait rien.

— Tu ne trouves pas que c'est une bonne idée ? s'enquit-elle.

— Je suppose que si, répondit-il, profondément perplexe. Tu peux vraiment le faire tomber amoureux de toi, juste comme ça ?

Elle se tut et cligna rapidement des yeux.

— Tu ne crois pas que j'arriverai à le faire tomber amoureux de moi, c'est ça ? demanda-t-elle, sur un ton quelque peu accusateur.

— Non, ce n'est pas ce que j'ai dit.

Elle détourna le regard, cachant son visage.

— Merci, marmonna-t-elle avant d'attraper un mouchoir et de se moucher bruyamment.

Drew remarqua ses yeux brillants.

— Quoi ? Pourquoi tu pleures ? s'enquit-il.

— Je ne pleure pas, renifla-t-elle.

— Ne dis pas n'importe quoi, rétorqua-t-il. Tu pleures, je le vois bien.

— Non, franchement, c'est juste que... Tu sais bien, tu as dit... que c'était impossible que qui que ce soit tombe amoureux de moi.

— Non, c'est faux.

— Si c'est vrai, geignit-elle avant d'enfouir ses yeux dans son mouchoir.

— Quand ai-je dit une chose pareille ?

— À l'instant.

— Pas du tout.

— Si.

— Absolument pas.

— Si. Tu as dit que je ne réussirais pas à forcer Patrick à tomber amoureux de moi.

Un torrent de larmes fraîches jaillit.

Comment en étaient-ils arrivés là ? Voilà pourquoi il esquivait l'amour. On commençait à parler d'amour, et à coup sûr, les femmes se mettaient à pleurer pour un rien. Il ne savait pas quoi faire. Emily ne pleurait jamais. Si quelque chose la tracassait, elle le priait calmement de s'asseoir, lui expliquait clairement ce qu'il avait fait de mal, lui demandait poliment de s'excuser, puis lui exposait comment éviter de reproduire la situation. Parfois, cela lui donnait le sentiment d'être un écolier convoqué dans le bureau du directeur, mais il préférait ça à des larmes, quoi qu'il en soit. Faire pleurer une fille le faisait se sentir mal. Ça lui rappelait bien trop les fois où il était réveillé au beau milieu de la nuit par le son de sa mère en train de sangloter dans la pièce d'à côté.

— Je t'en prie, cesse de pleurer, implora-t-il. Je ne voulais pas te blesser, franchement.

Il regarda autour de lui, cherchant désespérément une échappatoire. Il n'avait aucune envie de penser à l'amour, ni d'en parler, et encore moins de rester assis à côté de Suzie en larmes.

— Ça ne devrait pas être aussi dur, bredouilla-t-elle, abandonnant son mouchoir pour déplacer sa souris jusqu'à ce qu'une photo s'affiche à l'écran.

— Regarde, c'est un vicelard, de toute évidence. Il suffit que je porte un décolleté.

Drew observa la photo et fut distrait de la blonde à moitié nue par quelque chose de bien plus cher à son cœur.

— Enfin, il ne peut pas être aussi atroce que ça.

— Pourquoi ça ? s'étonna Suzie.

— Il supporte Man City. Regarde, il a le maillot de l'équipe à domicile, poursuivit-il en lui prenant la souris des mains. Voyons s'il a un commentaire à faire sur la piètre performance d'hier soir.

Il cliqua sur le profil de Patrick et y chercha des commentaires sur le match de la veille.

— Il s'y connaît, fit-il remarquer, tandis qu'il hochait la tête en tombant sur des remarques hautement pertinentes. Malin, ce type.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Suzie semblait aussi contrariée que lorsqu'il l'avait prétendument accusée de ne pas pouvoir être aimée.

— Désolé, désolé, s'excusa Drew en reculant d'un bond.

Il s'était égaré un instant. Il s'était réfugié dans le football, loin de son marasme intérieur, mais il en avait oublié pourquoi Suzie regardait le profil Facebook de Patrick à la base.

— Tu ne peux pas t'immiscer entre un homme et le football, expliqua-t-il en guise d'excuses.

Elle fronça les sourcils, et il pria pour qu'elle ne se remette pas à pleurer.

Elle ne le fit pas.

À la place, elle ébaucha un sourire. Puis un large sourire, auquel il ne put répondre que par la réciproque.

— Tu es un génie ! s'écria-t-elle en bondissant pour le prendre dans ses bras.

Qu'est-ce qu'il lui prenait ? En trente-quatre ans, il n'avait jamais passé une matinée aussi déroutante.

— Tu vas m'aider, hein ? implora-t-elle en s'écartant de lui. J'ai besoin de tes méninges sur ce coup-là.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Le football ! s'exclama-t-elle. J'ai besoin de tout savoir sur le football. Allez, je t'invite à déjeuner et je t'expose mon plan d'attaque.

Visiblement au comble du bonheur, elle lui adressa un sourire radieux. *Dieu merci*. Elle avait déjà enfilé son manteau et lui tendait le sien. Il se leva. Un repas et du foot : une invitation qu'il ne pouvait décliner. Tout valait mieux que de rester seul, avec la tête sens dessus dessous.

Chapitre 9

Chère Suzie,

Tous les jours quand j'arrive au lycée, les garçons cool de ma classe me traitent de Bouboule ou de Poil de carotte. Le problème, c'est que je meurs d'envie d'avoir un petit ami et j'apprécie vraiment l'un d'entre eux. Comment faire pour qu'il sorte avec moi ?

Lottie

Chère Lottie,

J'ai bien peur que tu ne doives voir la réalité en face. Avoir des kilos en trop et les cheveux roux ne facilite pas le fait d'avoir un petit ami au lycée. Mon meilleur conseil serait de trouver un style. Devenir gothique, par exemple, semble fonctionner pour celles qui ne font pas un parfait petit 36 et qui ne sont pas blondes. Les garçons gothiques paraissent capables de voir au-delà des imperfections, tant qu'elles sont couvertes de couches de noir ou de violet, avec des quantités faramineuses d'eye-liner et de rouge à lèvres noir.

Passons à ces garçons soi-disant cool qui t'insultent. Ça n'a rien de cool, et les laisser s'en tirer à bon compte ne l'est pas non plus. Donc voilà ce que tu vas faire. Achète un kit de trophées bon marché et laisse-les dans une boîte, devant l'accueil du lycée avec un mot. Le mot dira que ces garçons ont gagné une compétition régionale de danse le week-end précédent, mais qu'ils ont dû partir avant de récupérer leurs récompenses. La Fédération de danse serait extrêmement reconnaissante qu'on leur remette en public pour saluer cette performance majeure.

Plus cool du tout, ces garçons. Lottie : une nana cool.

Suzie

Suzie recula et relut son travail. Rédiger le courrier du cœur était devenu nettement plus facile maintenant qu'elle avait l'autorisation de dire exactement ce qu'elle voulait. Fomenteur des plans de vengeance était mille fois plus amusant que de s'apitoyer sur le sort de ses lectrices, et de se creuser la cervelle en vain pour trouver des moyens de les aider à contraindre un homme, qui n'en avait visiblement rien à faire, à les aimer. D'autant qu'avec Drew comme allié pour sa prochaine revanche personnelle, elle était survoltée. Le déjeuner de la veille avait été un festival d'idées plus inventives les unes que les autres. Considérations footballistiques et propos revanchards s'étaient enchaînés pour aboutir à un plan d'une envergure dont la seule pensée l'épatait. En fait, elle dut même s'empêcher de trop y réfléchir, parce que dès qu'elle le faisait, ça la terrifiait un peu. Mais, comme elle se le rappelait, elle avait une mission à accomplir. Elle ne pouvait laisser tomber ses lectrices en se contentant d'une vengeance insignifiante. Un coup d'éclat, c'était ça, la réponse, et le moment était venu de lancer la machine.

— Bon, je vais envoyer une demande d'ami à Patrick sur Facebook, annonça-t-elle à Drew, qui

était en plein travail à côté d'elle.

— Et s'il l'ignore ? demanda-t-il en se tournant pour la dévisager.

Elle n'avait pas pensé à ça.

Drew soupira et se pencha pour taper sur le clavier de Suzie.

— « Je vois que tu soutiens toujours Man City. Je n'arrive pas à croire qu'on ait joué aussi mal l'autre soir ! Quand va-t-on cesser d'acheter des Ritals de seconde zone ? » lut-il à voix haute tout en écrivant.

— Et qu'est-ce que ça signifie exactement ?

Elle avait les yeux rivés sur l'écran, en pleine confusion.

— Ça signifie que tu auras forcément une réponse. Aucun homme ne peut ignorer un bon débat sur son équipe de foot bien-aimée.

— Si tu le dis, acquiesça-t-elle en observant Drew envoyer le message. Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On attend.

— D'accord, dit-elle en croisant les bras, tout en couvant l'écran du regard.

— Il se pourrait que ça prenne quelques jours, fit remarquer Drew.

— « Quelques jours » ! s'écria Suzie.

— Ouais. N'y pense pas trop pendant un moment, ajouta Drew.

Elle parvint à tenir dix-neuf minutes avant de vérifier sa boîte de réception pour voir si elle avait une réponse. Rien. À l'heure du déjeuner, rien non plus. Après la réunion éditoriale, toujours rien. Tandis qu'elle se levait pour mettre son manteau, tout en repoussant le moment d'éteindre son ordinateur, idem. C'était encore pire que d'attendre près du téléphone.

— Cesse de regarder, lui répéta Drew pour la vingtième fois ce jour-là.

— Je ne regarde pas. Je vérifie juste mes rendez-vous pour demain et c'est fini, tout comme ma journée de travail.

Elle cliqua sur son agenda, puis ne put résister à l'envie de jeter un dernier coup d'œil.

Et il était là. *Le nom de Patrick*. Dans sa boîte de réception. En train d'attendre innocemment. Elle garda les yeux rivés dessus, incapable de l'ouvrir. Sa réaction physique devant son nom écrit était aussi tangible que s'il venait juste d'entrer dans la pièce. Son cœur battait si fort qu'elle s'étonna que Drew ne l'entende pas. Cette sensation lui rappelait tant ce qu'elle avait éprouvé la première fois qu'il l'avait appelée, après leur baiser fougueux sur la piste de danse, qu'elle en avait le tournis. « *Il m'a envoyé un message*, se répétait-elle dans sa tête. *Lui.* »

— Et voilà le travail. Je t'avais bien dit qu'il te répondrait, pas vrai ? lança Drew, apercevant le nom de Patrick en caractères gras tout en haut de la liste de Suzie. Ouvre donc ce message.

Flûte, il a raison. Pourquoi est-il aussi diabolique ?

— Allez, l'encouragea Drew en lui tapotant le bras. Ça y est, te voilà dans l'arène, annonça-t-il en passant son bras autour d'elle. Je peux compter sur toi pour ne pas ficher en l'air le prochain coup ? Je dois filer.

— Bien sûr, je m'en tirerai très bien, répondit-elle, reconnaissante d'avoir un moment seule dans le cyberspace avec Patrick.

Elle sourit à Drew tandis qu'il enfouissait des dossiers dans sa sacoche.

— Merci, dit-elle. Vraiment.

— Y a pas de quoi. C'est bien plus amusant que d'organiser un mariage, dans un sens. À demain.

Elle resta assise pendant un long moment devant l'écran avant de commencer, non sans hésitation, à raconter son histoire à Patrick. L'histoire, bien évidemment, qu'elle voulait lui faire avaler : celle du

succès phénoménal qu'elle avait rencontré dans tous les aspects de sa vie, racontée avec des phrases pleines d'esprit, retournées dans tous les sens dans sa tête presque autant que pour sa rubrique.

Durant les jours suivants, Patrick lui renvoya son histoire à son tour, celle que, sans le moindre doute, il voulait lui faire croire. Ça la frappa de constater à quel point les rencards étaient plus faciles de la sorte. Le moindre mouvement, le moindre commentaire pouvait être prémédité et enjolivé jusqu'à atteindre exactement sa cible. Contrairement à des années plus tôt, quand les relations s'envolaient et s'écrasaient avant même d'avoir commencé, à cause d'un cas imprévu de diarrhée verbale sur un sujet hors de propos, durant ce crucial premier coup de fil. Peut-être que s'ils avaient eu Facebook quand elle était plus jeune, elle serait une épouse comblée à cette heure-là.

Quand elle trouva enfin le courage de l'appeler après des jours de simagrées en ligne, elle s'étonna de sentir son estomac se nouer tandis qu'elle attendait qu'il réponde, plus capable de se cacher derrière l'écrit, rendant les bourdes verbales hautement probables. Il décrocha le téléphone avec un « bonjour » rauque, puis son ton s'adoucit instantanément quand il comprit qui était à l'autre bout du fil. Une fois passé la gêne initiale de rigueur, ils rirent et plaisantèrent plutôt facilement. Il paraissait plus sûr de lui qu'elle ne l'escomptait, presque décontracté, en particulier lorsqu'il interrompit la conversation à plusieurs reprises pour prendre un double appel. Il s'excusa de sa grossièreté : quand on gérait une affaire d'envergure internationale comme lui, on devait se tenir à disposition de ses clients à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Le mot « baratineur » surgit dans l'esprit de Suzie et lui rappela le but de son appel. Elle devait le convaincre de venir au match avec elle le samedi suivant. Elle se contenta d'une banale invitation au stade, comme Drew l'avait recommandé. C'était en bonne voie.

Le samedi suivant, Suzie se réveilla à 4 h 34 du matin. Elle s'assit d'un bond dans son lit, prise de panique à l'idée d'avoir raté le réveil. En voyant l'heure, elle se sentit soulagée – sentiment bien peu courant à un horaire pareil. Elle se leva sans attendre, sachant que le moment était venu de prendre la plus importante décision de la journée. Quoi mettre ? La veille au soir, elle avait paradé devant Jackie pendant ce qui lui avait paru des heures, toutes deux grisées par de grands verres de vin. Sa première idée penchait pour une tenue sophistiquée et discrète, mais Jackie avait un look bien plus provocant en tête. En définitive, elle opta pour une valeur sûre. Ce n'était qu'un match de football, donc mieux valait ne pas trop en faire. Elle étala devant elle son meilleur jean de créateur, ses imitations de chaussures Jimmy Choo, ainsi qu'un pull relativement moulant qui, assorti du bon soutien-gorge, faisait un effet assez spectaculaire. Le problème épineux de ses vêtements étant réglé à 5 h 04 précisément, elle se traîna jusqu'à la cuisine et traqua dans son frigo les aliments à éviter pour s'assurer que le pull la moule sans la boudiner.

À 14 heures, elle rejoignit Drew au stade. Il inspecta sa tenue avec une mine atterrée, tandis que des supporters grouillaient autour d'eux à l'extérieur du stade.

— Tu ne peux pas porter ça, trancha-t-il en secouant la tête, les yeux rivés sur sa poitrine.

— Pourquoi pas ? protesta-t-elle. Ces habits m'ont coûté un bras.

— Tourne-toi, grommela-t-il.

— Pourquoi ?

— Contente-toi de te tourner une minute, répéta-t-il.

Elle fit un tour sur elle-même, aussi lentement et d'aussi mauvais gré qu'un écolier contraint de montrer son nouvel uniforme à sa mamie.

— Il faut que tu l'enlèves, annonça-t-il.

— Mais j'adore ce pull.

— Je n'en doute pas, mais on ne peut cacher les câbles nulle part. Il va les repérer à un kilomètre à la ronde.

Elle le dévisagea froidement. *Mince alors !* Il avait raison. Le plan entier reposait sur le fait qu'elle porte un micro, pour que Drew puisse lui parler en secret pendant qu'elle était avec Patrick. Sans ça, tout allait s'effondrer.

— On n'a qu'à improviser, reprit Drew, scrutant les environs du regard en quête d'inspiration. Il te faut vraiment quelque chose avec un col, pour dissimuler les fils qui remontent jusqu'à ton oreille. J'ai trouvé, poursuivit-il, en commençant à déboutonner sa chemise bleu poudre.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? s'exclama-t-elle.

— C'est bon. J'ai mon tee-shirt porte-bonheur en dessous, répondit-il. Tu n'auras pas à me voir dénudé.

— Tu crois vraiment que je vais porter ta chemise pour revoir un ex-petit ami ? Je veux qu'il se dise qu'il a fait une erreur en me larguant il y a tout ce temps, pas qu'il a eu de la chance d'échapper à un travesti.

Il s'arrêta en plein milieu de son déboutonnage.

— Bon, alors on laisse tomber dans ce cas, non ? Je suis plutôt content de me contenter de regarder le match.

— Non, implora Suzie, posant la main sur son bras pour l'empêcher de partir énervé.

Elle avait besoin de Drew. Non seulement il jouait un rôle essentiel dans le plan, mais elle se sentait aussi nettement plus confiante quand il était dans les parages.

— Pitié, ne pars pas, plaida-t-elle. Je suis désolée. Je suis extrêmement nerveuse, c'est tout.

Drew s'approcha pour passer sa chemise autour des épaules de Suzie, puis se pencha pour que leurs yeux soient à la même hauteur.

— Aucune raison d'être nerveuse, dit-il doucement. Je sais que tu peux le faire. Tu m'entends ?

Elle déglutit et détourna le regard, avant de se laisser hypnotiser par ses yeux bleu clair.

— D'accord, acquiesça-t-elle en affichant un faible sourire.

Suzie se dirigea vers les toilettes et s'examina dans le miroir. Quelques ajustements s'imposaient pour rendre la chemise de Drew sexy. En définitive, elle décida de la porter nouée, vu que, par chance, elle portait une ceinture à strass plutôt jolie, et elle laissa suffisamment de boutons défaits pour dévoiler une portion tout à fait décente de son décolleté. Le plus étrange, c'est qu'avec cette chemise, elle se sentait sexy. Ça lui rappelait tous ces films romantiques où une fille couche avec un garçon, puis se lève le matin et lui prépare le petit déjeuner, vêtue en tout et pour tout de la chemise qu'elle lui a arrachée la veille au soir, sur un élan de passion. Hélas, elle n'avait jamais eu l'occasion de vivre ce fantasme. Il s'était révélé qu'en général, les matins suivant ce genre de soirées consistaient en une virée chez *McDonald's* avec un type quelconque, pour éponger leurs gueules de bois. À vrai dire, elle avait tenté de le réaliser une fois, bien des années auparavant, mais quand elle avait ramassé la fameuse chemise, elle puait l'alcool et la cigarette, et lui avait donné des haut-le-cœur.

Elle retrouva Drew dans la tribune des journalistes, contrairement à son habitude, vu qu'il avait réussi à piquer la place du reporter sportif pour rédiger l'article.

— Elle te va mieux à toi qu'à moi, fit remarquer Drew, les yeux de nouveau vissés sur sa poitrine.

— Tout est dans la coupe, rétorqua-t-elle tout en hissant tant bien que mal le panier à pique-nique qu'elle avait péniblement réussi à composer, sur le rebord qui longeait l'avant de la petite pièce.

Elle se tourna pour faire face à Drew, et se posa les mains sur les hanches.

— Maintenant mets-moi le micro, l'Écossais, lança-t-elle, un large sourire aux lèvres.

Après quelques moments gênants à farfouiller sous sa chemise pour faire fonctionner le branchement du micro, Drew abandonna Suzie à son sort, se retirant dans une pièce un peu plus loin dans le couloir. Quand ils eurent établi qu'ils arrivaient à s'entendre en chantant « Brille, brille, petite étoile », elle entreprit d'exposer son somptueux festin.

— Ce n'est pas qu'un pique-nique, c'est un pique-nique de vengeance, marmonna Suzie tout en manipulant délicatement les roulés à la saucisse friables, et le superbe double gâteau au chocolat.

Puis, cérémonieusement, elle déboucha la bouteille de champagne, se servit une flûte, et la vida d'une traite.

— Prête et même impatiente, déclara-t-elle à voix basse, au moment où on frappait à la porte. Bon sang, il est à tomber, murmura-t-elle tandis que Patrick entrait à grands pas dans la pièce, semant des effluves d'après-rasage de luxe sur son passage.

Les jambes en coton, elle leva les yeux vers lui, tout comme elle l'avait fait chaque fois qu'il entrait quelque part des années auparavant. D'une façon ou d'une autre, il avait encore plus d'allure qu'à l'époque. Ses cheveux avaient perdu la pointe de roux qui s'attardait sur ses racines. Sa barbe rasée de près avait été taillée en pointe sur le devant, à la dernière mode, bien loin des coupes que lui infligeait sa mère durant sa jeunesse. Sa subtile petite barbe de trois jours avait un charme fou aux yeux de Suzie, parce qu'elle donnait toujours un côté incroyablement viril. *Et voilà*. Le sourire qui l'avait mise à genoux autrefois à travers les vapeurs d'un Cinzano lui donnait un peu le tournis à présent, conséquence directe du champagne sur son estomac vide.

— Concentre-toi, Suzie, concentre-toi, chuchota fermement Drew dans son oreille, à l'instant même où elle se sentait défaillir, tandis que l'envoûtant après-rasage de Patrick lui titillait les narines.

— Suzie, lança ce dernier, la gratifiant d'une embrassade qui manqua de la faire tomber à la renverse. Tu n'as pas changé d'un poil, poursuivit-il, la tenant à longueur de bras pour la jauger de la tête aux pieds.

Suzie eut instantanément un flash des années quatre-vingt, époque où porter la chemise de son père cintrée par une énorme ceinture était considéré comme tendance. Et voilà qu'elle se retrouvait dans la chemise de Drew, comme si elle était restée coincée dans la pire décennie du siècle précédent en matière de mode. Elle examina la tenue de Patrick. Le moindre accessoire était clairement une pièce de créateur valant une somme folle, le tout assemblé pour venir compléter son maillot de l'équipe, de cette façon nonchalante dont les hommes de Manchester ont le secret. Liam et Noel Gallagher avaient de quoi bien se tenir. C'est avec embarras qu'elle constata qu'il avait l'air nettement plus cool qu'elle.

— Et regarde-toi, rétorqua-t-elle en lui ébouriffant les cheveux, trop occupée à chercher quoi dire exactement. Un vrai adulte, parvint-elle enfin à articuler.

Elle était certaine d'avoir entendu Drew grogner dans son oreille.

— J'ai bien failli ne pas te trouver, reprit Patrick. J'ai demandé, et on m'a dit qu'il s'agit en fait d'une loge de journaliste.

— Ah, oui, eh bien, je me suis dit que tu avais probablement été dans quantité de loges privées dans ce stade, et que ce serait à peine différent pour toi. Et ce commentateur que je connais a réussi à me l'obtenir.

— Oh, super, dit-il en balayant la pièce du regard. C'est qui ?

— Oh, hum, c'est..., balbutia-t-elle, attendant que Drew lui souffle le nom de son ami, mais n'entendant rien venir. Oh, son nom ne te dirait rien. Il ne fait pas ses commentaires ici ; il connaît seulement des gens qui s'en chargent. Champagne ?

— Waouh, avec plaisir, répondit-il, en hochant la tête pour marquer son approbation. Attends, laisse-moi faire.

Il prit la bouteille et remplit deux flûtes.

— Bon, poursuivit-il en la dévisageant de la tête aux pieds, son regard s'attardant peut-être un peu trop longtemps au niveau de sa poitrine. Aux vieux amis, lança-t-il en levant son verre pour porter un toast avec elle.

— Aux vieux amis, acquiesça-t-elle, incapable de s'empêcher d'afficher un large sourire en réponse au sien.

— Alors, Suzie Miller, une pro du journalisme, hein ? Je dois admettre que je suis très impressionné.

Il passa le bras autour de ses épaules et lui donna une petite tape amicale. Quand sa barbe de trois jours l'effleura, elle manqua de s'évanouir.

— Imagine un peu ça, ma vieille copine Suzie dans les médias. Incroyable.

— Eh bien, tu sais, j'ai travaillé très dur pour arriver où j'en suis.

Elle entendit Drew éclater d'un rire moqueur.

— Ne sois pas modeste, Suzie. J'ai toujours su que tu irais loin.

— Vraiment ? s'exclama-t-elle.

— Oh, oui, répondit-il en tendant le bras pour trinquer avec elle. Tu as toujours fait partie des gamines futées à l'école, non ? Je vais te dire, quand j'ai réussi à t'avoir, je ne parvenais pas à y croire. Je me suis dit que j'avais décroché le jackpot. L'intelligence et la beauté. Quelle association.

— Vraiment ? insista-t-elle.

— Vraiment, acquiesça-t-il en hochant la tête vigoureusement. Honnêtement, je n'aurais jamais cru que tu aurais des vues sur moi. Et quand c'est arrivé, je me souviens d'avoir eu l'impression de vivre tous mes matins de Noël en une seule fois.

— Sérieusement ?

Elle prit une bonne lampée dans son verre. Avait-elle retrouvé le bon Patrick, ou s'était-elle méprise sur son identité ?

— Quel dommage que nous nous soyons connus adolescents. Nous étions trop jeunes pour faire en sorte que ça marche, pas vrai ? reprit-il, tout en laissant minutieusement courir ses doigts dans ses cheveux gominés.

— Oui, sans doute, murmura-t-elle.

Peut-être qu'elle s'était plantée sur toute la ligne. Peut-être que ça ne s'était pas passé comme dans ses souvenirs.

— Mais regarde un peu, poursuivit-il en écartant les bras. Nous voilà ici maintenant, pas vrai, et je dois avouer que ça fait vraiment du bien de te voir.

— Eh bien, Patrick. C'est... très agréable à entendre. Merci.

Patrick prit une rasade de champagne et la dévisagea de la tête aux pieds une nouvelle fois. Elle espérait qu'il avait remarqué qu'elle n'avait pris qu'une taille depuis son adolescence.

— C'est la vérité, Suzie, dit-il en secouant la tête. J'ai connu des femmes complètement folles dans ma vie, tu peux me croire, notamment mon ex-épouse – mais ne me lance pas sur le sujet. C'est une tout autre histoire. Et voilà que tu surgis de nulle part. Une femme adorable et sensée, qui gagne son propre argent et aime le football. Suzie, j'ai de nouveau l'impression d'être le matin de Noël, ajouta-t-il en lui adressant un sourire suggestif.

Elle espérait que Drew n'en avait pas loupé une miette. Trop risqué de miser sur le fait qu'il tombe amoureux d'elle – voilà que ce que Drew avait dit. Bon sang, Patrick était quasiment en train de lui demander sa main. Subjuguée, elle l'observa s'asseoir puis étendre son corps longiligne sur un fauteuil, avant de mettre les mains derrière sa tête et de la gratifier d'un sourire satisfait. Son plaisir

évident était contagieux. Elle ne put s'empêcher de se demander à quoi cela ressemblerait d'être à nouveau la petite amie de Patrick. Visiblement, ils seraient un couple du genre à faire des pique-niques au champagne. Elle s'accrocha à cette vision plaisante. Elle s'imagina Patrick et elle dans un champ, en plein été, sur une nappe à carreaux, en train de se nourrir négligemment l'un l'autre de fraises et de boire du champagne, avant qu'il ne lui fasse l'amour tendrement, sur place, leurs corps baignant dans la lumière du soleil. Peut-être que le destin lui donnait un coup de pouce. Peut-être que sa mission de vengeance était seulement un moyen pour qu'elle retrouve Patrick, et qu'elle redécouvre le premier homme qui lui avait fait battre le cœur plus fort, et qui avait certainement fait grimper sa température à l'instant même où il s'était pavané sous ses yeux. Après tout, peut-être étaient-ils faits l'un pour l'autre depuis toujours.

— Pourquoi tu n'apportes pas ces roulés à la saucisse et une autre bouteille de ce mousseux, avant de venir t'asseoir près de moi, ronronna-t-il.

Elle prit la bouteille sur l'étagère devant eux et s'installa, constatant alors que son cœur battait la chamade. Elle ne put s'empêcher de remarquer les poils doux sur le dos de ses mains – un détail qu'il n'avait certainement pas quand il avait quinze ans. La dernière fois qu'ils étaient ensemble, c'était un jeune garçon, mais il était devenu un homme à présent – de la tête aux pieds, visiblement, et probablement entièrement différent de celui qu'il était à l'époque. Il avait eu le temps de mûrir et de comprendre ce qu'il voulait vraiment dans la vie. Il n'était plus l'adolescent capricieux d'autrefois. Elle l'observait toujours attentivement, perdue dans ses pensées, quand il lui prit la main et la porta à ses lèvres, tout en la regardant droit dans les yeux.

— Oh, Patrick, ne put-elle s'empêcher de murmurer lorsqu'il s'avança vers elle.

— Je ne vais pas aussi vite en besogne d'habitude, mais tu es différente, Suzie.

Il commença à l'embrasser, et sa mission se retrouva immédiatement reléguée au second plan au premier contact des lèvres de Patrick sur les siennes.

— Suzie, il faut que je te parle, tout de suite, entendit-elle souffler dans son oreille.

Elle s'écarta brusquement, inquiète à l'idée que Patrick ait entendu Drew dans son oreillette.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda son compagnon, surpris. Tu n'as aucune raison d'avoir peur, Suzie. Ce n'est que moi, ajouta-t-il doucement.

— Tout de suite ! s'écria Drew, faisant sursauter Suzie.

— Il faut juste... que j'aille aux toilettes, bredouilla Suzie. Je reviens dans une minute. Ne bouge pas d'ici.

Elle sortit en trombe dans le couloir. Pour qui se prenait Drew en l'interrompant de la sorte ?

— Qu'est-ce que tu fous ? lança ce dernier lorsqu'elle entra dans la pièce. Tu étais en train de l'embrasser ?

Suzie baissa les yeux sur le sol.

— Je n'arrive pas à croire que tu le laisses t'embrasser, reprit Drew, exaspéré.

— Et je n'arrive pas à croire que tu me sommes d'arrêter dans l'oreille, rétorqua-t-elle avec colère. Je suis adulte, tu sais. Tu n'as pas le droit de faire ça.

— As-tu oublié pour quelle raison nous sommes ici, ou tu es juste devenue dingue ?

— Non, je n'ai pas oublié, Drew, mais... Tu ne l'as pas entendu ? Il voulait de moi à l'époque. C'est ce qu'il a dit. C'est juste parce qu'on était adolescents, voilà pourquoi on a rompu. Je me suis trompée, tu ne comprends pas ? Et il m'apprécie, je le vois bien. Ça pourrait être lui, Drew. Le bon. Je pense qu'on ferait mieux d'oublier mon plan de vengeance et de voir où ça mène.

Drew la dévisagea.

— Je l'ai entendu, Suzie, répondit-il avec douceur. Je ne crois pas qu'il se souvienne vraiment

d'être sorti avec toi. Il invente. Il te drague uniquement parce qu'il te croit pleine aux as parce que tu travailles dans les médias, et qu'il se dit que tu peux lui obtenir une loge pour les matchs de foot.

— Non, ce n'est pas vrai, protesta-t-elle, choquée face à l'attitude de Drew. Il a affirmé qu'il se trouvait chanceux de sortir avec moi. Tu l'as entendu. Il a dit qu'il avait eu l'impression de vivre tous les matins de Noël d'un seul coup.

— Oh, Suzie, n'importe qui pourrait sortir un truc pareil. Écoute, je n'essaie pas de tout gâcher, franchement ; je veux juste éviter qu'on te fasse souffrir, c'est tout. Je n'ai aucune confiance en ce type. Tout ce qu'il a raconté sur l'époque où vous sortiez ensemble, il l'invente.

— Non, c'est faux.

— D'accord, reprit Drew, commençant à sembler un peu agacé. Je vais te dire. Pourquoi ne lui demandes-tu pas comment vous êtes sortis ensemble, et comment vous avez rompu ? Si tu comptais tant que ça pour lui, il s'en souviendra, pas vrai ?

— Bien sûr qu'il s'en souviendra.

— Eh bien, si je me trompe, tant mieux. Je couperai le micro et je regarderai le match tranquillement. Mais si ce n'est pas le cas, alors je tiens à ce que tu me promettes que nous allons continuer comme c'était prévu.

— D'accord, consentit-elle en faisant la moue.

— On va utiliser un code pour que tu n'aies pas à quitter la pièce une nouvelle fois.

— S'il le faut vraiment, soupira-t-elle, impatiente de retourner avec Patrick.

— Bien, donc le code est, voyons voir... Pourquoi pas...

— « Va au diable », l'interrompt Suzie. Parce que c'est ce que j'aurai envie de te dire quand il se rappellera tout concernant notre couple.

— Très bien, acquiesça Drew. Va pour « va au diable ».

— Viens donc t'asseoir, beauté, ronronna Patrick dès qu'elle revint dans la pièce. Le coup d'envoi ne va pas tarder. Il faut que je te dise, je n'ai jamais eu une vue pareille pendant un match. J'ai envoyé des photos par téléphone à tous mes potes qui sont dans la tribune Nord. Ils me maudissent, c'est pas super ?

— Super, répondit Suzie, plongée dans ses pensées, tandis qu'elle attrapait le champagne. Alors, tu es toujours fourré avec Martin ? demanda-t-elle.

— Martin qui ?

— Ton meilleur ami à l'école, Martin Holmes.

— Ah, lui, non. Aucune idée de ce qu'il est devenu. On a perdu contact après le lycée, tu sais comment c'est. En fin de compte, il était un peu ringard. Je suis ravi de m'en être débarrassé.

— Certes, acquiesça-t-elle.

Elle s'interrompt pour réfléchir à la façon dont elle allait enchaîner.

— Tu sais, je me sens toujours mal quant à la façon dont nous avons rompu, ajouta-t-elle, sur un ton aussi anodin que possible.

Patrick lui adressa un regard interrogateur. Elle lui rendit son regard, dans l'expectative.

— Oh, Suzie, je n'en avais aucune idée, dit-il tout en lui prenant la main pour la caresser. Tu n'as plus à te sentir mal. Je sais comment ça marche. Les adolescentes sont indécises. Une minute tu fais l'affaire, la suivante, c'est fini. Je n'ai pleuré que pendant une semaine, promis.

Suzie le dévisagea, sans voix. En fait, il croyait que c'était elle qui l'avait quitté.

— Tu sais quoi ? reprit-il. Considérons que tu viens de me faire des excuses. Je ne te tiendrai pas rigueur de m'avoir impitoyablement plaqué, alors que j'étais un pauvre garçon sans défense, si tu

peux continuer à m'avoir des billets pareils. Qu'en dis-tu ? Ça t'aiderait à te sentir mieux ?

Il baissa les yeux sur sa montre, puis jeta un coup d'œil à travers la vitre.

— Allez, les bleus ! hurla-t-il d'une voix haut perchée, se levant d'un bond pour accueillir son équipe sur le terrain.

Le cœur de Suzie battait vite à nouveau, mais pas de joie. Même pas de déception. C'était dû à la prise de conscience qu'une fois encore, quand bien même elle s'était promis de ne plus laisser une chose pareille arriver, elle s'était laissé aveugler par une lueur d'espoir. Pendant un moment, elle avait cru être en face de son prince charmant, alors qu'il ne s'agissait que d'un imposteur, l'abreuvant des paroles qu'elle voulait entendre pour parvenir à ses fins. *Quelle idiote !*

Elle se mordit la lèvre, et marmonna dans sa barbe :

— Va au diable, Patrick Connolly. Va au diable.

Chapitre 10

Drew se rassit et poussa un profond soupir de soulagement. Qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez cette fille ? Elle devait avoir une case en moins pour faire preuve d'une pareille bêtise en matière d'hommes. Quoique, en définitive, ce ne soit pas vraiment elle, le problème ; c'était l'amour qui la rendait stupide. De son côté, Dieu merci, il était revenu à la raison et avait décidé de mettre de côté sa soudaine angoisse sur le sujet. Tout bien pesé, il n'avait tout bonnement pas réussi à trouver quoi que ce soit qui prouvait que l'amour était l'ingrédient essentiel d'un mariage heureux. La plupart des couples divorcés se disaient passionnément amoureux le jour de leurs noces, et pour quel brillant résultat ? Autant laisser tomber cette idée. Et se concentrer sur le fait qu'il avait un million de raisons logiques d'épouser Emily, même s'il n'était absolument pas convaincu que l'amour en fasse partie. La compatibilité, des goûts en commun, des capacités intellectuelles semblables, le même sens de l'humour – de bonnes raisons, solides, qui leur avaient permis de traverser seize longues années. Plus longtemps que la plupart des couples ne restent unis.

Se jeter à corps perdu dans la mise en œuvre du dernier plan de Suzie lui avait occupé l'esprit, et avait coupé court à ses réflexions. L'envergure du projet, et le rôle crucial qu'il jouait dans sa réussite, l'avait tenu éveillé toute la nuit, mais c'était un motif tout à fait valable pour contempler le plafond à 3 heures du matin. Bien plus que le précédent débat intérieur qui l'avait réveillé au petit jour.

Il attrapa son téléphone pour passer le coup de fil qui allait lancer la prochaine étape du plan. Maintenant qu'il avait fait la connaissance de Patrick, quoique uniquement par l'intermédiaire du micro de Suzie, sa culpabilité initiale quant à ce qu'ils s'apprêtaient à faire subir à un autre fan de son équipe avait disparu. Une fois qu'il eut appelé son ami dans la loge des commentateurs, il se rassit pour profiter du match.

Quand les dernières minutes de la première mi-temps approchèrent, Drew se rebrancha pour s'enquérir de ce qui se passait entre Suzie et Patrick. Silence absolu, en dehors des quelques commentaires footballistiques émis par Patrick. Suzie devait s'ennuyer ferme. Mais alors, Drew entendit frapper lourdement à la porte, juste avant qu'elle ne s'ouvre.

— Désolé de vous déranger, entendit-il dire son ami. Je suis Steve Bromley, le présentateur de la mi-temps. Mon assistant a omis de sélectionner des candidats pour le grand quiz de Man City qui se tient pendant la mi-temps. Ça vous intéresse ?

— Ça oui ! répondit Patrick, en bondissant de son fauteuil. J'ai toujours eu envie d'y participer. En général, j'ai plus de bonnes réponses que les nuls que vous faites jouer la majeure partie du temps.

— Fantastique. Ça ne vous gêne pas, au moins ? demanda-t-il à Suzie. Il me faut encore une autre personne.

— D'accord, acquiesça-t-elle.

— Euh, Suzie, je ne pense pas..., commença Patrick.

— Non, je vais le faire. J'adore les jeux. Ça va être marrant, dit-elle.

— D'accord, reprit Steve. Génial. Garçon contre fille. Ça va mettre un peu de piment. Rendez-vous en bas, dans l'entrée, dans cinq minutes.

— Les questions sont vraiment pointues, Suzie. Je vais te battre facilement, lança Patrick dès que

Steve eut quitté la pièce.

— Quel sale vantard, marmonna Drew.

— Pas sûr, rétorqua Suzie. Je suis plutôt une grande fan, tu sais.

Drew entendit Patrick rire un peu trop à son goût.

— Si tu le dis, Suze. Si tu le dis. Mais je te préviens, personne ne m'arrive à la cheville quand il s'agit de Man City. Surtout pas une fille.

Drew observait la silhouette menue de Suzie, au milieu du terrain, sur le podium à côté de Patrick, occupé à prendre des photos avec son téléphone en faisant de grands signes enthousiastes à la foule.

— Mesdames et messieurs, entama Steve dans son micro. Aujourd'hui, nous avons droit à un combat fille contre garçon dans notre quête du plus grand fan de Manchester City. Les filles vont-elles prouver que ce n'est pas qu'un sport d'hommes, ou les garçons vont-ils revendiquer leur territoire ?

Un grondement massif s'éleva des tribunes, et Drew observa Patrick se pavaner sur l'estrade, les bras tendus, comme s'il avait déjà gagné.

— Tu peux le faire, souffla-t-il. Aucune raison de t'inquiéter. Tu t'en sors à merveille. Laisse-le croire qu'il va gagner.

— Je vais me faire dessus, chuchota Suzie en guise de réponse. On dirait qu'il y a un million de personnes avec les yeux braqués sur moi.

— Concentre-toi, Suzie, concentre-toi, la rassura Drew. Cinq minutes à peine, et c'est terminé. La fin est proche, maintenant. Je sais que tu peux le faire.

Il s'abstint de lui confier que lui-même avait l'estomac noué à cause du stress.

— Bon, pouvez-vous me donner votre nom, et me dire depuis combien de temps vous êtes fan de Man City ? reprit Steve en tendant le micro à Patrick.

— Je m'appelle Patrick et je suis les bleus ciel depuis que mon père a commencé à m'emmener voir leurs matchs à l'âge de trois ans. Il est là, dans la tribune Nord. Salut, papa !

Patrick s'avança jusqu'au bord du podium, et hurla d'une voix haut perchée : « Man City jusqu'à la mort », en secouant les bras frénétiquement jusqu'à ce que le stade entier ne reprenne le chant après lui.

Man City jusqu'à la mort

Man City jusqu'à la mort

Tu sais qui je suis

Je sais qui je suis

Man City jusqu'à la mort

Le son était assourdissant, et Drew observa Suzie regarder autour d'elle, visiblement pétrifiée.

— Et vous ? demanda Steve à Suzie, une fois le vacarme retombé.

— Euh, je m'appelle Suzie Miller, et je suis fan depuis, euh, toujours, répondit-elle, avant de donner un coup de poing en l'air sans grande conviction, et de marmonner un plutôt faible « Man City pour la vie », écorchant le slogan au passage.

Drew se tassa dans son fauteuil. Il espérait que ça fonctionne, sinon il ne pourrait plus jamais être vu en public avec Suzie.

C'était incroyable de constater la façon dont une foule aussi grande pouvait faire autant de bruit une minute, et être aussi dramatiquement silencieuse celle d'après.

— Bien, revoyons les règles, d'accord ? poursuivit Steve. Je vais vous poser deux questions à chacun. Celui qui donne le plus de bonnes réponses l'emporte. Cela dit, en cas d'égalité, on passe aux questions de mort subite. Compris ?

— Balance la sauce ! s'écria Patrick en guise de réponse.

— Oui, d'accord, murmura Suzie.

— Parfait dans ce cas, allons-y. On va commencer avec vous, Patrick. Première question : en quelle année Man City a-t-elle gagné son tout premier titre en championnat ?

— En 1937, répondit Patrick du tac au tac.

— Correct, hurla Steve tandis que Patrick sautait en l'air et faisait une ronde de la victoire autour du podium.

La foule émit un grognement d'appréciation.

— Bon, Suzie, reprit Steve d'une voix douce. Voici votre première question. Qu'ont fait les bleus ciel la saison suivante, qu'aucun autre club n'ait jamais fait avant eux ?

Le stade bondé se réduisit presque au silence, tandis que Suzie dévisageait Steve, le regard vide.

— Souhaitez-vous que je répète la question ? interrogea Steve.

Suzie hocha la tête, et une vague moqueuse commença à agiter l'assistance.

— La saison suivant celle où Man City a gagné son tout premier titre en championnat, qu'est-ce que l'équipe a réussi à faire, là où aucun autre club n'y était arrivé jusque-là ?

À présent, Suzie jetait un regard désespéré au présentateur.

— Je suis presque certain que les bleus ciel ont été relégués, dit Drew dans le micro.

Il était au bord de la nausée ; peut-être que ce n'était pas une si bonne idée que ça. Il avait beau s'être dévoué à Man City durant sa vie entière, répondre à des questions sous pression était difficile. Même si ce n'était pas lui qui était sous les projecteurs.

Il observa Suzie se pencher pour parler dans le micro.

— Se sont-ils fait reléguer, Steve ? demanda-t-elle, la voix légèrement tremblante.

Un faible son d'applaudissements respectueux se répandit dans la foule avant que Steve n'ait le temps de répondre.

— Oui, en effet, grommela ce dernier, en lui donnant une tape dans le dos.

Suzie sourit jusqu'aux oreilles, se sentant enfin à sa place sur le podium. Patrick haussa les épaules avec nonchalance, comme s'il pensait qu'elle devait sa bonne réponse à une intuition.

— Bon, Patrick. Pouvez-vous maintenir le niveau pour ces messieurs ? s'enquit Steve.

— Je peux le faire pour n'importe qui, repartit-il en faisant un clin d'œil.

— Parfait dans ce cas, voici votre deuxième question. Quelle équipe Man City a-t-elle battue pour remporter son unique trophée européen, la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupes ?

— Górnik Zabrze, de Pologne, lança-t-il immédiatement, avant de sauter sur place en signe de victoire, avant même que Steve ne lui ait confirmé le résultat.

— Bien joué, Patrick. Bonne réponse. Bon, Suzie, vous devez répondre à cette question pour rester en piste. Dans quelle ville Man City a-t-elle remporté la Coupe des coupes ?

— Vienne, dit Drew dans le micro.

Dieu soit loué. Ils allaient peut-être bien s'en tirer.

Il baissa les yeux sur Suzie, qui était figée sur l'estrade, sans mot dire.

— Vienne, répéta-t-il. Vienne.

Suzie jeta un regard désespéré vers la tribune où il se trouvait.

— Mais qu'est-ce qu'elle fout ? s'exclama-t-il, se levant d'un bond sous le coup de la frustration.

Il constata alors que le cordon relié à son oreillette se balançait joyeusement autour de lui.

— Flûte, flûte, flûte, s'écria-t-il, prenant conscience qu'il était déconnecté et qu'elle ne pouvait pas l'entendre.

Il rebrancha l'embout et hurla : « Vienne », à l'instant même où Steve posait la question à son amie pour la dernière fois.

— Varsovie, suggéra Suzie désespérément, un quart de seconde avant que la connexion ne soit rétablie.

— Nooon, Vienne ! cria Drew, tandis que la main de Suzie, visiblement choquée, se plaquait sur son oreille gauche.

La main sur son visage, il l'observa entre ses doigts, lorsque Suzie, hystérique, éclata de rire et donna un coup de poing farceur à Steve.

— Je plaisante, Steve. Bien évidemment, la ville où les bleus ciel ont gagné était Vienne, annonça-t-elle en faisant un geste triomphant.

— Ce n'est pas juste, protesta Patrick. Elle a entendu la foule crier la bonne réponse.

— Enfin, Patrick. Je suis certain que Suzie n'a rien entendu du tout, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr que non, acquiesça-t-elle.

— Bon, soit, rétorqua Patrick. Pouvez-vous juste dire aux spectateurs de cesser de souffler les réponses ? poursuivit-il, en adressant un signe de main dédaigneux à la tribune Nord.

Soudain, des huées envahirent le terrain entier.

Ils se retournent contre ce sale type trop sûr de lui, se dit Drew. Parfait.

— Restons fair-play, d'accord ? reprit Steve. Ou l'idée d'être battu par une fille vous est intolérable ? ajouta-t-il, un sourire malicieux aux lèvres.

Patrick, le visage de marbre, toisa Steve, tandis que les huées laissaient la place à des gloussements moqueurs.

— Passons maintenant à la mort subite, annonça Steve. Je vais vous poser à tous les deux la même question, et celui qui se rapproche le plus de la bonne réponse remporte le titre, celui du plus grand fan de Man City. Est-ce que vous êtes tous les deux prêts ?

— Oui, répondirent Suzie et Patrick en chœur.

— Depuis les premières archives à la fin du XIX^e siècle, combien de joueurs ont joué pour l'équipe de Manchester City ?

La foule en avait le souffle coupé. C'était une question vraiment difficile. Drew était à deux doigts de vomir. C'était vraiment une question extrêmement difficile.

— Alors, Patrick, qu'en dites-vous ? le pressa Steve après leur avoir laissé quelques instants pour réfléchir.

Patrick, en pleine concentration, fermait les yeux. Il les rouvrit, puis annonça :

— J'estime que c'est autour de 8 500.

— Et qu'en pensez-vous, Suzie ? demanda Steve.

— Je pense qu'il a tablé trop haut, souffla Drew. Il me semble que les bleus ciel n'ont pas joué pendant la guerre. Descends un peu.

— Euh, je pense que je vais rester sur 8 000, dit Suzie, la voix de nouveau chevrotante.

Flûte, songea Drew. Elle était descendue trop bas.

— Est-ce votre dernier mot ? interrogea Steve.

Suzie acquiesça en silence.

— Eh bien, laissez-moi vous dire que vous êtes tous les deux très proches, reprit Steve. Suzie va-t-elle l'emporter pour ces dames, ou Patrick va-t-il vaincre pour ces messieurs ? Un peu de silence, je vous prie, pendant que je donne le résultat final.

L'assistance se tut, tandis que Drew priait à voix haute dans sa petite loge.

— La réponse à la question, à savoir, combien de joueurs se sont succédé au sein de Man City, est... 8 214.

Il y eut un blanc, le temps que tout le monde s'efforce de déterminer qui avait gagné. Suzie et Patrick étaient comme cloués sur place, pas certains de comprendre la réponse.

— Cela implique donc que, cette semaine, le plus grand fan de Man City est... Suzie, à un cheveu près. Donc, désolé, Patrick, mais aujourd'hui, vous vous êtes fait battre par une fille.

Ce fut au tour de Suzie de faire des rondes de la victoire autour de l'estrade, sous les yeux horrifiés de Patrick. Il demeurait immobile, visiblement sous le choc, tandis qu'un chant commençait à s'élever de la foule :

Battu par une fille

Battu par une fille

Battu par une fille

Battu par une fille !

Hébété, il leva les yeux vers la tribune Nord, d'où le chant était parti. Des milliers de ses bien-aimés supporters pointaient un doigt accusateur vers lui et se moquaient de lui de la pire façon possible. Il blêmit et se ratatina sur lui-même, tandis que toute forme d'arrogance et de prétention semblait l'abandonner face à un tel affront. Suzie lui jeta un coup d'œil et ne put s'empêcher d'éclater de rire. L'ampleur de l'humiliation de Patrick dépassait ses rêves les plus fous.

— La plus grande fan de Man City a-t-elle un commentaire à faire ? demanda Steve, en tendant le micro vers sa figure hilare.

— Certainement, répondit-elle en se tournant pour faire face à la tribune Nord qui ricanait, en levant les mains en l'air. Je voudrais juste remercier ce public absolument magnifique.

D'énormes applaudissements vinrent répondre à son commentaire.

— C'est quoi, ce bordel ? s'exclama Patrick, en saisissant le micro.

— Pas de gros mots, s'il vous plaît, l'interrompit Steve. Il y a des enfants dans l'assemblée.

— C'est moi, le plus grand fan de Man City, grommela-t-il. Impossible que ce soit une vraie supportrice.

Son visage d'une pâleur cadavéreuse quelques instants plus tôt était désormais rouge écarlate, tandis que son choc initial se changeait en colère.

— Quand je sortais avec elle, elle ne savait même pas qui était Francis Lee, bon sang, poursuivit-il. C'est la plus grande fan de Rick Astley, pas de Man City. Elle me cassait les oreilles avec lui, c'est pour ça que je l'ai plaquée.

Suzie en avait le souffle coupé.

Idem pour Drew.

— Donc tu t'en souviens, souffla-t-elle.

Il lui adressa un regard de pur mépris.

— Oui, je m'en souviens, rétorqua-t-il sur un ton de défi.

Suzie n'en croyait pas ses oreilles. Tout ce qu'il avait dit à l'étage n'était que pur mensonge, et en prime, il venait encore une fois de la qualifier d'ennuyeuse en public. Elle s'était dit que le battre devant tous les autres supporters suffirait à lui donner une leçon, mais visiblement, elle devait aller encore plus loin. Ce n'était pas terminé. Elle n'avait pas l'intention de pousser le bouchon à ce point, mais il lui forçait la main. Elle s'avança d'un pas, et donna un petit coup sur l'emblème du club qu'il

arborait fièrement.

— Tu te proclames supporter, siffla-t-elle. Je me souviens pourtant de ce que tu as fait l'été où on est sortis ensemble, poursuivit-elle en lui arrachant le micro des mains. Et si on partageait ton vilain secret avec tout le monde ?

Ce fut au tour de Patrick de rester bouche bée, tandis que toute couleur quittait son visage pour la seconde fois de l'après-midi.

— Tu n'oserais pas ! s'écria-t-il, en avançant vers elle menaçant.

Heureusement, Steve décréta qu'il était temps d'intervenir.

— Doucement, mon garçon, lança-t-il, en posant fermement la main sur l'épaule de Patrick. Ce n'est pas une façon de se comporter, si ?

Suzie s'éclaircit la voix pour se préparer à faire son annonce.

— Noooooooooon, hurla Patrick, tombant à genoux devant elle. Ne dis rien, la supplia-t-il, les mains jointes. Tout, mais pas ça, je t'en prie.

Il avait l'air pathétique, à l'opposé de la façade arrogante qu'il affichait quelques instants plus tôt.

— Pas ici, gémit-il. Tu ne peux pas en parler ici, je t'en supplie. Ils vont me crucifier.

Elle savoura sa mine terrifiée encore un instant, puis lui murmura au creux de l'oreille :

— Pas très agréable, hein ? souffla-t-elle. D'être humilié devant les dernières personnes au monde en face de qui tu voudrais l'être. C'est exactement ce que j'ai ressenti quand tu m'as quittée, et aujourd'hui, c'est à ton tour.

Abattu, Patrick l'observa se redresser et lever le micro pour s'adresser à la foule.

— Durant l'été 1988, les joueurs de Manchester City ont connu une défaite cuisante de 4 à 1 face à l'équipe Oldham Athletic, qui les a laissés croupir à la dernière place de la ligue 2, déclara-t-elle avec assurance, tandis qu'un marmonnement entendu parcourait le stade. Patrick était présent à ce match, et en partant, il a pris une décision impardonnable.

Le murmure céda la place à un grondement sonore.

— Il a décidé de cesser de soutenir Manchester City.

Le grondement se fit plus sourd.

— Noooooon, cria Patrick, les mains désormais plaquées sur ses oreilles.

— Ce n'est pas le pire, reprit-elle. Il a abandonné Manchester City au moment où l'équipe avait le plus besoin de soutien pour se tourner vers..., expliqua-t-elle, marquant une pause pour faire son petit effet. Manchester United, pendant cinq jours entiers, conclut-elle sur un ton triomphant.

Le grondement céda le pas à un grognement, tandis que le stade semblait se changer en arène de gladiateurs. Sur un ton menaçant, les autres supporters huaient et sifflaient à gorge déployée, rejetant Patrick avec toute l'énergie dont ils disposaient. Sa relation avec eux, avec le football, avec Manchester City, était ternie pour toujours. Supporter une équipe rivale de la même ville était un péché passible de la peine capitale.

— Avez-vous quoi que ce soit à dire pour votre défense ? demanda Steve d'une voix solennelle, tandis qu'il relevait Patrick pour que ce dernier affronte la fureur de ses compagnons supporters.

— J'étais jeune, plaida-t-il. Je me suis dit que Manchester United avait plus de chances de remporter un titre.

Il se cacha la figure dans les mains, incapable de faire face à ces milliers de visages furieux.

— Ça n'a duré que cinq jours, gémit-il.

Quand des missiles composés de bouteilles en plastique et de boîtes en polystyrène commencèrent à joncher le terrain, Steve comprit qu'il était plus sage de mettre un terme aux activités de la mi-temps.

— Disons que ça vous fait une bonne leçon, fit-il remarquer, hilare, en secouant la tête. Quant à vous, poursuivit-il en se tournant vers Suzie, vous incarnez l'esprit même de cette équipe. Un exemple brillant d'engagement et de loyauté. Mesdames et messieurs, faites un triomphe à la gagnante du plus grand fan de Manchester City, la seule et l'unique Suzie Miller !

Le public gronda en signe de reconnaissance. Stupéfait, Patrick observa Suzie se pavaner sur l'estrade, avec autant d'assurance et de joie qu'il en avait manifesté quelques instants plus tôt. Il sursauta lorsqu'elle s'arrêta juste à côté de lui, et se pencha pour murmurer une nouvelle fois dans son oreille.

— Profite de ce moment autant que possible, Patrick, dit-elle. À mon humble avis, c'est la dernière fois que tu pourras poser le pied dans ce stade. Profites-en.

Et là-dessus, elle sauta du podium et traversa le terrain en courant.

Lorsque Drew vit Suzie bondir de l'estrade, il comprit qu'il devait aller la retrouver immédiatement. Il sortit de la pièce et dévala les trois étages en courant, avant de grimper les quelques marches menant à la tribune. En dessous, il aperçut Suzie guidée derrière une barrière par les agents de sécurité. Elle était sur le point de disparaître.

— Suzie ! beugla-t-il.

Elle ne se retourna pas. Elle ne l'avait pas entendu.

— Attends, Suzie !

Il dévala à toute allure les escaliers qui menaient au terrain, bien conscient des regards étranges qu'il suscitait sur son passage.

Il cria une nouvelle fois, et elle finit par se retourner. Comprenant qui l'interpellait, elle se fraya un chemin entre les deux agents de sécurité qui tentaient de les protéger de la foule, elle et son trophée – un maillot dédicacé ô combien convoité.

— Drew ! s'écria-t-elle, tout en montant les marches en courant pour le rejoindre. Je l'ai fait, je l'ai fait !

Ils se rejoignirent à mi-chemin dans l'escalier de la tribune 104 et s'enlacèrent, tout en sautillant de joie.

— Je l'ai fait, répétait-elle inlassablement, avant de s'écarter de lui. Tu as vu la tête qu'il faisait ? Il n'arrivait pas à croire ce qui se passait. C'était un coup de génie, Drew.

Des larmes roulaient à présent le long de ses joues, mais Drew s'en moquait cette fois ; il savait pertinemment que c'étaient des larmes de joie. Elle s'approcha pour le reprendre dans ses bras, et il lui rendit immédiatement son étreinte.

Soudain, il prit conscience qu'il n'était pas certain de savoir quand interrompre ces embrassades, ni même s'il en avait réellement envie. Sentir une femme pleurer de joie sur son épaule avait quelque chose de très réconfortant. Il recula d'un bond, comme s'il venait de prendre feu.

— Bon, dit-il, ayant besoin de mettre fin à ce moment. Une dernière question.

— Laquelle ?

— Je peux avoir le maillot ?

Il fit un signe de tête en direction de l'objet collector qu'elle tenait à la main.

— Bien sûr ! Je ne l'aurais jamais gagné sans toi, observa-t-elle en le lui fourrant dans la main.

Au même instant, un homme entre deux âges, assis juste à côté, se pencha vers eux.

— Vous devez être l'homme le plus heureux sur cette planète, dit-il à Drew. Non seulement votre épouse aime le football, mais en prime, elle vous gagne un maillot dédicacé. La mienne ne me laisse même pas m'abonner aux chaînes sportives, grommela-t-il.

— Ce n'est pas ma femme, rétorqua Drew.

— Je ne suis pas sa femme, déclara Suzie au même instant.

L'homme les dévisagea tous les deux, visiblement perplexe, avant qu'une lueur ne traverse son visage.

— Je vois, dit-il lentement. Dans ce cas, vous n'êtes pas uniquement heureux, vous êtes un sacré veinard, ajouta-t-il en secouant la tête d'émerveillement.

— Non, vous ne comprenez pas, protesta Drew.

Le spectateur lui adressa un regard entendu, comme s'il comprenait parfaitement.

— Allez, intervint Suzie en le tirant par la manche. On doit aller fêter ça.

— Non, je ne peux pas, répondit-il sur un ton ferme. J'ai promis à Emily de l'emmener au *Loft* ce soir. Je ne peux pas me permettre d'arriver soûl aujourd'hui encore. Pas après la dernière fois.

L'homme derrière eux se mit à tousser.

— Bien sûr, concéda-t-elle. Je t'ai assez monopolisé pour aujourd'hui. Comment vais-je jamais arriver à te remercier ?

Le supporter toussa de nouveau.

Drew préféra l'ignorer.

— Tu l'as déjà fait, répondit-il en brandissant le maillot.

Elle éclata de rire.

— Bon, alors à lundi.

Elle se pencha en avant pour le prendre une ultime fois dans ses bras. Ils restèrent enlacés un peu trop longtemps au goût de Drew.

Il fut le premier à s'écarter. Tandis qu'il montait l'escalier, il lui fallut toute sa volonté pour ne pas se retourner pour voir si elle le regardait partir.

Chapitre 11

— Tu aurais dû voir sa tête, Em, raconta Drew ce soir-là, alors qu'ils étaient attablés dans l'un des meilleurs restaurants de Manchester. Il était complètement estomaqué. Je n'ai jamais vu un truc pareil. Le public entier le huait, autant que s'il avait manqué un penalty dans les dernières minutes de la FA Cup.

— Hmm, c'est génial, acquiesça Emily, les yeux rivés sur un petit calepin noir qu'elle avait sorti de son sac à main.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda Drew sur un ton cassant, quelque peu contrarié de constater que, visiblement, Emily ne l'écoutait que d'une oreille distraite.

Il s'était donné beaucoup de mal pour s'assurer qu'elle soit au courant de ce qu'il mijotait avec Suzie, et qu'il n'y ait pas de malentendu, mais le sujet l'intéressait aussi peu que le football en général.

— La formulation des invitations, marmonna-t-elle, sans lever le regard. Il faut encore qu'on se mette d'accord sur l'énoncé pour nos faire-part, ajouta-t-elle en notant quelque chose dans son carnet.

Drew soupira. Il était sur un nuage depuis qu'il avait quitté le stade, et il voulait partager sa joie avec Emily, mais de toute évidence, elle s'en moquait éperdument.

— On ne va tout de même pas s'en occuper maintenant ? s'enquit-il.

— Non, bien sûr que non. Je voulais juste jeter un coup d'œil en vitesse à la liste des choses à faire pour notre mariage, pour m'assurer qu'on est dans les temps.

— Super, bonne idée, soupira Drew.

Bon sang ! Il voulait passer un agréable moment, pas engager un débat pour déterminer si « nous espérons avoir le plaisir de votre compagnie » était une meilleure façon de dire « venez à notre fête de mariage ». Il resta assis sans broncher, espérant qu'Emily finirait par conclure qu'ils étaient dans les temps sans qu'il intervienne.

— D'ailleurs, commença-t-elle en levant les yeux.

Et voilà. Tarte aux fruits ou génoise ?

— J'ai mené mon enquête, et j'ai réussi à saisir ce qu'on considère comme le contrat de mariage le plus équitable dans le milieu. J'en ai un exemplaire dans mon attaché-case à la maison. On devrait vraiment le signer dès que possible.

Elle baissa de nouveau le regard vers son calepin et y ratura quelque chose.

Drew reposa rapidement son verre. Il n'avait pas vu venir ce problème pré-nuptial en particulier.

— C'est vraiment nécessaire ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda-t-elle en refermant son carnet pour le ranger dans son sac.

— Eh bien, je n'aurais pas cru qu'on aurait besoin d'un de ces trucs, toi si ?

Emily éclata de rire.

— Si on m'avait payée chaque fois qu'un couple passait ma porte et disait la même chose, je serais millionnaire à cette heure-ci. Personne ne pense que c'est nécessaire, Drew. Même moi, je ne le pense pas, mais ça me paraît raisonnable. Nettement plus que de dépenser des mille et des cents pour payer des avocats spécialisés en divorce hors de prix, comme moi, si le pire venait à se produire. Mieux vaut se mettre d'accord de façon calme et lucide sur la marche à suivre avant le mariage, plutôt

qu'une fois pris dans une tourmente émotionnelle irrationnelle, quand on en arrive au stade où on se déteste.

Drew dévisagea Emily. Il savait qu'il n'aurait pas dû être surpris par sa suggestion. La jeune femme disposait d'une capacité unique à utiliser sa raison là où les émotions étaient de mise.

— Bon, que dit ce contrat de mariage, dans ce cas ?

— En gros, nous restons détenteurs de tous les biens dont nous disposions avant notre union, et divisons en deux tout ce qui touche à la maison et au compte joint. C'est très simple. Pas de quoi s'inquiéter.

— Et si on a des enfants ? interrogea-t-il.

— Garde partagée. Les comptes épargne que nous avons servirait pour leurs études, et autres frais exceptionnels à discuter entre nous deux. Je te le montrerai tout à l'heure si tu veux. Je suis certaine que ça t'ira très bien.

Sur ce, elle prit une bonne bouchée de son petit pain.

Il l'observa mâcher minutieusement. On aurait dit qu'elle venait de lui annoncer qu'elle choisissait du fromage de chèvre en entrée, et non qu'elle avait déjà planifié quoi faire de leurs enfants potentiels, si tous eux devaient un jour briser leurs vœux. Il était sans voix.

Vu qu'il ne répondait pas, elle finit de manger, puis lui prit la main dans les siennes.

— Cesse de t'en faire, dit-elle. Je sais que nous n'en aurons jamais besoin, mais ça me paraît idiot de ne pas en signer un. Je vois bien trop de couples se déchirer pour prendre le risque de voir une telle chose nous arriver.

— Soit, finit-il par murmurer après un long silence.

— Et si je te parlais de l'essayage de ma robe aujourd'hui ? demanda-t-elle, en lui frottant vigoureusement la main, comme si elle comptait sur ce geste pour chasser sa mauvaise humeur.

— Vas-y, répondit-il, toujours un peu confus, mais impatient d'en venir à un aspect agréable de leur union à venir. Bonne idée, ajouta-t-il en esquissant un sourire.

Elle lui rendit son sourire et lui serra la main, avant de se lancer dans un récit détaillé de sa conversation avec la couturière. Assez vite, il prit plaisir à laisser Emily le taquiner en lui donnant des indices sur sa robe, et le malaise du contrat de mariage devint peu à peu un lointain souvenir.

Emily venait de se lancer sur la complexité de choisir une paire de chaussures pour la cérémonie, quand les traits du visage de Drew se figèrent, dès qu'il aperçut quelque chose derrière elle. Tandis que les deux silhouettes en question se dirigeaient droit sur eux, il se sentit submergé par une furieuse envie de prendre la fuite et de se cacher.

— Hé, vous voilà ! s'exclama Suzie en atteignant leur table.

Une femme arriva en titubant derrière elle, l'empoignant par l'épaule comme si elle s'efforçait de garder l'équilibre.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? s'enquit Drew, luttant pour détourner les yeux de l'opulente poitrine de l'amie de Suzie, qui menaçait de jaillir de son bustier en dentelle pour lui donner un coup dans l'œil.

— Eh bien, je racontais à Jackie... Oh, voici Jackie, d'ailleurs. Désolée, c'est très grossier de ma part de ne pas faire les présentations. Jackie, voici Drew et Emily.

— Drew, vous êtes une légende, lança Jackie, visiblement ivre. Suzie m'a tout raconté sur ce que vous avez fait cet après-midi, et je ne vais pas y aller par quatre chemins : vous êtes un dieu.

Emily toussa et balaya la pièce du regard, visiblement inquiète qu'on puisse entendre leur conversation.

— Jackie avait envie de te rencontrer, expliqua Suzie. Et tu as mentionné que tu venais ici, donc je me suis dit qu'on passerait en coup de vent et qu'on vous offrirait un verre à tous les deux pour vous remercier.

Elle semblait si contente d'elle que c'était dur de ne pas sourire.

— En particulier, vous, Emily, pour m'avoir prêté Drew tout l'après-midi, reprit-elle en donnant un petit coup sur l'épaule d'Emily.

— Euh, merci, répondit cette dernière sur un ton pincé. Ravie de vous voir, Suzie, mais nous étions sur le point de commander, donc peut-être une autre fois, d'accord ?

Elle prit son menu et jeta à Drew un regard insistant.

— Pourquoi vous ne venez pas à notre fête ? s'écria Jackie, droit dans l'oreille d'Emily.

— Pardonnez-moi, rétorqua celle-ci, s'écartant tant de Jackie qu'elle semblait à deux doigts de tomber de sa chaise.

— Venez à la fête qu'on donne pour le nouvel an, expliqua Jackie, en vacillant vers Drew cette fois. Vous pourrez rencontrer Dave, ma moitié. Je lui ai déjà dit tout ce qu'il y a à savoir sur vous, Drew. Vous êtes l'homme, poursuivit-elle en plantant son doigt dans l'épaule de Drew, qui a conseillé à Suzie d'aller tous les castrer.

Instantanément, le silence se fit aux tables autour, et même Jackie le remarqua. Elle regarda autour d'elle en montrant fièrement Drew du doigt, pour s'assurer que tous les clients n'avaient pas le moindre doute sur la personne dont elle parlait.

— C'est faux, protesta Drew, secouant vigoureusement la tête en regardant Emily et les personnes attablées autour.

Le sourire de Suzie s'était effacé, lorsqu'elle s'aperçut que l'ivresse affichée de Jackie était peut-être déplacée dans cet environnement calme et sophistiqué.

Emily intervint pour reprendre les choses en main.

— Merci pour votre charmante invitation, dit-elle à Jackie lentement, comme si elle s'adressait à un enfant en bas âge. Mais j'ai bien peur que nous n'allions toujours chez mes parents pour le nouvel an.

Jackie dévisagea Emily comme si elle n'avait pas compris un traître mot de son discours.

Emily refit une tentative.

— Nous allons toujours chez mes parents, répéta-t-elle, encore plus lentement.

— J'ai entendu la première fois, rétorqua Jackie. Vous n'êtes pas obligés d'aller chez vos parents, vous savez. Quel âge avez-vous ? Pas loin de quarante ans ? Ça fait un peu beaucoup pour être consignés comme des adolescents, non ?

Emily rajusta le col de sa veste élégante, et bomba le torse, comme si elle s'apprêtait à remettre à sa place une fripouille au banc des accusés.

— En plus, notre fête sera vachement mieux, insista Jackie. Parce que le frère de Dave travaille chez un grossiste.

Personne n'ouvrit la bouche tandis que Jackie les dévisageait tour à tour.

Suzie lui prit le bras avec espoir.

— Allez, Jackie, dit-elle. Nous les dérangeons pendant leur dîner. Allons manger un morceau, d'accord ?

— Qu'en pensez-vous, Drew ? demanda Jackie, pas découragée le moins du monde. Ça vous tente, non ? L'an dernier, on a dit à notre Jamie qu'il pourrait boire un panaché, s'il dansait la Macarena pendant trente minutes d'affilée, en portant un masque à l'effigie de Margaret Thatcher. On envisage de l'inscrire à l'émission *Britain's got talent* l'an prochain.

Drew jeta un coup d'œil à Emily, et repensa au pianiste que les parents de la jeune femme engageaient pour l'occasion presque chaque année.

— Comme je vous l'ai dit, nous allons toujours chez mes parents, répéta Emily, en affichant un faux sourire désolé.

— Mais ça ne va pas nous tuer de faire une exception, pour une fois ? osa Drew, lui-même étonné d'émettre une suggestion pareille.

Le visage d'Emily parut décontenancé un instant.

— Tu sais pertinemment que nous y allons tous les ans. On l'a toujours fait, et on le fera toujours, ajouta-t-elle brusquement, reprenant son menu et feignant de lire la carte. En plus, je leur ai déjà confirmé que nous serions présents.

— Dites-leur qu'on vous a fait une meilleure offre, répondit Jackie, envahissant dangereusement l'espace vital d'Emily une nouvelle fois. Ou mieux, tiens, emmenez-les avec vous. Plus on est de fous, plus on rit.

— Je ne suis pas certaine que ce soit leur tasse de thé, protesta Emily, refusant de céder un pouce de terrain.

— Qu'est-ce que je suis censée comprendre ?

— Allez, Jackie, implora Suzie, la tirant de nouveau par le bras. On y va ? On va rater le concert de Dave à ce rythme.

— Pour tout dire, reprit Emily, trop occupée à ne pas se laisser intimider par Jackie pour tenir compte de Suzie, je doute fort qu'ils aient jamais entendu parler de *Britain's got talent*, non pas que le sujet les intéresse.

Jackie ne se laissa pas démonter.

— Peut-être qu'ils sont fans de Deep Purple, dans ce cas ? Dave fait partie d'un groupe de reprises, Cheap Purple. Possible que vous en ayez entendu parler. Son groupe et lui sont en pleine tournée ces temps-ci.

— Et où aurais-je pu en entendre parler ? En prison ?

Stupéfaite, Jackie recula brusquement d'un pas, puis trébucha. Elle se releva péniblement et pointa Emily du doigt.

— Espèce de snobinarde, proféra-t-elle avant d'empoigner Suzie par le bras et de se retourner pour partir.

— C'était une blague, plaida Emily sans grande conviction, tandis que Jackie titubait vers la sortie, en traînant Suzie derrière elle.

Drew les observa quitter la pièce, horrifié. Suzie se retourna pour lui murmurer un « désolé ».

— Je ferais mieux de vérifier qu'elles vont bien, dit-il en se levant, avant qu'Emily n'ait la moindre chance de l'arrêter.

Il les trouva à l'extérieur sur le trottoir, essayant de héler un taxi. Jackie le vit en premier et fonça droit sur lui, se jetant dans ses bras.

— Désolée de l'avoir traitée de snob, dit-elle en appuyant la tête sur son épaule.

— Et si on oubliait tout ça ? rétorqua Drew, s'efforçant tant bien que mal de s'écarter de son opulente peau exposée.

— Je suis tellement navrée, Drew, intervint Suzie, visiblement troublée, voire au bord des larmes. Nous n'aurions pas dû venir.

— Tout va bien, vraiment, la rassura-t-il.

— Vous, vous pourriez quand même venir à notre fête du nouvel an, reprit Jackie en le serrant de

nouveau dans ses bras.

— Je ne suis pas certain que ce soit approprié, si ? fit remarquer Drew. Merci pour l'invitation, cela dit.

— Certes.

Elle le relâcha et tituba vers un taxi qui venait juste de s'arrêter.

Drew et Suzie se regardaient en chiens de faïence, aucun des deux ne sachant quoi dire.

— J'espère que nous n'avons pas gâché votre soirée, finit-elle par lancer, la voix tremblante. Après tout ce que tu as fait pour moi aujourd'hui.

— Tout ira bien, la rassura Drew. Allez, file, la pressa-t-il tandis que Jackie interpellait Suzie à côté du taxi en attente. Je ferais mieux de retourner auprès d'Emily.

Il les observa partir, Jackie lui faisant de grands signes par la vitre arrière, et Suzie semblant démoralisée, visiblement inquiète des dégâts causés par son amie. Il regagna le restaurant et décida de faire un détour par les toilettes pour reprendre ses esprits avant de retourner à la table.

Il s'enferma dans un des cabinets et s'enfouit la tête dans les mains. Penser à la façon dont il allait devoir se débrouiller avec Emily suffisait à lui flanquer la nausée. Il savait qu'elle émettrait des critiques méprisantes envers Jackie et Suzie pendant le reste de la soirée, et il ne savait vraiment pas comment il allait faire avec.

Mais ce n'était pas l'unique raison pour laquelle son estomac était retourné. Pendant cet incident, il s'était produit autre chose, que personne n'avait remarqué. Un événement nettement plus contrariant que tout ce qui venait de se produire. Une expérience qu'il était certain de n'avoir jamais vécu de sa vie entière.

Il était assis là, au beau milieu du restaurant, et avait senti son cœur bondir, sa respiration s'accélérer, et une sensation de joie lui parcourir le corps. Pourtant, il n'avait pas fait un seul geste. Il ne s'était rien passé. Si ce n'est que Suzie était apparue dans la pièce.

Chapitre 12

Chère Suzie,

J'ai rencontré mon âme sœur dans un bar il y a quelques semaines. On aurait dit que nous étions faits l'un pour l'autre. Nous aimions les mêmes choses, y compris la glace rhum raisins – et je n'ai jamais rencontré qui que ce soit qui aime ce parfum. Nous avons parlé toute la nuit, jusqu'à ce que mes amis en aient marre de me voir regarder Peter avec des yeux de merlan frit – il porte le même nom que mon premier lapin en peluche ! – donc ils nous ont laissés. J'ai fini par rentrer avec lui et il s'est comporté en parfait gentleman, jusqu'à me proposer de faire chambre à part. Mais cela me semblait tellement naturel que j'ai décidé de coucher avec lui. Par la suite, nous nous sommes tous les deux dit que nous n'avions jamais ressenti la même chose pour qui que ce soit. Le lendemain, il devait travailler donc je suis partie tôt. Il a pris mon numéro et a promis d'appeler, mais c'était il y a trois semaines. Je suis retournée dans le bar où nous nous sommes rencontrés neuf fois depuis, mais il n'y est jamais. Je suis passée en voiture devant chez lui tous les soirs en rentrant chez moi, mais il n'y est jamais non plus. Je suis même allée dans son épicerie de quartier pour traîner dans le rayon des glaces, mais toujours aucune trace de lui. Je commence à croire qu'il a dû lui arriver quelque chose de mal. Croyez-vous que je devrais appeler la police ?

Une folle d'inquiétude de Didsbury

Chère foldingue de Didsbury,

Pour reprendre un titre de film bien connu, je dirais qu'il a trouvé « 10 bonnes raisons de te larguer ». Il ne lui est rien arrivé, il n'a seulement aucune envie de vous revoir.

Passons maintenant à l'essentiel, à savoir, comment gérer la situation. Inutile de pleurer, ou de vous apitoyer sur votre sort. Plus important encore, la chose à ne pas faire, c'est de vous retirer sans rien dire. Un livre entier a été consacré à ce simple conseil, et vous savez quoi ? Il a été écrit par un homme. Comme c'est pratique et perfide de faire croire aux femmes que ce chemin leur donnerait en fait l'avantage. Foutaises. La chose à faire, c'est de créer le plus gros scandale possible pour vous assurer qu'il y repense à deux fois avant d'agir de la même façon avec une autre.

Ainsi, vous allez laisser un mot dans la boîte aux lettres de Peter, lui disant que vous avez besoin de le voir en privé le soir même, parce que votre petit ami a découvert que vous avez couché ensemble, et que vous êtes très inquiète pour sa sécurité.

Quand vous le retrouverez, expliquez-lui que votre petit ami est videur, et que vous êtes sur le point de vous marier. L'un de ses collègues vous a vus quitter le bar ensemble et a vendu la mèche. Votre fiancé a récupéré une capture d'écran de la caméra de surveillance, et l'a fait circuler auprès de tous les videurs de Manchester, et a promis une récompense sur la

tête de Peter – de préférence, très amochée. Suggérez-lui de ne pas sortir du tout pendant les trois prochains mois, le temps que, peut-être, les esprits se calment. Enfin, excusez-vous de l'avoir utilisé uniquement pour du sexe, et souhaitez-lui « bonne chance » pour trouver une gentille fille.

Tenez-moi informée de vos avancées.

Suzie

Suzie pressa la touche « Sauvegarder » sur son ordinateur portable et s'enfonça sur sa chaise de cuisine. Tandis que le silence de ce début de dimanche après-midi l'enveloppait, elle poussa un long soupir, et se demanda ce qu'elle devrait faire du reste de sa journée. Elle avait déjà accompli son rituel du dimanche en entier. Après être restée au lit jusqu'à s'ennuyer, elle avait fini par se traîner au rez-de-chaussée pour prendre un bon café, avant d'enfiler son long manteau d'hiver par-dessus son pyjama pour flâner jusqu'à l'épicerie du coin. Une fois là-bas, elle avait acheté deux journaux, un honteux et un sérieux, au cas où elle croiserait quelqu'un qu'elle connaissait. Elle avait aussi survolé les rayons en quête d'un petit plaisir qui ne contienne aucune calorie. Après une recherche infructueuse, elle avait opté pour ses biscuits à la pomme habituels, puis s'était précipitée chez elle pour en engloutir la quasi-totalité avant même d'en arriver à la rubrique des potins du tabloïde. La télévision ronronnait gentiment en fond, proposant comme d'habitude des programmes censés lutter contre la gueule de bois – piètre excuse pour diffuser des émissions médiocres.

À 13 heures, les journaux étaient lus, les gâteaux mangés, le café était bu, et les programmes contre la gueule de bois s'étaient vus remplacés par un débat politique sérieux, ou par un documentaire animalier sur les blaireaux. Le tant redouté dimanche après-midi était arrivé – autrement dit, un désert social pour toute personne célibataire. Une fois la gueule de bois estompée, survenait un désir soudain de fréquenter des gens, de sortir, d'avoir le sentiment de faire de nouveau partie de la race humaine. Mais comme chacun sait, c'était précisément le moment où le reste du monde choisissait de se retirer dans son nid. Les amoureux se blottissaient dans leur canapé et regardaient des chaînes sportives ou des séries à l'eau de rose, en fonction de qui portait la culotte dans le couple. Les familles se rassemblaient autour de la table et partageaient un bon déjeuner, laissant les âmes esseulées se débattre avec leur interminable dimanche après-midi, sans rien à faire, ni nulle part où aller, et surtout, personne avec qui le partager.

Commencer sa rubrique de la semaine l'avait quelque peu soulagée, mais à présent, Suzie avait besoin d'une autre distraction pour arriver au bout des longues heures qui se profilaient devant elle.

À 13 h 56 précisément, elle craqua. En poussant un profond soupir, elle ouvrit le tiroir sous la télévision et passa en revue sa collection de comédies romantiques en DVD – ou de « pornos sentimentaux », comme Jackie se plaisait à les appeler. Elle décida de fermer les yeux et d'en prendre un au hasard. Elle ne pouvait supporter l'idée de rester assise là pendant les vingt prochaines minutes à examiner toutes les intrigues pour déterminer laquelle la réjouirait le plus ou la déprimerait le moins. Son choix à l'aveugle se porta sur *Quand Harry rencontre Sally*, ce dont elle était ravie. Une comédie sentimentale de qualité, si tant est qu'il en existe, réalisée bien avant que Sandra Bullock ne se lance dans le genre, et ne réduise les films de filles à des inepties sans le moindre intérêt. À l'exception de *L'amour à tout prix*, bien sûr. *Un film futile réellement excellent.*

Elle inséra le disque dans le lecteur DVD et retourna s'affaler sur le canapé, les quatre fers en l'air. Une fois installée, elle regonfla le coussin sous sa tête et pria pour s'endormir avant que Sally ne s'aperçoive qu'elle était seule et qu'elle approchait de la quarantaine.

Elle éprouva une pointe de satisfaction en entendant les quelques premières répliques si familières.

Puis, lorsque Harry entama ses adieux à son amour d'université, l'abreuvant de « je t'aime » à tout-va, et de promesses de rester en contact permanent, elle commença à se sentir mal à l'aise. À peine avait-il prononcé les mots « tu me manques déjà », que Suzie était plongée dans une nostalgie profonde en se rappelant sa propre histoire d'amour d'étudiante, morte et enterrée depuis belle lurette.

Il s'appelait Antony. Ils s'étaient rencontrés pendant la semaine d'intégration sur les marches du bar de l'union étudiante. Ils avaient tous deux une tête d'ahuri, marque de fabrique de n'importe quel nouvel étudiant qui n'avait pas fait d'année de césure. Aucun d'entre eux n'avait de récits de voyages dans des contrées aussi exotiques que le Brésil ou le Guatemala à raconter, anecdotes qui donnaient aux étudiants concernés l'occasion de rouler des mécaniques. Ils s'étaient liés par ce manque d'expérience à l'autre bout du monde et par l'absence de piercings, choisissant donc d'évoquer à la place leurs souvenirs des draps en coton peigné et des sauces faites maison qu'ils avaient laissés derrière eux, en même temps que leurs mères aimantes.

Il ne fallut pas bien longtemps avant qu'Antony emménage dans sa chambre universitaire, où ils vivaient quasiment comme mari et femme. En chemin, ils se firent des amis communs, principalement des couples, bien évidemment, qui partageaient leur passion pour les dîners intimes avec d'énormes quantités de chili con carne et de vin rouge bon marché.

Suzie pensait que les dés étaient jetés. Elle n'avait pas le moindre doute quant au fait qu'un jour, dans l'avenir, elle deviendrait une de ces femmes qui disent : « Mon époux et moi nous sommes rencontrés à la fac. »

En regardant un couple de personnes âgées apparaître à l'écran et raconter son histoire d'amour, elle se sentit profondément triste que sa propre histoire n'ait pas tourné comme elle l'espérait. Elle appuya sur le bouton « Pause ». En traînant les pieds, elle grimpa jusqu'à sa chambre à l'étage, ouvrit l'armoire et en sortit une grosse boîte en carton, toussant lorsqu'un nuage de poussière s'en échappa. Elle la tint dans ses bras un moment, hésitant à la ranger immédiatement, puis retourna péniblement en bas.

Elle posa la caisse sur le tapis du salon et remit le DVD en lecture, révélant Sally en train d'embrasser béatement un homme dans un aéroport.

— Andouille, dit-elle calmement à l'écran.

Ce qu'elle trouva au sommet de la boîte la déprima encore davantage. Elle arracha l'enveloppe à bulles, envoyant au passage une flopée de confettis gris sur le tapis, tandis que le contenu du paquet dépassait du coin déchiré. *Tout à fait approprié*, songea-t-elle. Lentement, elle extirpa une pile d'enveloppes et les étala sur le sol. Chacune d'entre elles portait son nom, et un certain nombre d'adresses qui retraçaient ses déménagements multiples dans les banlieues louches de Manchester, durant sa vingtaine. Elle en repéra une adressée à la résidence universitaire où elle vivait pendant sa première année de fac, et en sortit de fines feuilles de papier à lettres assorties à l'enveloppe. La vue de l'écriture au stylo à plume lui donna envie de retourner sur-le-champ au début des années quatre-vingt-dix, et d'empêcher par tous les moyens l'avènement de l'informatique. Cela paraissait si désuet et vieux jeu, mais aussi tellement romantique. La signature d'Antony en bas de la page lui rappela un amour perdu depuis longtemps. Tout comme ces trois petits cœurs prolongeant à la perfection la dernière lettre du prénom du jeune homme. Elle se força à lire rapidement ; l'intensité de l'amour qu'il éprouvait pour elle semblant décoller de la page, l'oppressant presque. Elle en conclut que cette lettre avait été écrite durant l'un des rares week-ends qu'il passait chez lui pour voir ses parents en période scolaire. Il n'était parti que pour deux nuits, et ressentait néanmoins le besoin de lui écrire. C'était hallucinant. Et totalement désuet à présent. Était-il concevable qu'un homme moderne,

électroniquement modifié, puisse ne serait-ce qu'envisager de s'asseoir avec un stylo et du papier, d'écrire une lettre, d'aller au bureau de poste pour acheter un timbre, et de l'envoyer ?

Elle survola la quarantaine d'enveloppes qui étaient désormais éparpillées sur le sol, pour voir si elle pouvait en repérer une écrite vers la fin de leur relation. Elle finit par dénicher un grand pli vert pâle comportant sa dernière adresse. Elle en sortit une carte d'anniversaire et demeura perplexe un moment. Ce n'était pas le genre de carte qu'on recevait de la part d'un petit ami. Il s'agissait d'une carte sans intérêt, se voulant amusante, qui arborait des animaux mal dessinés sur le devant, en train de faire une blague pathétique sur l'âge. Elle l'ouvrit, et fut sidérée de constater qu'elle venait bien d'Antony. « Bisous, Antony », disait-elle. Pas de cœurs sur le « Y » cette fois. Pas de cœurs du tout. Ni de promesses d'amour éternel. Juste un « Bisous, Antony » gribouillé au Bic vert, pire choix de stylo au monde, sur une carte d'anniversaire représentant de vieux blaireaux en train de plaisanter. S'il existait un signe annonciateur de la fin d'une relation, il était là, sur ses genoux, dans des couleurs criardes sorties tout droit d'un dessin animé.

Elle examina le serre-livre de son histoire avec Antony, qu'elle tenait entre ses mains. Comment avaient-ils dégringolé des hauteurs vertigineuses du papier à lettres assorti et du stylo-plume, aux abîmes d'une carte pathétique achetée dans une station-service ? Elle brandit la carte d'anniversaire et la déchira en mille morceaux, les balançant vers la télévision au passage.

Son activité fut suspendue par la sonnerie stridente de la porte d'entrée. *L'enfer du dimanche après-midi interrompu par un visiteur*. Ses prières avaient été entendues – tant qu'il ne s'agissait pas de témoins de Jéhovah. Elle était désespérée, mais pas à ce point-là. Elle ouvrit prestement la porte d'entrée, et se retrouva en face de Drew, vêtu d'une tenue décontractée de circonstance, les mains dans les poches, comme s'il s'apprêtait à repartir aussitôt. Soulagée, elle sourit. Une bonne conversation avec son vieil ami Drew serait la façon idéale de faire passer une heure ou deux. Ensuite, ce serait presque l'heure du thé, puis elle verrait enfin le bout d'un dimanche de plus.

— Entre, entre, dit-elle en le tirant par le bras avant qu'il n'ait l'occasion de détalé.

— Pas le temps de m'arrêter, rétorqua-t-il, sur un ton curieux.

— Allez, implora-t-elle. Entre rien qu'une minute.

Elle paniqua en constatant que l'heure qu'elle venait juste de supprimer dans sa tête se profilait de nouveau.

— Non, franchement, j'ai des trucs à faire, protesta-t-il.

— Allez, entre, s'il te plaît ? insista-t-elle en le tirant pratiquement à l'intérieur. Tu ne peux décemment pas me forcer à te parler sur le pas de ma porte en robe de chambre.

— Seulement cinq minutes dans ce cas, concéda-t-il tandis qu'elle claquait la porte derrière lui.

— Fais comme chez toi, lança-t-elle en affichant un sourire radieux, tout en pointant du doigt la porte du salon. Je vais juste aller enfiler une tenue décente.

— Euh, ouais, dit-il. Bonne idée.

Elle monta l'escalier à toute allure et enfila des vêtements à la va-vite. Son sweat-shirt était maculé d'une tache de café sur le devant, mais elle savait que Drew n'était pas du genre à lui en tenir rigueur. Elle redescendit en courant et s'arrêta en poussant un cri à la porte du salon.

— Du thé ? s'écria-t-elle, à bout de souffle.

Aucune réponse de Drew, qui était perché nerveusement sur le bord du canapé, noyé dans une mer de lettres d'amour, saupoudrée de morceaux de carte d'anniversaire et de poussière. Histoire d'empirer les choses, Meg Ryan gémissait joyeusement en fond, feignant d'avoir un orgasme.

— Je pense que je ferais mieux d'y aller, dit-il en se levant. Je ne suis pas convaincu d'avoir ma place dans ce qui se passe ici, quoi que ce soit.

— Non ! s'exclama-t-elle, en l'empoignant par les épaules pour le forcer à se rasseoir. Il faut que tu restes. Je regardais juste de vieilles lettres, c'est tout. Il faut que je commence à réfléchir à ma prochaine vengeance, en fait, donc c'est super que tu sois là. Tu peux m'aider à trouver comment rendre la monnaie de sa pièce à Antony.

— Non, Suzie, rétorqua Drew en secouant la tête. Je suis venu te dire que je ne peux plus faire partie de tout ça. C'est juste...

— Mais j'ai besoin de toi, implora-t-elle.

Ils demeurèrent les yeux dans les yeux un moment, tandis qu'elle sentait la panique l'envahir. Drew lui donnait confiance en elle. Sans lui, elle n'était pas sûre de pouvoir être cette femme intrépide, capable de défendre son honneur avec perte et fracas.

Ce fut Drew qui détourna le regard en premier. Les yeux rivés sur ses chaussures, il marmonna :

— Je ne peux pas, Suzie. Vraiment désolé, mais il est temps pour moi de te laisser te débrouiller.

— Mais pourquoi ? plaida-t-elle. On a fait une si bonne équipe hier. On a été géniaux. Tu l'as dit toi-même.

— Je sais, rétorqua Drew, avant de se racler la gorge. Mais après la scène d'hier soir avec Jackie et Emily, j'ai le sentiment qu'il faut que je prenne du recul.

Suzie le dévisagea, surprise par les larmes qui menaçaient de la ridiculiser. *Bon sang !* Ce n'était pas comme s'ils étaient en train de rompre, ou un truc comme ça.

— Je suis vraiment navrée pour Jackie, reprit-elle. Elle n'aurait jamais dû se comporter comme elle l'a fait. Elle avait trop bu, et Emily l'a énervée. Elle est désolée aussi, tu sais. Peut-être que si elle présentait ses excuses à Emily, elle te laisserait continuer à m'aider.

— Ça n'a rien à voir avec Emily, répliqua Drew sur un ton sec. Tu n'as pas besoin de moi.

Suzie se creusa les méninges pour dénicher quelque chose qui pourrait le convaincre de continuer à l'aider. Ils formaient une si bonne équipe. Mais il semblait vraiment tendu – comportement tout à fait inhabituel chez lui. Peut-être ferait-elle mieux de laisser tomber pour l'instant.

— D'accord, finit-elle par acquiescer. Je comprends. Tu vas quand même rester boire une petite tasse de thé, non ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

— Juste une, répondit-il. Après, il faut vraiment que j'y aille.

— Super !

Un large sourire aux lèvres, elle se précipita dans la cuisine avant qu'il n'ait l'occasion de changer d'avis.

Quand elle revint dans le salon avec deux tasses de thé fumantes, elle s'étonna de voir Drew farfouiller dans la boîte sur le sol.

— Pourquoi est-ce que tu gardes toutes ces saletés ? interrogea-t-il en brandissant un tee-shirt rose pâle arborant un énorme « T », qui avait visiblement été la victime d'un malheureux accident de lavage.

— Oh, mon Dieu, je n'arrive pas à croire que j'aie encore ce truc, s'exclama-t-elle en posant les tasses. Je l'ai porté pour aller au concert de Take That il y a des années. Nous étions huit, et nous avions toutes une lettre sur nos tee-shirts pour pouvoir épeler le nom du groupe quand nous étions réunies.

Drew la contempla, complètement hébété.

— Gary Barlow nous a fait un signe de la main. On est devenues dingues. C'était génial.

— Et ça ?

Drew avait balancé le tee-shirt sur le canapé et brandissait à présent une grande feuille de papier présentant un graphique en courbes dessiné au feutre.

— C'est le graphique de la popularité.

— Le graphique de la popularité ?

— Ouais. Une de mes amies se trouvait vraiment populaire avant qu'elle ne commence à sortir avec un type qui avait des baskets Gola, donc nous avons toutes décrété qu'elle n'avait plus la cote, et nous avons décidé de faire un graphique pour lui montrer à quel point. Elle s'est vengée en nous ajoutant dessus. Ça, c'est moi quand j'étais ivre, et que j'ai embrassé à pleine bouche un type qui portait une chemise saumon et un jean blanc. Et ça...

— Et tu as passé du temps à faire ça ? l'interrompt-il.

— Eh bien, c'est le genre de trucs qu'on fait quand on a la vingtaine, non ? Tu continues à te comporter comme une étudiante, tout en profitant du fait d'avoir un emploi à plein temps. Tu n'arrêtes d'être un étudiant que quand tu gravis un échelon dans ta carrière, autrement dit, quand avoir la gueule de bois toute la journée au boulot n'est plus envisageable.

— J'imagine, dit-il, reposant le graphique dans la boîte et en sortant un album photo avec une couverture blanche.

— Waouh ! s'exclama Suzie, en le lui arrachant des mains. L'album de mariage ! Je n'y ai pas jeté un coup d'œil depuis des lustres.

Elle tourna la première page.

— Donc qui s'est marié ? demanda Drew, en regardant par-dessus son épaule.

— Oh, personne, répondit-elle. C'était un mariage imaginaire.

— Tu n'es pas sérieuse.

— Oh, si, insista-t-elle. Une bonne partie d'entre nous se plaignait de ne pas avoir assisté à un mariage depuis un bail. Je pense qu'Angie essayait de faire en sorte qu'Antony me fasse sa demande, vu qu'on était ensemble depuis très longtemps. Quoi qu'il en soit, il n'a pas mordu à l'hameçon, mais quelqu'un a proposé qu'on fasse de fausses noces pour profiter des festivités sans avoir à s'engager. Donc c'est ce qu'on a fait.

— Vous avez mis en scène un mariage ?

— C'était juste une excuse pour faire la fête, en réalité, mais ça a pris tellement d'ampleur qu'au moment où on l'a vraiment fait, on a même organisé de faux enterrements de vie de jeune fille et de garçon la veille au soir. Et le jour J, on a tout installé dans notre jardin. Regarde, tu vois ? dit-elle en pointant la photo du doigt. Brian habillé en pasteur. Avant la cérémonie, les garçons sont allés dans un pub vêtus de leur costume, et ont eu des verres gratuits parce que le patron a cru que c'était un vrai mariage. Richard était le fiancé et croyait qu'il allait faire semblant d'épouser Emma, qui était la petite amie de Brian, mais on a réussi à convaincre Guy de descendre d'Édimbourg, où il habitait, et de jouer le rôle de la fiancée. Il portait un voile épais, donc personne n'a su qui il était avant la fin de la cérémonie. Et regarde un peu, nous avons même un vrai gâteau de mariage préparé par ma mère.

— Vous étiez tous cinglés, observa Drew en secouant la tête. J'étais trop occupé à me comporter comme si j'avais quarante ans quand j'avais la vingtaine. Emily et moi avons quitté l'université et sommes devenus directement propriétaires. Je suppose qu'on ne sortait pas beaucoup parce qu'Emily était trop absorbée par ses examens de droit, et que nous n'avions pas d'argent parce que nous remboursions le prêt.

— Mais ça en valait la peine, cela dit, non ? Regarde-toi aujourd'hui. Tu as une jolie maison et tu es sur le point d'épouser une femme qui mène sa carrière avec brio. Tandis que moi, la ratée de service, je vis dans un appartement minuscule, à faire grossir les statistiques de personnes vivant seules. Peut-être que j'aurais dû plus penser à l'avenir à l'époque, au lieu de courir dans tous les sens, accoutrée d'une ridicule robe saumon, à un faux mariage.

— On dirait bien que vous avez passé un super moment, malgré tout, fit-il remarquer doucement.

— C'est le cas, concéda-t-elle, en regardant de nouveau une photo de groupe de la fête. C'étaient de bons moments. On ne se voit presque plus maintenant. Nous étions tellement proches, et d'un coup d'un seul, on a tous pris des directions différentes. Que ce soit en gravissant les échelons, en déménageant, ou en succombant au serpent du mariage pour disparaître dans le trou noir où vont les gens quand ils ont des enfants.

— Et lequel est Antony ? demanda Drew, en examinant le cliché de près.

— Oh, on le voit seulement dans les photos prises plus tard, répondit-elle, en feuilletant le reste de l'album. À l'époque, il était très investi dans la politique locale, et il était parti faire campagne pour remporter une élection quelconque cet après-midi-là. Pour être honnête, je pense qu'il trouvait tout ça un peu idiot, donc il a passé la journée ailleurs. En voilà une, finit-elle par annoncer, en s'arrêtant à une page, presque à la fin de l'album. On n'a pas l'air du parfait petit couple ?

Elle émit un rire amer.

Drew baissa les yeux sur la photo avant de relever brusquement la tête pour dévisager Suzie.

— Ce n'est pas qui je crois que c'est ? demanda-t-il.

— Ça dépend à qui tu penses.

— C'est Antony Barwood.

— Euh, oui.

— Le Antony Barwood ?

— J'imagine, répondit-elle en haussant les épaules.

— Oh, mon Dieu, s'exclama-t-il en s'enfonçant dans le canapé, visiblement hébété. Antony Barwood, député libéral-démocrate pour West Keeling, est ton troll aux cheveux jaune fluo ?

— Exact, acquiesça-t-elle.

— Bon sang, souffla Drew.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ? Non, ne dis rien. Ça t'épate que je puisse avoir les capacités mentales pour être sortie avec quelqu'un qui a fini député. C'est bien ça, pas vrai ?

— Non. C'est juste que je n'arrive pas à croire que tu ne m'aies jamais raconté que tu es sortie avec Antony Barwood.

— À quoi bon ? M'as-tu donné le nom de toutes tes ex-petites amies ?

— Euh, non, mais cette fille n'était pas célèbre, ni rien.

— Cette fille ?

— Oui, quoi ?

— Tu n'as eu qu'une petite amie avant Emily ?

Drew rougit et détourna les yeux.

— J'étais timide quand j'étais jeune, OK ?

Suzie hésita quelques instants, puis décida de poser la question.

— Donc tu n'as couché qu'avec deux femmes dans toute ta vie ?

— Non, protesta-t-il, visiblement sur la défensive.

— Tu as eu quelques coups d'un soir dans ce cas ?

— Certainement pas ! répondit-il, outré.

— Donc..., reprit-elle en le regardant pleine d'espoir.

— Bon, je n'ai jamais couché qu'avec Emily, tu es contente ? Nous étions encore au lycée quand je sortais avec l'autre fille, et j'ai rencontré Emily à la fac. Qu'est-ce que je suis censé faire ? Coucher à droite à gauche pour faire grimper ma moyenne sexuelle ?

— Non, non, dit Suzie. C'est juste que tu es tellement hors du commun, ajouta-t-elle en le

contemplant avec émerveillement.

Drew décréta que l'interrogatoire avait assez duré comme ça.

— Quoi qu'il en soit, ça n'a rien à voir avec moi, mais avec toi, et le fait que tu m'aies caché que tu étais sortie avec un député.

— Seulement parce que je blâme un peu la politique de nous avoir séparés.

Suzie feuilleta de nouveau l'album de mariage. Elle s'arrêta et pointa son doigt sur une fille plutôt quelconque, vêtue d'une tenue à fleurs Laura Ashley peu flatteuse.

— Charlotte Campbell-Wright, déclara-t-elle. Ou Charlie pour les intimes, quand elle avait encore des amis. Son grand-père était à la Chambre des lords – un fait qui la rendait très attirante aux yeux d'Antony. Elle était vraiment timide en présence des hommes, puis soudain, on aurait dit qu'elle s'était épanouie, du jour au lendemain. J'étais loin de me douter que quelques flatteries d'Antony en étaient la cause. Puis d'une seconde à l'autre, elle s'est mise à passer tous ses week-ends avec mon petit ami sur les routes de campagne, vu qu'il se faisait inviter à prendre le thé par lord Campbell-Wright en personne, pour débattre politique. Un jour, je suis rentrée du travail en avance, et je les ai surpris en train de s'envoyer en l'air dans notre lit au milieu d'une mer de froufrous jaunes.

— Bizarre, fit remarquer Drew en grimaçant. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Antony semblait soulagé d'avoir été découvert, à la vérité. Je lui ai dit de faire ses valises et de partir. Trois heures plus tard, toute trace de lui avait disparu, et je ne l'ai jamais revu depuis. Dix ans, on a passé ensemble, s'émerveilla-t-elle en secouant la tête. Et en l'espace de quelques heures, on aurait dit que ces dix années avaient été effacées. Tous nos souvenirs vides de sens. Et mon avenir parti en fumée.

— Et Charlotte ? demanda Drew.

— Oh, elle m'a présenté ses excuses au moins. Elle est restée sur le pas de ma porte, en larmes, pour me dire à quel point elle était désolée. Elle a ajouté qu'elle l'aimait, qu'elle ne pouvait pas s'en empêcher, et qu'elle espérait qu'un jour, je pourrais lui pardonner.

— Je suppose que, parfois, il faut juste suivre son cœur, commenta Drew, les yeux rivés sur le sol.

— Foutaises, rétorqua Suzie, sortant de sa mélancolie passagère. Le cœur n'a rien à voir là-dedans. Les hommes trompent parce que ce sont des lâches.

— C'est un peu tranché comme point de vue, non ?

— C'est la vérité. La plupart des hommes trompent parce qu'ils sont trop pathétiques pour faire preuve d'honnêteté, et dire à leur compagne que c'est terminé. Si seulement ils étaient assez courageux pour avouer en face à leurs pauvres femmes et petites amies qu'ils ne les aiment pas.

Drew la dévisagea, abasourdi. Il se leva prestement, comme s'il était sur le départ.

— Oh, mon Dieu, s'écria Suzie, empoignant la télécommande et le bras de Drew. Attends juste une seconde et regarde ça. C'est mon passage préféré.

Elle monta le volume. Harry et Sally étaient à présent dans la scène finale, à une fête de nouvel an, entourés de ballons et de banderoles.

— Écoute juste ce que Harry dit à Sally, ajouta Suzie en gratifiant Drew d'un petit coup dans les côtes. Voilà ce que veulent les femmes.

— « Et j'adore que tu sois la dernière personne à qui j'ai envie de parler avant de me mettre au lit, marmonna Suzie dans sa barbe tandis que Harry faisait éclater ses sentiments au grand jour. Et ce n'est pas parce que je suis seul. Et que c'est la Saint-Sylvestre. Si je suis là, moi, ce soir, c'est parce que quand on se rend compte qu'on veut passer le reste de sa vie avec une femme, faut pas traîner les pieds, faut se lancer aussi tôt que possible. »

Drew demeurait immobile, les yeux braqués sur l'écran jusqu'à ce que le générique commence à

défiler.

— Encore un peu de thé ? demanda Suzie, le faisant sursauter au passage.

Il semblait sur le point de dire quelque chose, puis il se ravisa et jeta un coup d'œil à sa montre.

— Je suis un homme mort ! s'exclama-t-il avant de foncer vers la porte sans même lui dire « au revoir ».

Chapitre 13

Drew avait les yeux rivés sur la vitrine du magasin, encore hors d'haleine d'avoir traversé la moitié de Manchester au pas de course. Les mannequins sans tête semblaient curieusement à l'aise dans leur costume de cérémonie et leur cravate couleur pastel. Peut-être était-ce dû à la désinvolture de leurs bras ballants vêtus de manière formelle, ou au fait qu'ils aient le pied posé sur un énorme cadeau orné de gros rubans blancs. Ils avaient l'air de ne pas avoir le moindre problème. Peut-être que c'était l'effet que ça faisait, de ne pas avoir de tête – être incapable de penser. En pleine réflexion, Drew acquiesça. Oui, il s'imaginait très bien comment cesser de penser pouvait mener à une existence sans aucun souci. Dans sa situation, c'était même exactement ce dont il avait besoin. Cela empêcherait ces idées malvenues de pointer le bout de leur nez, de nulle part, tels de minuscules missiles semant le chaos absolu sur leur passage. À cet instant précis, il aurait encore préféré aller essayer des corsets pour jouer dans un drame historique que ces costumes. En définitive, des corsets lui donneraient moins l'impression d'être pris au piège de son propre corps, que le costume qui allait sceller le reste de sa vie.

Il n'aurait jamais dû entrer. S'il n'avait pas pénétré chez elle, alors il n'aurait pas en tête à cette minute une image mentale de Suzie en pyjama. Erreur tactique numéro un. S'il n'était pas entré, il n'aurait pas su ce que c'était de se sentir chez soi dans la pagaille qui constituait la vie de Suzie, où des affaires étaient balancées à droite à gauche, plutôt que soigneusement rangées à leur place. Où il y avait de la vraie moquette molletonnée au lieu d'un plancher sans âme. Où, dans des cadres pas assortis, trônaient joyeusement des photos banales de moments heureux quelconques, au lieu d'œuvres d'art moderne dans des cadres en acier brossé hors de prix, suspendues à l'endroit idéal de la pièce.

À l'instant même où il s'était installé sur le canapé de Suzie, il s'était d'instinct enfoncé dans ses énormes coussins et s'était assis en tailleur. Il ne s'installait jamais sur le canapé dans sa maison moderne, élégante et propre. Ce constat lui fit un tel pincement au cœur qu'il eut l'impression d'avoir commis une atrocité. Pourtant, tout ce qu'il avait fait, c'était de s'asseoir sur le canapé d'une autre femme, il devait se le rappeler. C'est lorsqu'il s'était efforcé de reprendre ses esprits, que son regard s'était posé sur la boîte qui gisait ouverte sur le sol devant lui. Les bribes de l'existence de Suzie étaient improbables, insensées, et reflétaient sa personnalité à merveille. Voir cette boîte lui donnait envie d'en avoir une semblable. Il n'arrivait pas à trouver un seul objet qui lui évoquait sa vingtaine. Il lutta pour penser à de grands moments qu'il aurait voulu sauver pour la postérité. Que diable avait-il fait de sa vie ? Examiner la boîte à souvenirs de Suzie avait été l'erreur tactique numéro deux.

Mais pire encore, il avait dû écouter le récit de sa relation avec Antony : une relation naissante à l'université, qui aurait dû s'épanouir en partenariat à vie, pour finir détruite par l'intervention d'une tierce personne. Les mots de la jeune femme s'amassaient dans sa tête comme un banc de poissons désorientés.

— Stop, dit-il à voix haute pour arrêter son flot de pensées.

Il toisa longuement son reflet dans la vitrine.

— Ça suffit, souffla-t-il avant d'inspirer profondément, d'ouvrir la porte et de passer le seuil.

— Regarde-moi, s'écria Toby à l'instant même où il vit arriver Drew. C'est exactement le matos

qu'il nous faut pour mettre de l'ambiance à ce mariage, ajouta-t-il en faisant une petite courbette. Sexy, hein ?

— On dirait un maquereau, rétorqua Drew, examinant son témoin accoutré d'un smoking blanc, assorti d'une chemise rayée rose bonbon et d'une cravate violette, en plein milieu de la boutique de luxe *Moss Bros*. Si tu crois vraiment qu'on va porter ça, tu es un imbécile. On va croire que c'est nous deux qui nous marions, pas Emily et moi.

— Oh, allez, mon pote, essaie-le, tu pourrais avoir des surprises. Tu ne veux pas mettre du blanc comme la mariée ?

— Euh, non. Tu sais bien que les vêtements blancs et moi ne sommes pas amis. À moins que, bien sûr, il n'existe un bavoir assorti. De toute façon, Emily m'a donné des instructions très strictes quant à ce que je dois porter. Tout est inscrit ici.

— Foutrement génial, commenta Toby en soupirant. Tenue de croque-mort avec une touche inspirée de bordeaux, dans ce cas, ajouta-t-il en ôtant la veste immaculée.

— On ne sait jamais, protesta Drew. Peut-être qu'elle a choisi quelque chose de plus osé pour s'accorder avec ta personnalité si cool.

— Emily ? La si classique Emily ? Une ceinture de smoking équivaut probablement à une offense dans sa perception du bon goût.

— Elle veut seulement que tout se passe bien, c'est tout, plaïda Drew, sur la défensive. C'est son grand jour, après tout, pas le tien.

— Vraiment ? Alors pourquoi j'y assiste, rafraîchis-moi la mémoire ?

— Parce que, en dépit du fait que tu sois un tocard fini, tu es mon meilleur ami, et j'apprécierais vraiment que tu sois présent.

— Ah, oui. Et j'ai le droit de t'insulter en public ; je me souviens de la façon dont tu me l'as vendu maintenant.

— Non, tu as le droit d'être tout ému quand tu raconteras à tout le monde quel ami génial j'ai été durant ces vingt dernières années.

— Va te faire voir. Tu vas avoir la totale, mon pote. Y compris un récit en public de la fois où tu as mouillé ton pantalon dans le vivarium, pendant cette sortie scolaire au zoo de Londres.

— Je n'ai pas mouillé mon pantalon, je me suis assis dans quelque chose – combien de fois encore dois-je te le répéter ?

— Vraiment ? Ça va me faciliter la tâche pour ton enterrement de vie de garçon.

— Quel est le rapport avec mon enterrement de vie de garçon ?

— Eh bien, je pensais à un thème vêtements mouillés. Je me suis dit qu'on pourrait demander à de jolies filles de balancer leurs bières sur ton entrejambe parce que tu adores avoir le pantalon humide. En échange, tu auras le droit de mouiller leurs tee-shirts, tu sais bien, le cliché du genre.

— Tu es dégoûtant.

— Oh, arrête un peu. Tu n'as donc pas envie de voir pointer les tétons de jolies filles à travers un haut transparent avant de t'engager à une vie d'abstinence ? Je sais pertinemment qu'on n'a aucune chance d'arriver à traîner M. Morale dans un club de striptease.

— Non, je n'en ai aucune envie. On ne peut pas se contenter d'aller manger indien ?

— Indien ! J'ai une réputation à préserver. Comment pourrais-je garder la tête haute, si j'organisais un enterrement de vie de garçon qui consisterait juste à aller se faire un curry ?

Drew dévisagea Toby un moment. Il réfléchissait de nouveau. Pourquoi ne parvenait-il pas à interrompre ces fichues pensées ?

— Pourquoi on fait toujours tout un foin autour des mariages ? finit-il par demander, exaspéré de

lui-même. Pourquoi on ne peut pas juste se marier et poursuivre sa vie ?

— Puis-je vous aider, monsieur ? s'enquit un vendeur, apparaissant soudain à côté de Drew.

— Oui, cracha ce dernier. J'aimerais me déguiser en imbécile, s'il vous plaît, pour le jour le plus important de mon existence. Pouvez-vous m'aider à faire ça ?

— Certainement, monsieur, répondit l'homme âgé, sans se démonter. En quel genre d'imbécile en particulier souhaiteriez-vous vous déguiser ?

— Celui-ci, répondit Drew en fourrant la liste d'Emily dans la main du vendeur.

Celui-ci étudia la feuille pendant quelques instants, tandis que Drew observait Toby avec un air de défi.

— J'aimerais complimenter votre future épouse pour son choix. Sans nul doute, ce sera elle, la star du spectacle. Si vous voulez bien patienter ici un moment, je vais rassembler les éléments de vos costumes.

L'homme gratifia Drew d'un sourire rassurant et d'une petite tape sur l'épaule.

— Merci.

Drew se laissa tomber sur un fauteuil en cuir élimé, et se prit la tête dans les mains.

— C'était marrant. Tu n'es pas aussi marrant d'habitude. Tu es malade ? s'enquit Toby.

— Non, dit Drew, caché derrière ses mains.

— Alors qu'est-ce qui ne va pas, mon mignon ? demanda Toby. Un petit coup de panique, ou carrément une transplantation de personnalité ?

Drew réfléchit à ce qu'il pourrait bien répondre à son meilleur ami. Il n'arrivait même pas à se l'expliquer à lui-même, alors encore moins à quelqu'un d'autre.

— Je ne sais pas, finit-il par avouer désespérément. Tout ce tintouin, je suppose que ça m'agace un peu.

— Eh bien, prends un peu de recul dans ce cas. Tu n'as pas à jouer les prince Charles, tu sais.

— Mais c'est ce que veut Emily. Je ne peux pas lui refuser ça.

— C'est ton mariage, à toi aussi. Ce que tu veux compte aussi.

Drew dévisagea Toby pendant un long moment.

— Et si je ne sais pas ce que je veux ? lâcha-t-il enfin.

— Hmm, je vois, reprit Toby en approchant et en se laissant tomber sur un tabouret. Est-ce que tu dis que tu ne sais pas ce que tu veux en termes de vin rouge ou blanc pour la réception, ou à un niveau plus profond ? Comme peut-être entre une blonde et une brune ?

Drew garda les yeux rivés sur ses chaussures avant de répondre.

— Peut-être que j'en suis au niveau de la blonde ou la brune, dit-il.

Il avait envie de pleurer.

— Bon sang ! s'exclama Toby en se levant d'un bond. Cet homme n'est donc pas un saint, tout compte fait. Qui est-ce ? Tu l'as déjà sautée ?

— Je n'ai sauté personne. C'est juste que quelqu'un me donne matière à y réfléchir à deux fois, c'est tout. Il n'y a absolument aucune chance que quoi que ce soit arrive un jour entre nous, mais le seul fait d'y penser me perturbe un peu.

— Couche avec elle, sors-la de ta tête, et marie-toi. Simple comme bonjour. Ça alors, ces platitudes de témoin me viennent tout naturellement, tu ne trouves pas ? fit remarquer Toby, en adressant un sourire radieux au vendeur, qui venait de revenir avec leurs costumes.

— Pardon, que se passe-t-il, monsieur ? demanda-t-il poliment.

— Le marié ici présent a les chocottes parce qu'il s'est fait happer le regard par de jolis petits seins qui n'appartiennent pas à la future mariée. En tant que témoin, je lui conseille de jeter sa gourme.

— Et de quelle façon cela aidera ce monsieur à résoudre son dilemme, si je puis me permettre ?

— Ça lui sortira de la tête. Séance d'exercice de la dernière chance, pour ainsi dire. Le laissant libre de se marier. Mission accomplie.

L'homme dévisagea tour à tour Toby et Drew, qui était assis, le menton appuyé sur les mains, regardant droit devant lui d'un air maussade.

— Couche avec elle, répéta Toby. Bon, maintenant tu veux bien essayer ces vêtements de clown, ou dois-je m'attendre à ce que tu prennes une décision cruciale ici ?

Drew se leva sans mot dire, prit les cintres des mains du vendeur et disparut derrière un rideau.

— Je ne compte coucher avec personne, résonna sa voix derrière le rideau.

— De toute évidence, confirma Toby.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Seulement que je ne t'ai jamais vu aussi tendu, c'est tout, mon pote.

— Tu t'attendais à quoi ?

— Eh bien, pour être franc, je m'attendais à mon ami de toujours. Ce bon vieux Drew, calme et détendu, prévisible. Ou M. Morale, comme j'aime à l'appeler. Seulement à travers un rideau, bien sûr, jamais en face. Et au lieu de ça, je me retrouve face à un dieu du sexe en personne. J'en perds un peu mon latin. Tu empiètes sur mon territoire. Je pensais que c'était moi qui en avais une paire, dans cette relation.

— Je ne suis pas un dieu du sexe. Je n'ai rien fait.

— Eh bien, peut-être que c'est tout le problème, mon ami. Tu n'as rien fait. Tu t'es toujours comporté comme un saint. Bon sang, tu n'as jamais couché qu'avec Emily. Qui fait ça de nos jours ? Le pape, voilà qui.

— Je ne pense pas que le pape ait couché avec Emily, intervint le vendeur.

— Vous avez raison. Ils ne se sont jamais rencontrés. Merci de le faire remarquer, rétorqua Toby.

— De rien. Ça fait partie du service, répondit l'homme avant de disparaître à nouveau.

— Écoute, qui pourrait te blâmer de jeter ta gourme avant de t'engager, hein ? Autant faire ça maintenant, plutôt qu'une fois marié. Je ne t'en ai jamais parlé, mais si ça peut aider, c'est ce que j'ai fait.

— Fait quoi ?

— Avoir une petite liaison avant d'épouser Chloe.

— Tu te fiches de moi ! C'est dégoûtant.

Drew ouvrit le rideau d'un coup et adressa un regard noir à Toby.

— Voilà, c'est pour ça que je ne te l'ai pas dit. Qu'est-ce que tu peux être moralisateur parfois. Et en fait, c'était un peu bizarre. Mais ce n'est pas le propos. Le propos, c'est que j'ai eu une aventure, ça m'est sorti de la tête, et me voilà maintenant devenu un homme heureux en ménage. Y a pas de mal.

— Chloe est au courant ?

— Bien sûr que non. Elle me castrerait sur-le-champ. Tu la connais.

— Précisément, répondit Drew. Imagine un peu ce qu'elle ressentirait. Tu ne peux pas faire ça aux gens que tu es censé aimer. C'est juste impossible.

Il se tourna pour se regarder dans le miroir. Il n'avait pas du tout l'air d'un clown. Ni d'un imbécile. En réalité, il était même plutôt bel homme. Emily avait choisi un style qui allait à merveille avec ses épaules carrées et sa taille fine, et il était soulagé qu'elle ait opté pour une cravate plutôt que pour un foulard ridicule. Et heureusement, elle n'avait pas non plus choisi de gilet inspiré d'un papier peint floqué des années cinquante.

Le vendeur apparut à côté de lui et hocha la tête d'un air approbateur.

— Ça vous va bien, dit-il. Vous paraissez prêt. L'êtes-vous ? demanda-t-il.

Drew se tourna pour le regarder mais ne répondit pas.

— De toute évidence, elle vous connaît bien, poursuivit l'homme. Vous ne trouvez pas qu'elle a bien choisi ?

— Si, finit-il par marmonner. Si.

Chapitre 14

Chère Suzie,

Ça fait cinq ans maintenant que je vis avec mon petit ami, et j'ai cru qu'il comptait me demander en mariage pour mon anniversaire. Il a un comportement très mystérieux depuis des lustres – il disparaît des heures d'affilée, cache des brochures des hôtels les plus chic dans sa trousse de toilette, raccroche son téléphone portable dès que j'entre dans la pièce, et en règle générale, il a l'air tendu. Quoi qu'il en soit, mon vingt-neuvième anniversaire est arrivé et il ne m'a pas demandé de l'épouser. Nous n'avons pas non plus passé la nuit dans un hôtel chic. Je pense qu'il s'est retenu parce qu'il est nerveux de ne pas savoir si je dirai « oui ». J'ai vraiment envie de l'épouser, donc devrais-je lui faire ma demande ?

Kerry

Chère Kerry,

Il ne va jamais vous épouser. La raison pour laquelle je le sais, c'est parce qu'il a une aventure. Des disparitions mystérieuses, des appels interrompus et des hôtels ne signifient jamais qu'une chose avec les hommes, et ce n'est pas une demande en mariage. Vous avez atteint cet âge critique où les hommes disposent de deux options quand ils ont une petite amie. Se marier, ou coucher avec quelqu'un d'autre. Notez bien que cela n'inclut pas le fait d'avouer à leur petite amie qu'ils ne l'aiment plus. Ce serait bien trop courageux. Donc, de toute évidence, il a choisi le sexe. Maintenant vous avez le pouvoir, parce que vous savez, mais lui l'ignore. Donc plaquez-le. Mais faites-le avec classe. Tâchez de découvrir quand il aura son prochain rendez-vous dans cet hôtel chic en appelant la réception, et en disant que vous êtes sa femme et que vous voulez lui faire une surprise. Je m'arrangerai pour l'y attendre accompagnée d'un photographe. Quand ils arriveront tous les deux, je lui sauterai dessus et le féliciterai d'avoir été élu, avec sa compagne, le couple le plus romantique de Manchester, à la suite de la nomination de sa petite amie Kerry. La chambre sera payée par nos soins et leur photo paraîtra dans le journal. Il regrettera de ne pas avoir été honnête avec vous quand il devra faire des pieds et des mains pour s'en tirer, et qu'il verra sa photo dans cette rubrique, sous le titre : « La plus belle ordure de Manchester ».

Suzie

Suzie aimait particulièrement répondre aux lettres qui impliquaient un adultère, le pire crime commis par un homme selon elle. Une véritable torture : c'était la seule façon dont elle pouvait décrire ce qu'elle avait ressenti après la trahison d'Antony. Bien sûr, elle soupçonnait depuis un moment que quelque chose se tramait, mais elle avait réussi à enfouir tous les signaux d'alerte dans une boîte estampée des termes « En plein déni ». Elle n'arrivait tout simplement pas à accepter

qu'Antony puisse la négliger au point de la tromper, et avec Charlie, qui plus est. Sans doute celle-ci était-elle assez attirante, mais son comportement effacé et sa nature timide ne semblaient pas en faire une voleuse d'hommes. Suzie était intimement convaincue qu'Antony était l'unique coupable. Le seul crime de Charlotte était d'être faible et de se laisser facilement séduire.

Néanmoins, tandis que Suzie s'approchait de la boutique solidaire où Charlie travaillait à présent, elle ne put s'empêcher d'éprouver une pointe de colère enfouie depuis longtemps. Elle s'était dit qu'approcher Charlie d'abord serait plus facile que de régler directement ses comptes avec Antony. Elle espérait aussi que les informations glanées auprès de Charlie l'aideraient à monter un plan de vengeance adéquat.

Cela dit, alors qu'elle observait la vitrine négligée, rencontrer la femme qu'elle avait vue pour la dernière fois au lit avec son petit ami ne lui semblait plus si facile que ça. C'était même terrifiant. Elle ouvrit la porte, et se glissa dans la boutique aussi discrètement que possible, décidée à bien observer Charlotte avant de se faire repérer. Après tout ce temps, elle avait besoin de gérer le choc sans être vue, et non sous le regard insistant de Charlotte. Elle se glissa derrière une rangée d'étagères et de présentoirs pleins à craquer, prétendant s'intéresser à un imperméable en plastique couleur lavande, avant d'oser lever les yeux vers le comptoir. *Elle n'est pas là*, se dit-elle en regardant droit derrière la dame plutôt enrobée qui écrivait quelque chose sur un bloc-notes. *Un coup pour rien*. Elle remit le vêtement de pluie sur le portant et jeta un dernier coup d'œil vers le comptoir tout en s'apprêtant à partir. Bouche bée, elle regarda de plus près. La femme rondelette à la mine morne en train de servir un client n'était tout de même pas Charlie, si ? Elle examina ses traits. En tout cas, elle avait les mêmes yeux. Puis elle l'entendit rire doucement, et elle en fut persuadée. On la reconnaissait à peine, mais c'était bien Charlie. Suzie sentit un grand sourire se former sur son visage. Charlie avait pris du poids. *Ô joie !* Rien n'était plus satisfaisant que de poser le regard sur quelqu'un qu'on n'avait pas vu depuis des lustres, et qui s'était laissé aller plus que soi. Surtout quand la personne en question vous avait volé votre futur mari.

Armée du sac plastique rempli de vieux vêtements qu'elle avait apporté comme excuse pour entrer dans la boutique solidaire de la Ligue de protection des chats, elle se dirigea à grands pas vers le comptoir, portée par un souffle nouveau.

— Charlie ? lança-t-elle en approchant. C'est bien toi ?

Charlie ne leva pas les yeux du cahier dans lequel elle écrivait.

— Charlie ? répéta Suzie un peu plus fort.

— Oh, pardon, répondit Charlie en relevant rapidement la tête. Plus personne ne m'appelle Charlie...

Sa voix s'éteignit sous le coup du choc.

— Suzie, articula-t-elle sur un ton qui ne sous-entendait ni une affirmation ni une question.

— Amusant de te voir ici, poursuivit Suzie. Je n'aurais jamais cru te voir travailler dans un endroit pareil.

Charlie semblait balayer la pièce du regard en quête d'une échappatoire, ou peut-être d'un énorme trou pour l'engloutir tout entière.

— Je fais du bénévolat deux fois par semaine.

— Vraiment ? Je suppose que c'est ce que fait toute bonne épouse de politicien, rétorqua Suzie.

Un petit filet de transpiration apparut sur la lèvre supérieure de Charlie, et Suzie eut l'impression qu'elle pouvait presque renifler sa peur.

— Tu nous as apporté quelque chose ? finit par demander Charlie, en attrapant le sac qu'empoignait fermement Suzie.

— Oh, oui, bien entendu. Juste quelques vieilleries que j'allais jeter, tu sais. Toutes en taille 40.

— C'est, euh, très gentil de ta part, marmonna Charlie, rougissant à présent. Les chats t'en seront très reconnaissants.

— Ça alors, je n'avais pas idée que vous donniez les vêtements aux chats pour qu'ils les portent. Je ne crois pas avoir quoi que ce soit de la bonne couleur.

Suzie éclata d'un rire hystérique à son propre trait d'esprit, galvanisée par un sentiment de supériorité en constatant qu'elle avait bien plus fière allure que Charlie.

Cette dernière ébaucha un petit sourire tout en passant curieusement ses doigts au coin d'un des vieux tee-shirts de Suzie.

— Et comment vas-tu ? s'enquit-elle.

Suzie aurait juré voir une petite larme dans le coin de son œil droit.

— Oh, comme un charme, répondit Suzie. Je travaille pour le *Herald*. Certes, ça m'a demandé beaucoup de travail, mais je suis devenue journaliste, comme je l'avais prédit.

— C'est super, commenta Charlie. Je suis vraiment ravie pour toi.

— Merci. J'adore ce travail. J'écris cette rubrique géniale en ce moment, qui est consacrée à la façon dont les femmes devraient traiter les hommes qui se comportent mal. Elle a un succès fou.

Suzie marqua une pause, avant de poursuivre :

— Et comment va Antony ?

Charlie se figea, avant de détourner le regard.

— Il va bien, marmonna-t-elle.

— Bien, bien, tant mieux. Eh bien, je dois avouer qu'être la femme d'un politicien te réussit, tu as une mine fantastique.

Charlie riva de nouveau les yeux sur Suzie avant de tirer frénétiquement sur la manche de son pull et de renifler bruyamment. Abasourdie, Suzie observa Charlie arriver enfin à sortir un mouchoir visiblement humide et le porter à ses yeux.

— Je suis désolée, bredouilla-t-elle derrière son masque détrempé. Je crois que tu ferais mieux d'y aller. Je ne veux pas que tu me voies comme ça.

— Tu pleures ?

Suzie n'en croyait pas ses yeux. Ce n'était pas du tout comme ça que cela devait se passer.

— Tu n'as pas pris tant de poids que ça, reprit-elle, ignorant quoi dire d'autre. À la vérité, je n'avais même pas remarqué avant de m'approcher. On dirait à peine de loin.

— Je t'en prie, va-t'en, insista Charlie en reniflant, toujours cachée derrière un mouchoir ruisselant à présent.

La sonnette au-dessus de la porte de la boutique émit un son strident, et une vieille dame s'engouffra à l'intérieur, traînant un panier à roulettes duquel s'échappait un miaulement sonore. Elle regardait vers le comptoir et s'apprêtait à ouvrir la bouche quand elle remarqua l'état de Charlie.

— Oooh, gémit-elle. Qu'est-ce qui lui arrive ?

Charlie renifla bruyamment mais ne fournit aucune explication.

— Un chat est mort, répondit Suzie. En fait, nous allons devoir fermer la boutique, ajouta-t-elle en avançant pour pousser la dame dehors. Le croque-mort des chats est en chemin.

— Je vais appeler Connie, à Bridge Street, s'écria la femme. Dolly vient d'avoir une grosse portée. Je lui dirai d'amener un chaton demain, d'accord ?

— Excellente idée, répondit Suzie tout en lui fermant la porte au nez et en tournant l'écriteau sur « Fermé ».

À présent, les épaules de Charlie se soulevaient frénétiquement, tandis qu'elle tentait de presser le

mouchoir trempé directement contre ses orbites.

Que faire maintenant ? La prendre dans ses bras et lui demander ce qui n'allait pas ? *Impossible*. La compassion ne viendrait pas comme ça.

— Du thé ? parvint-elle enfin à articuler.

Oui, un thé, c'était une bonne idée. Commencer par occuper Charlie, puis s'en aller pour s'efforcer de comprendre ce qui avait bien pu se passer durant cette étrange entrevue.

Charlie renifla bruyamment puis pressa son derrière contre le bout du comptoir, envoyant valser une pile entière de sacs en papier sur le sol. Elle se dandina jusqu'à une porte à l'arrière du magasin, sans jeter ne serait-ce qu'un coup d'œil à Suzie.

Devait-elle partir ou rester ? Suzie ne savait absolument pas quoi faire. Sa curiosité l'emporta et elle suivit nonchalamment Charlie, qui se trouvait à présent dans un petit réduit en train de mettre des sachets de thé dans deux tasses ébréchées décorées de chats. Suzie passa près d'elle d'un pas traînant pour atteindre un tabouret haut, tandis que Charlie se laissait tomber dans un vieux fauteuil défoncé et bataillait avec le couvercle d'une boîte de Quality Street. Une fois qu'elle l'eut ouverte, elle y plongea la main et offrit une barre chocolatée à Suzie. Celle-ci regarda l'offrande mais ne put réprimer une raillerie de plus.

— Non, merci, dit-elle sur un ton guindé.

Charlie la dévisagea avec la mine d'une femme brisée. Puis elle regarda la barre chocolatée un moment avant de céder. Tout en déchirant l'emballage, elle prit une grosse bouchée, tandis que des larmes se remettaient à couler le long de ses joues.

Suzie ne ressentait toujours aucun élan de compassion. Tout ce qu'elle éprouvait, c'était un immense soulagement de ne pas envier la vie de Charlie. Elle avait passé toutes ces années à penser qu'elle aurait dû mener l'existence que cette femme devait avoir, pour finalement se rendre compte que cette vie l'avait rendue grosse et triste. Mais elle devait dire quelque chose, vu que, de toute évidence, Charlie était incapable d'entamer la conversation.

— Bon..., commença-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ?

Après avoir attrapé un mouchoir propre dans une boîte abritée dans une housse en forme de chat bleu et blanc, et s'être mouchée bruyamment, Charlie se reprit suffisamment pour répondre.

— C'est rien, finit-elle par articuler.

Suzie fronça les sourcils.

— Comme c'est ironique, reprit Charlie, les yeux rivés sur le sol, en secouant la tête d'un air triste.

— Quoi donc ? demanda Suzie, incapable d'empêcher Alanis Morissette de se diffuser instantanément dans sa tête, tout en réfléchissant pour la énième fois à la vraie définition du mot « ironique ».

— Rien, dit Charlie platement.

— Oh, allez, riposta Suzie. Si ce n'est pas vraiment ironique, je n'en soufflerai pas un mot. Presque personne ne connaît la définition exacte de l'ironie, et je sais de quoi je parle – je suis journaliste.

Charlie adressa un regard perplexe à Suzie.

— Si Alanis peut se permettre de se tromper, alors toi aussi. Pas de quoi fouetter un chat.

— Alanis ?

— Alanis Morissette. *Isn't it ironic ?* Tu te ne souviens pas qu'on l'écoutait en boucle pendant l'été 95 ? « Dix mille cuillères quand on a seulement besoin d'un couteau » ? Qu'est-ce qui lui est passé par la tête ? Que quelqu'un offre un dictionnaire à cette femme.

Charlie avait cessé de pleurer à présent, et semblait profondément confuse. Enfin, elle prit la parole.

— Tu m’as manqué, souffla-t-elle.

— Tu as raison. Sacrement ironique, ça, fit remarquer Suzie, en se forçant à sourire.

Charlie ne répondit pas. Elle se contenta de déchirer son mouchoir en lambeaux et de l’examiner de près.

— Pourquoi tu pleures ? s’enquit Suzie.

Il fallait qu’elle sache. Elle s’aperçut qu’elle commençait à s’inquiéter pour Charlie. Personne ne devrait se sentir aussi mal.

Nouveau reniflement sonore de Charlotte avant qu’elle ne lève les yeux vers Suzie.

— Il se pourrait bien qu’Antony ait une aventure, annonça-t-elle avant de se cacher le visage dans les mains, et de relancer tout le phénomène des tremblements et des larmes.

— Je n’en reviens pas, murmura Suzie. Dommage pour toi, Alanis.

Le comble de l’ironie, en effet. Elle rencontrait la femme qui avait eu une aventure avec son petit ami dix ans après, pour se rendre compte qu’il la trompait aujourd’hui, elle aussi.

— Je n’en suis pas tout à fait sûre. Peut-être que non, mais..., marmonna Charlie.

— Charlie, l’interrompit brusquement Suzie. Je peux t’assurer que si.

— Mais je n’en ai pas la preuve absolue, je pourrais me fourvoyer.

— Écoute-moi bien, reprit Suzie, en se penchant en avant sur son tabouret avec enthousiasme.

Elles étaient sur son terrain à présent.

— Il te trompe. Et tu sais pourquoi ? Parce que nous sommes programmées pour nier l’évidence dans un cas pareil. Nous avons tous les signes sous notre nez, et nous pensons quand même que nous devons faire erreur parce que la nouvelle est trop dure à encaisser.

— Mais comment peux-tu en être aussi sûre ? demanda Charlie.

— Réponds à mes questions, riposta Suzie, prenant du poil de la bête. Est-ce que tu le retrouves dans des endroits bizarres de la maison, derrière des portes closes, à discuter au téléphone ? interrogea-t-elle.

— Euh, oui.

— Est-ce qu’il met brutalement fin à ses appels quand tu entres dans la pièce ?

— Parfois, oui.

— Et est-ce qu’il part passer la nuit ailleurs, en prétendant que tu ne peux pas le joindre parce qu’il n’y a pas de téléphone à la réception ?

— Oui.

— Quand il mentionne une certaine femme, est-ce que son ton change, ou est-ce qu’il marque une légère pause avant de citer son nom ?

Charlie se mordit la lèvre et hocha la tête, laissant de nouvelles larmes couler.

— A-t-il soudain commencé à effacer tous ses messages dès qu’il les a lus ?

Charlie acquiesça en silence.

— Et as-tu appris ça parce que tu te faufiles au milieu de la nuit pour vérifier ses messages sur son téléphone, parce que tu cherches désespérément à savoir s’il commet un écart de conduite ?

— Oui, sanglota-t-elle. Comment sais-tu ça ?

Suzie s’interrompt, se demandant si la visiblement bouleversée Charlie avait besoin de connaître la réponse à cette question.

— Parce que c’est ce que je faisais quand je le soupçonnais de coucher avec toi, répondit-elle sur un ton calme. Je pense que c’est ce que font toutes les femmes quand elles tentent désespérément de trouver la preuve que leurs soupçons sont infondés.

— Je suis tellement navrée, sanglota Charlie. Je suis tellement navrée que nous t’ayons fait une

chose pareille.

Suzie demeura silencieuse.

— Tu dois penser que j'ai exactement ce que je mérite, reprit Charlie.

— En fait, non, finit par rétorquer Suzie. C'est Antony, le fautif, pas toi.

— Qu'est-ce que je vais faire ? poursuivit Charlie.

Suzie se souvint alors de la raison de sa venue. Faire ressentir à Antony ce qu'elle avait éprouvé toutes ces années auparavant, quand l'avenir sur lequel elle avait tout misé lui avait filé entre les doigts. Quelle meilleure façon de se venger qu'en passant par Charlie ? C'était à son tour. Au lieu de s'éloigner sans faire de vagues et de panser ses blessures pendant les mois à venir, Charlie pouvait faire ce qui devait être fait, et donner une bonne leçon à Antony. *Quelle perspective fantastique !*

— Charlie, dit-elle timidement, inquiète que cette dernière ne se laisse pas embarquer là-dedans. Si tu me laisses faire, je t'aiderai à ne plus te sentir aussi mal et à reprendre les choses en main. Je t'ai parlé de ma rubrique, n'est-ce pas ? Voilà ce que je fais. J'aide les femmes qui ont des problèmes avec leurs hommes.

— Mais pourquoi aurais-tu envie de m'aider ? demanda Charlie, ayant l'air complètement pathétique avec sa tête toute rouge et boursouflée. Tu dois sûrement me détester ?

— Parce que, soupira Suzie. Pour être tout à fait franche, je dois avouer que t'aider m'aidera. Il y a tant de choses que je n'ai pas dites ni faites quand j'ai appris pour toi et Antony, et je l'ai regretté depuis. Si je peux t'aider à le traiter comme il le mérite, tu n'imagines pas à quel point ça me fera du bien.

Charlie dévisagea Suzie pendant un long moment.

— Tu m'as vraiment manqué, finit-elle par dire. Je suis tellement désolée.

Suzie lui rendit son sourire.

— Bon, reprit-elle. Prenons les choses une par une. Considérons les faits. Quand as-tu soupçonné qu'il se passait quelque chose pour la première fois ?

Chapitre 15

Drew n'était pas allé au bureau ce jour-là. Ses réflexions incessantes l'empêchaient de maintenir sa routine. En quittant la boutique *Moss Bros*, il avait recouvré la conviction que sa vie était effectivement sur la bonne pente. Il suivait le bon chemin. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Cette impression avait duré jusqu'à 23 h 04, quand il était allé vérifier que son réveil était réglé pour le lendemain matin, juste après une dispute avec Emily au sujet des œillets. La plus grande fierté de la mère de Drew étaient les œillets qu'elle faisait pousser pendant l'été dans son minuscule jardin. Vu son amour pour cette fleur en particulier, elle avait demandé à son fils s'il accepterait d'en porter une à sa boutonnière pour son mariage. C'était sans compter sur les menaces de mort d'Emily et sa mère en réponse à cette suggestion, et Drew était censé annoncer la mauvaise nouvelle. Quand bien même il avait tenté timidement l'argument « cela ferait tellement plaisir à ma mère », il n'avait pas la moindre illusion : avoir des œillets au milieu des anthuriums roses ruinerait le mariage entier. N'ayant pas l'énergie d'insister, il avait éteint sa lampe de chevet et posé la tête sur son oreiller, moment à partir duquel ses pensées confuses l'avaient relancé dans sa quête sans relâche de la tranquillité d'esprit. À 3 heures du matin, il en était réduit à essayer de se recenser les scores de tous les matchs joués à l'extérieur par Manchester City depuis cinq ans, dans l'espoir de distraire son cerveau hyperactif. Il avait réussi à dormir par à-coups, mais au matin, il était épuisé.

Incapable de faire face à Suzie aussi confus et éreinté, il avait pris ses quartiers dans un café équipé du wifi, et avait appelé au journal pour dire qu'il travaillait de l'extérieur. L'article qu'il essayait d'écrire sur un cas de violence domestique, impliquant une femme qui avait fait avaler à son mari des vers de terre écrasés dans des lasagnes parce qu'elle en avait assez de son obsession pour la pêche, n'aidait en rien à soulager son cerveau en ébullition, ni son estomac noué.

Vers l'heure du déjeuner, il entendit la porte s'ouvrir et un gloussement familier résonner. Il se baissa derrière son ordinateur lorsque Suzie déboula dans la pièce. Il jeta un coup d'œil par-dessus son écran, juste à temps pour voir Gareth passer nonchalamment un bras autour des épaules de la jeune femme, tandis qu'ils regardaient tous deux le tableau pour faire leur choix parmi les plats du jour.

En remarquant leur proximité évidente, Drew se sentit à la fois troublé, horrifié, soulagé, en colère, et ainsi de suite : toute la palette d'émotions d'un homme qui ne voit plus clair dans ses sentiments.

Comme hypnotisé, il les observa s'installer à une table à l'autre bout de la pièce. Au moins, ils ne l'avaient pas repéré. Ils passèrent le déjeuner entier à discuter et plaisanter comme larrons en foire. Suzie semblait sur un petit nuage, et Gareth avait l'air de lui faire un numéro de charme – manœuvre qu'il réservait d'habitude à ses plus gros annonceurs.

Chaque fois que le rire de Suzie retentissait, Drew éprouvait une douleur aiguë, quelque part dans sa poitrine. De toute évidence, elle était sous le charme de Gareth – et dire qu'il pensait qu'elle avait tiré un trait sur les hommes. Bêtement, il tapa le nom de Gareth sur Google pour voir quels résultats sortaient, espérant découvrir qu'il avait été inculpé de meurtre dans le Kansas, et qu'il avait pris la fuite pour échapper au couloir de la mort. Alors même que Drew déterrât le passé brillant de Gareth à Cambridge, une paire d'yeux scintillants se posèrent sur lui de l'autre côté de son écran.

— Coucou, entonna Suzie. Qu'est-ce que tu fais planqué ici ?

Elle plongea sur le siège en face de lui, avant de poursuivre :

— J'ai attendu que tu arrives toute la matinée. J'ai tellement de trucs à te raconter, c'est fou.

— Je... J'avais juste besoin d'être au calme pour finir ça, bredouilla-t-il, en pointant du doigt la photo prise durant la remise des diplômes de Gareth sur le blog de ses parents, que fort heureusement, Suzie ne pouvait pas voir.

— J'ai beaucoup plus croustillant à te mettre sous la dent, rétorqua-t-elle en rabattant l'écran de son ordinateur. Je viens de déjeuner avec notre cher rédacteur en chef, Drew, et devine quoi ? Il m'adore.

— Il quoi ? s'exclama Drew.

C'était encore pire que ce qu'il craignait. Depuis combien de temps cela durait ?

— Il trouve que je suis la meilleure chose au monde depuis l'invention du pain tranché, parce que les revenus publicitaires ont doublé grâce au succès de ma nouvelle rubrique. Doublé, Drew. Tu te rends compte ? Je savais que je recevais beaucoup plus de lettres et d'e-mails, mais qui aurait cru que cela puisse arriver ? Et devine quoi ? ajouta Suzie, sans attendre de réponse. Apparemment, depuis que j'ai conseillé à cette femme de brûler les parties intimes de son mari, les ventes de chalumeau ont triplé. Un magasin de bricolage veut une annonce en pleine page. Du pur génie. C'est ce que Gareth a dit. « Du génie. »

Elle tendit la main et termina le dernier morceau de beignet que Drew gardait précieusement.

— C'est vraiment super, commenta Drew, soulagé de constater que Gareth et Suzie n'entretenaient pas une liaison passionnée.

— Attends un peu, reprit-elle en mâchant, ce n'est pas la chose la plus importante que j'aie à t'annoncer.

Drew se sentit de nouveau tendu. Ils étaient amoureux. Maintenant que Suzie avait sauvé le journal à elle seule, Gareth avait craqué pour elle.

— Hier, je suis allée voir Charlie.

Bon sang ! D'où il sortait, celui-là ? C'était qui, ce fichu Charlie ?

— Tu sais, la femme d'Antony, expliqua-t-elle, percevant son expression confuse. La meilleure nouvelle, en fait, c'est qu'elle a grossi. Ça m'a fait tellement plaisir, si tu savais.

Elle s'interrompit quand elle remarqua qu'il avait toujours l'air aussi perplexe.

— Un truc de filles, ajouta-t-elle. Bref, devine quoi ?

— Quoi ? marmonna-t-il.

— Il recommence, répondit-elle, visiblement surexcitée, avant de baisser le ton. Il a une aventure.

— Oh, mon Dieu, s'exclama Drew, l'annonce de cette nouvelle balayant ses inquiétudes premières.

— Et tu ne croiras jamais avec qui, lui souffla-t-elle dans le creux de l'oreille, au point qu'il arrivait à sentir son souffle sur sa joue, relançant sa réflexion.

Chapitre 16

Chère Suzie,

J'ai vingt-huit ans et j'ai récemment repris contact avec mon tout premier petit copain, Michael, par Facebook. Après avoir échangé quelques e-mails, nous nous sommes revus et c'était comme au bon vieux temps. On s'entendait si bien, et cette fois, j'ai même pu coucher avec lui. Il m'a dit qu'il ne voulait pas être en couple, parce qu'il venait de se brûler les ailes avec sa dernière petite amie, mais qu'il pensait pouvoir gérer une « amitié améliorée ». Tout se passait bien ces derniers mois, mais voilà qu'il m'a demandé si j'étais toujours en contact avec certaines des plus jolies filles du lycée, et si je serais d'accord pour les emmener la prochaine fois qu'on se verrait. Je n'en ai aucune envie, parce que dans ce cas, nous ne pourrions pas coucher ensemble. Je ne crois pas qu'il s'en rende compte. Pensez-vous que je devrais le lui faire remarquer, ou cela serait trop déplacé ?

*Bien à vous,
Lisa*

Chère Lisa,

Par pitié, ne me lancez pas sur le sujet de « l'amitié améliorée ». Autant porter autour du cou une pancarte disant « Sexe gratuit – Aucun compte à rendre ». Quant au fait que vous le preniez pour un ami, ça me sidère. On n'appelle pas ça un ami, on appelle ça un client. Ouvrez les yeux, Lisa, il profite de vous, et il est temps d'inverser les rôles. Dites-lui que vous êtes toujours en contact avec la personne la plus splendide du lycée et qu'elle meurt d'envie de le revoir. Ajoutez que vous devriez tous vous retrouver chez lui, parce que cette personne aime votre concept « d'amitié améliorée », et qu'elle est intéressée par un plan à trois. Arrivez tôt, et dites-lui que vous pensez que vous devriez monter le chauffage et vous mettre en sous-vêtements pour vous mettre dans l'ambiance. Une fois qu'il sera en caleçon, et cinq minutes après l'heure à laquelle votre invité était censé arriver, prenez votre téléphone et vérifiez vos messages. Annoncez à Michael que Gary est à deux minutes à peine, et qu'il trépigne d'impatience. Précisez-lui que c'est un bon ami à vous et qu'il n'y a strictement rien à améliorer chez lui.

*Amusez-vous bien.
Suzie*

— Sale pimbêche arriviste, grommela Jackie à Suzie lorsqu'elles s'installèrent sur une rangée de chaises, au fin fond de la bibliothèque Keeling.

— Chut, elle pourrait t'entendre, chuchota Suzie en retour.

— Je m'en fiche, dit Jackie, un peu plus fort cette fois. Enfin, regarde-la dans son petit tailleur en polyester, si collet monté. On lui donnerait le bon Dieu sans confession. Non pas que je veuille

entendre ce qu'elle a à confesser, si elle s'envoie effectivement en l'air avec Antony.

— Merci pour l'image mentale, Jackie.

Antony avait, pour ainsi dire, servi à Suzie son plan de vengeance sur un plateau. Si ça fonctionnait, les retombées pourraient se révéler spectaculaires, même s'il avait fallu un peu de temps pour convaincre Charlie de jouer son rôle. Plusieurs visites chez *Ben & Jerry's* au Trafford Centre avaient été nécessaires, le temps de comploter en secret, tout en engloutissant d'énormes quantités de crème glacée en quête d'inspiration. Charlie semblait à présent complètement en phase avec la philosophie de « Chère Suzie », quant à la façon de traiter les hommes infidèles. À cet instant, cela dit, alors qu'elle était assise, attendant son tour de revoir Antony pour la première fois en presque dix ans durant sa séance de consultation avec ses électeurs, Suzie commençait à douter.

— La voilà, reprit Jackie, en donnant un coup dans les côtes à Suzie. Troy, tu es prêt avec ta sucette, mon chou ? Assure-toi de la coller sur la jolie jupe de la dame, d'accord ?

Tandis qu'ils approchaient de la jeune femme en tailleur bleu marine, Troy leur adressa un grand sourire.

— Bonjour, mesdames, je suis Megan, les accueillit la femme, atrocement propre sur elle et rayonnante. Quel beau bébé, s'épancha-t-elle, se penchant pour caresser la joue de Troy.

Sentant de la nourriture potentielle, ce dernier attrapa son doigt et le fourra dans sa bouche pour croquer dedans à pleines dents.

— Ooh, gémit-elle, sous le coup de la surprise.

— Non, Troy, gronda Jackie. Tu ne sais pas où ça a traîné.

Megan et Jackie échangèrent des regards noirs, notant toutes deux que cette entrevue avait peu de chances de donner naissance à une relation fructueuse.

Megan toussa, ajusta ses lunettes invisibles, et riva les yeux sur son bloc-notes.

— Pour l'instant, Antony vient juste de recevoir un autre électeur, mais si vous pouvez me donner de plus amples informations sur ce dont vous souhaitez vous entretenir avec lui, cela nous fera gagner du temps par la suite, dit-elle en levant les yeux, un sourire dédaigneux aux lèvres.

— Donc vous êtes un peu comme l'elfe avant qu'on ait le droit de rencontrer le père Noël ? demanda Jackie.

Megan lui jeta un regard assassin avant d'éclater de rire.

— Oh, oui, très amusant. En fait, je suis stagiaire, expliqua-t-elle en gratifiant Jackie d'un sourire faux.

— Eh bien, c'est un plaisir de vous rencontrer, Monica, rétorqua Jackie, en lui rendant la pareille.

— En fait, c'est Megan.

Son sourire hypocrite s'effaça, et sous son col blanc rigide, taillé comme celui d'un uniforme scolaire, sa peau commença à rosir.

— Si vous le dites, répliqua Jackie.

Suzie ne put réprimer un sourire.

— Bon, poursuivit Megan, reprenant ses moyens. Puis-je m'assurer que vous vivez bien dans la circonscription d'Antony ? Pouvez-vous me dire où vous habitez ?

— Dans celle de Fairlawns, chérie.

— Parfait, répondit-elle en hochant la tête.

— Je sais, je suis un génie, la nargua Jackie. Je connais mon adresse.

— Et à quel sujet souhaitez-vous vous entretenir avec votre député ? interrogea Megan, commençant à paraître agacée.

— Je souhaiterais soulever le problème du cruel manque d'installations pour allaiter dans le

secteur, expliqua Jackie. Si mon Troy se met à avoir soif pendant que nous sommes dans les parages, je n'ai souvent aucune autre option que de tout déballer en public. C'est un scandale, vous pouvez me croire.

— Euh, oui, je suppose que ce doit être particulièrement inconfortable pour vous.

— Tout à fait. Ce n'est pas tâche facile d'être discrète avec des engins pareils.

Megan fut incapable de résister à sa furieuse envie de fixer le regard sur la poitrine de Jackie.

— Vous voyez ce que je veux dire ? la pressa Jackie.

— Oui, euh, non, euh..., balbutia Megan.

— Bref, je me disais que ce serait une excellente façon d'utiliser l'argent des contribuables de mettre en place des installations pour les femmes qui ont besoin de nourrir leur petit.

— Oui, oui, bien sûr. Et avez-vous des propositions à faire quant aux endroits où ces équipements devraient être installés ? C'est toujours d'un grand secours de venir avec une solution plutôt qu'avec un problème. C'est ce qu'Antony... euh, M. Barwood dit toujours.

— Je pense à la salle fumeurs du *White Hart*, qui ne peut plus être utilisée à cet effet, donc peut-être qu'elle pourrait servir pour l'allaitement, répondit Jackie. Pratique d'avoir des rafraîchissements à portée de main, vous savez. On ne peut pas se permettre d'être déshydratée quand on donne le sein.

Megan tourna les yeux vers Suzie, cherchant à se voir confirmer que les propos de Jackie étaient ridicules, comme elle le soupçonnait fortement.

— Quelle idée de génie, Jacks, acquiesça Suzie. Et devine quoi ? On vient juste d'y réinstaller Pac-Man.

— C'est pas vrai ?

— Si.

— C'est pas génial ? s'exclama Jackie, à l'intention de Megan. Quel don à la communauté, que la salle fumeurs du *White Hart* devienne un havre de paix pour toutes les femmes qui allaitent. Je pense que votre Antony va adorer cette idée, pas vous ?

Megan les dévisageait toujours toutes les deux quand la porte menant à la pièce derrière elle s'ouvrit, et qu'un homme muni d'une canne en sortit.

— Bonne journée, ma chère, lança-t-il en levant légèrement son chapeau de feutre pour saluer Megan. Il est tout à vous, ajouta-t-il, un large sourire aux lèvres.

— Euh, ce ne sera pas long, marmonna Megan.

Elle s'engouffra par la porte ouverte et prit bien soin de la refermer derrière elle.

— Comment j'étais ? questionna Jackie.

— Tu as été brillante, lui dit Suzie. J'espère juste qu'il ne va pas flairer l'entourloupe et refuser de nous recevoir, sinon le plan tombe à l'eau.

— Il va nous recevoir, il n'a pas le choix ; c'est mon député.

— Hmm, j'espère, reprit Suzie, en se mâchouillant les ongles.

— Ça va ? s'enquit son amie.

— Je me sens juste un peu bizarre, c'est tout. Tu sais, je ne l'ai pas vu depuis des années. Je ne sais pas trop quel effet ça va me faire.

— Souviens-toi seulement qui tu es, et pourquoi tu es ici. C'est toi qui mènes le jeu, tu te rappelles ? C'est ce que tu ne cesses de répéter à tes lectrices. Au fait, j'adore les chocolats gratuits que j'ai reçus en souscrivant à ta newsletter sur le site.

— Tu les as reçus ? demanda Suzie, au comble de l'enthousiasme. Je n'arrive pas à croire qu'on ait déjà trouvé un sponsor. On n'a mis le site en ligne que la semaine dernière. Apparemment, une clinique spécialisée dans les MST va devenir notre sponsor principal le mois prochain.

— Et qu'est-ce que je vais recevoir pour ça ? Un échantillon gratuit de chaude-pisse ?

Au même instant, la porte se rouvrit et Megan apparut, quelque peu rougissante, comme le remarqua Suzie. Antony était vraiment une ordure.

— Il va vous recevoir maintenant, annonça Megan à l'intention de Jackie.

— Désolée, chérie. Une petite urgence vient de tomber, et je dois y aller. Troy a besoin d'être allaité, à la vérité. Mais vu le cruel manque d'équipements, je vais être contrainte de m'exhiber dans la salle d'ouvrages de référence, expliqua-t-elle à pleine voix, pour se faire entendre du plus grand nombre d'habitants du Grand Manchester. Cela dit, ma bonne amie Suzie ici présente va exposer mon problème à M. le député. Allez, salut. Ravie de vous avoir rencontrée, Monica.

— C'est Megan, rétorqua celle-ci sur un ton sec.

— Comme vous le sentez, chérie, répliqua Jackie en partant en trombe avec Troy sous le bras, qui se débattait en hurlant.

La jeune stagiaire afficha un sourire forcé et se mit sur le côté pour ouvrir le passage à Suzie, avant de fermer la porte derrière elle.

Lorsque Suzie entra, Antony avait les yeux baissés, affairé à écrire quelque chose sur un formulaire. Elle remarqua une légère calvitie au sommet de sa tête, et sentit instantanément un sursaut de confiance en elle.

— Venez vous asseoir, lança-t-il sans lever le regard. Ce ne sera pas long, madame, euh, madame...

Il examinait férocement le formulaire.

— Mme Miller, en fait. Suzie Miller.

— Quoi ? s'exclama Antony en relevant brusquement la tête. Suzie, qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle se retrouva bouche bée. Elle était bien trop occupée à voir sa relation avec Antony lui défiler devant les yeux, car le seul fait d'apercevoir son visage lui rappelait un million de souvenirs, ensevelis jusque-là dans les tréfonds de son esprit. Premiers baisers, dernières danses, pique-niques en été, balades en hiver, dîners dehors, petits déjeuners au lit, grandes célébrations, tendres élans de compassion : tout repassait dans sa tête en accéléré. Il n'avait pas changé, en dehors du fait qu'il était devenu député. Sa chemise était caractéristique d'un homme barbant entre deux âges. Son nœud de cravate était bien serré en haut, au lieu d'un peu lâche comme par le passé, et la naissance de ses cheveux reculait pour rejoindre sa calvitie naissante. Mais à part ça, c'était exactement le même. Oh, et il portait une alliance. C'était nouveau, ça aussi, par rapport à la dernière fois où elle l'avait vu.

— Suzie, répéta-t-il. Alors... comment vas-tu ? Quelle surprise.

Il tapotait nerveusement sur la table avec un stylo.

— Eh bien... je vais bien, mentit-elle.

Le magnétoscope dans sa tête venait d'atteindre la fin de leur relation, et commençait à rejouer le moment où elle avait surpris Antony dans leur lit avec Charlie. Elle arrivait à revoir ses fesses blanches faire des va-et-vient, et elle se souvint de s'être fait la réflexion qu'elle ne l'avait jamais vu sous cet angle auparavant.

Antony détourna les yeux, incapable de soutenir son regard, et entreprit de ranger nerveusement des trombones dans un secrétaire en plastique bleu. Enfin, vu qu'elle n'ouvrait pas la bouche, il leva les yeux et fronça les sourcils. Il la jaugea de la tête aux pieds.

— Tu as l'air en pleine forme, finit-il par dire.

Elle avait fait de son mieux pour ne pas s'habiller pour l'occasion. Elle mourait d'envie de se moquer éperdument de ce qu'Antony allait penser d'elle, mais sa fierté l'avait emporté, et elle avait sorti de son placard son plus beau tailleur, associé à des talons hauts sexy, qui lui avaient paru

nécessaires pour stimuler sa confiance en elle. Comme il était tout aussi nécessaire, d'ailleurs, de se mettre dans la peau d'une journaliste de haut vol et d'incarner un bel exemple de réussite. Ce jour-là, elle n'était pas Suzie Miller, rédactrice du courrier du cœur pour le *Herald*. Ce jour-là, elle était Kate Adie, le gilet pare-balles en moins, en pleine enquête pour faire éclater la vérité. De plus en plus nerveuse lorsque Antony continua à la détailler de la tête aux pieds, elle se demanda ce que Kate ferait ensuite. Ne pas avaler ses salades, et passer à l'attaque. Faire comme si le monde était à ses pieds. Ignorer la bataille, et se concentrer sur les faits. Kate Adie était l'idole de Suzie dans sa jeunesse. Certes, elle n'était pas allée jusqu'aux champs de bataille au Moyen-Orient, mais de toute évidence, la sphère du couple était l'arène dans laquelle elle était destinée à mener son combat pour la vérité.

Elle s'assit sur une chaise en plastique face au bureau d'Antony et sortit son bloc-notes de son sac. Préparant son stylo, elle le regarda droit dans les yeux et posa sa première question.

— Antony Barwood, j'ai des raisons de penser que vous avez une liaison. Souhaitez-vous confirmer mes dires ?

Du grand n'importe quoi. Kate ne poserait jamais une question aussi fermée – qu'est-ce qui lui était passé par la tête ?

— Qu'est-ce que...

Il jeta son stylo sur le bureau, dispersant des trombones dans tous les coins.

— Qu'est-ce que tu fous ? Pour qui tu te prends pour venir ici et me poser une question pareille ?

— Antony, je suis reporter pour le *Manchester Herald*. J'ai la preuve que tu as une liaison et j'aimerais recueillir tes impressions... s'il te plaît ? ajouta-t-elle.

Bon sang ! Kate ne dirait jamais « s'il te plaît ».

— Suzie, j'ignore ce que tu fiches ici, mais je pense que tu ferais mieux de partir. Personne n'entre ici pour m'accuser d'avoir une aventure.

— Moi, si, rétorqua-t-elle à voix basse.

— Oh que non. Je n'ai pas de fichue aventure. Maintenant, dehors, la somma-t-il en se levant de sa chaise.

Suzie écrivit calmement dans son calepin, tout en réfléchissant à sa prochaine offensive.

— Qu'est-ce que tu écris ? hurla-t-il, en contournant le bureau pour s'approcher d'elle.

— « Je n'ai pas de fichue aventure », a déclaré le député de West Keeling, répondit Suzie sans cesser de noter.

— Donne-moi ça, gronda-t-il en lui arrachant le bloc-notes des mains pour le balancer sur le bureau. Je t'interdis de venir ici avec ces mensonges éhontés. De quoi s'agit-il vraiment ? D'une sorte de vengeance bizarre pour ce qui nous est arrivé ? Après quoi, presque dix ans ? Tu es cinglée, voilà ce que tu es ! Va donc faire une thérapie et ne remets plus jamais les pieds ici.

— Je suis déjà une thérapie, rétorqua Suzie, toujours bien assise sur sa chaise.

Antony, en chemin pour aller ouvrir la porte, s'interrompt.

— Bien, bien, répliqua-t-il plus calmement, la peur se lisant clairement sur son visage. C'est une très bonne chose, Suzie. Maintenant, va-t'en. Je suis certain que ton psychiatre te déconseillerait fortement de te trouver ici maintenant, pas vrai ?

— Oh si, bien au contraire, répondit-elle sur un ton enjoué. Cette thérapie est autoadministrée, et me fait vraiment un bien fou.

— « Autoadministrée » ? la questionna-t-il. Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Eh bien, tu as parfaitement raison. C'est une vengeance. Tu es toujours un vrai petit malin, hein ? Elle repéra des taches sombres pointant sous ses aisselles.

— Une vengeance ? répéta-t-il, en déglutissant à grand-peine.

— Oui.

— Pour la façon dont nous avons rompu ?

— Oui.

— Mais c'était il y a dix ans, plaيدا-t-il, levant les mains en l'air pour manifester son exaspération.

— Oh, je le sais bien. Mais, tu vois, tu ne m'as pas donné l'occasion d'agir à l'époque, donc je le fais maintenant.

— En m'accusant d'avoir une liaison ? Tu plaisantes, j'espère. J'ai épousé Charlotte, tu n'es pas au courant ? Je ne tromperais jamais ma femme.

— Elle croit pourtant que c'est le cas, rétorqua calmement Suzie.

— Quoi ? s'écria Antony.

— Que tu la trompes.

— Tu as vu Charlotte ? Qu'est-ce qui se passe à la fin ? Je vais faire appeler la sécurité.

Il fit une nouvelle tentative vers la porte.

— Pourquoi ne pas poser la question à Megan ? demanda Suzie, en examinant ses ongles nonchalamment. Je suis certaine qu'elle serait ravie de rendre service dans tous les cas.

Antony se figea devant la porte à peine entrouverte.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Seulement qu'elle a l'air d'une jeune fille très serviable, voilà tout. Tu dois être vraiment enchanté de l'avoir à disposition pour subvenir à tes moindres besoins.

Antony referma la porte

— Je n'ai pas de liaison, répéta-t-il, les dents serrées.

— Si on posait la question à Mlle Lewinsky, à côté ? répliqua Suzie.

Elle crut qu'Antony allait exploser juste devant elle, avant qu'il ne parvienne à se calmer suffisamment pour répondre.

— Tu n'as aucune preuve, maintenant sors de mon bureau !

Il ouvrit la porte à la volée et fit un pas de côté pour la laisser passer.

— Excusez-moi, lança soudain une voix haut perchée, suivie du mouvement de balancier de la queue-de-cheval impeccable qui trônait sur la tête de Megan.

— Navrée de vous importuner, Antony, mais le maire a téléphoné, et voudrait que vous le rappeliez de toute urgence, le pressa Megan.

Elle se tourna vers Suzie pour lui adresser un sourire en guise d'excuses.

— Suzie... euh, Mme Miller allait justement partir, déclara Antony.

Flûte. Que faire à présent ? Suzie savait qu'Antony avait raison. Elle n'avait pas la moindre preuve. Tout ce qu'elle avait, c'étaient les soupçons de Charlie – et en matière d'adultère, les soupçons se révélaient souvent fondés.

— Kate Adie, Kate Adie, Kate Adie, marmonna-t-elle dans sa barbe. Donc c'est vous qui couchez avec Antony ? balança-t-elle à Megan.

Le silence se fit, tandis que tout le monde se remettait du choc, à la suite de l'annonce des faits à voix haute.

La main de Megan vola jusqu'à sa bouche, et elle regarda le visage horrifié d'Antony. Les lèvres de celui-ci remuaient mais aucun mot n'en sortait.

— Je suis une vieille amie et nous avons eu une bonne conversation, reprit Suzie, en souriant à Antony.

— Mais je croyais que nous ne devions en parler à personne, intervint Megan. Je croyais que nous devions attendre la réélection.

— « Nous » ? s'exclama Suzie, incapable de contenir sa colère. Vous vous prenez déjà pour un « nous » ? Vous avez couché ensemble quelques fois dans le dos de sa femme. Ça ne vous donne pas le droit de dire « nous ».

Antony empoigna Megan par le bras et la traîna dans la pièce, claquant la porte derrière elle.

— Tais-toi, siffla-t-il. C'est une journaliste et une malade mentale, donc laisse-moi parler.

Megan, prenant conscience de la situation, chancela.

— Oh, Seigneur, répétait-elle, encore et encore, tandis qu'Antony se dressait du haut de son mètre soixante-dix et se mesurait à Suzie.

— C'est ta parole contre la mienne, dit-il. Personne ne tiendra compte de ton seul témoignage.

Suzie se tapa le front pour feindre la surprise.

— Tu as raison, répliqua-t-elle. Bien sûr que tu as raison. Ta parole contre la mienne. En fait, techniquement, ce sera la parole de Megan, poursuivit-elle en sortant un Dictaphone de sa poche.

Elle laissa le temps à Antony de le remarquer un bref instant avant de le glisser de nouveau dans sa veste, la main posée dessus pour le protéger.

— Comment oses-tu ! explosa-t-il. Donne-moi ça.

— Non, rétorqua-t-elle, avançant jusqu'à ce que son visage se retrouve à quelques centimètres à peine du sien. Sais-tu ce que je tiens dans ma main ? Ton avenir. Sur cette minuscule petite machine se trouve ton avenir, et il est entre mes mains. Tout comme le mien était dans les tiennes, il y a toutes ces années. Tu m'avais dit que nous en avions un. Je comptais sur cet avenir, et tu me l'as enlevé. Aujourd'hui je peux te rendre la pareille. Alors, qu'est-ce que ça fait, Antony ?

À présent, la lèvre inférieure d'Antony tremblait, et la désagréable odeur de sa transpiration – ou peut-être de sa peur – montait aux narines de Suzie. Elle tint bon, soutenant son regard, ignorant les jérémiades de Megan, quelque part derrière lui.

— D'accord, tu t'es bien amusée, déclara lentement Antony. Je suis désolé pour ce que j'ai fait, sincèrement. Mais disons qu'on est quittes maintenant, d'accord ? Tu me donnes ce truc, et tu pourras dormir sur tes deux oreilles en te disant que tu as eu ta vengeance.

— Tu veux récupérer ton avenir, hein ? interrogea Suzie.

— Oui. Comme je l'ai dit, je suis désolé. Donne-le-moi, s'il te plaît, implora-t-il.

— Non, répondit-elle brutalement. Tu ne peux pas l'avoir, parce que je dois le remettre à quelqu'un d'autre.

Blottie dans un coin, Megan sanglotait, sa façade impeccable désormais réduite à néant.

— Non, Suzie, je t'en prie, tu ne peux pas faire ça. Je ferai tout ce que tu veux. Tu sais que si tu l'imprimes, je suis fini.

Suzie le dévisagea un long moment, se demandant ce qu'elle avait bien pu voir en lui.

— J'aurais dû me douter que ta précieuse petite carrière serait ton souci premier, finit-elle par cracher. Qu'en est-il de ta femme, Antony ?

Il ne répondit pas. Megan se tut d'un seul coup.

— Tu as raison, je me suis bien amusée, reprit Suzie. Je n'ai pas besoin d'aller plus loin.

— Oh, Suzie, merci, répliqua Antony, visiblement soulagé. Tu ne le regretteras pas, promis.

Il tendit la main pour atteindre le Dictaphone.

— Pas si vite, rétorqua Suzie, en reculant d'un pas. Je me suis bien amusée. Mais maintenant, c'est au tour de Charlie. C'est elle qui va récupérer ceci, ajouta-t-elle en faisant une tape sur sa poche. Je pense que ce devrait être à elle de trancher sur ton avenir, pas toi ?

Elle se tourna et quitta la pièce avant que Megan n'ait le temps de se remettre à pleurer, et qu'Antony ne s'effondre sur le sol pour en faire de même.

Chapitre 17

Chère Suzie,

J'approche de mes quarante ans à grands pas, et j'ai cru que j'avais gâché ma chance de trouver l'amour, mais tout a changé quand j'ai rencontré l'homme idéal il y a six mois. On dirait un rêve devenu réalité. On s'entend comme larrons en foire, et le sexe est tout bonnement incroyable. Seule une chose s'interpose pour qu'on vive heureux à jamais. Sa femme. Il ne veut pas la quitter parce qu'il prétend que cela détruira la vie de son épouse, mais je ne veux pas passer le reste de la mienne à ne pouvoir que grappiller quelques heures par-ci par-là avec l'homme que j'aime. Je veux seulement qu'on se comporte comme un couple normal. Me réveiller dans ses bras, sortir et faire les courses avec lui. Est-ce trop demander ?

*Bien à vous,
Katherine*

Chère Katherine,

Oui, c'est trop demander. Donnez-moi une seule bonne raison pour laquelle il jetterait aux orties votre relation consistant en du sexe sans engagement. Est-ce attrayant pour lui de passer des heures à babiller tout en dépensant une fortune dans un restaurant chic ? Veut-il vraiment vous tenir dans ses bras toute la nuit, alors qu'il peut arriver à ses fins, se lever, rentrer chez lui, et faire une bonne nuit de sommeil dans son lit ? A-t-il réellement envie de débattre avec vous de quelle marque de gel W.-C. acheter ? Non. Cet arrangement est parfait pour lui, parce qu'il a des rapports sexuels avec vous, ce qui lui permet de ne pas affronter le fait que, de toute évidence, son mariage a un problème majeur qu'il doit régler. Donc je vous somme à vous, ainsi qu'à toutes celles qui se retrouvent actuellement à jouer le rôle de « l'autre femme » d'arrêter immédiatement. Je proclame donc la journée de vendredi prochain comme étant officiellement celle de la revanche façon Liaison fatale. Je vous demande à toutes de célébrer votre libération d'une relation compromettante, en envoyant à votre homme infidèle un lapin en peluche accompagné d'un petit mot l'avertissant que, la prochaine fois, ce sera un vrai, s'il ne vous fiche pas la paix et ne commence pas à jouer franc-jeu avec son épouse.

*Courage,
Suzie*

— Des lapins ? marmonna Drew derrière son écharpe, alors qu'il luttait contre l'air glacial de ce matin de décembre.

— Pas besoin de me faire remarquer à quel point c'est une bonne idée, répondit Suzie, observant autour d'elle la flopée de journalistes amassés devant le portail de la résidence de Manchester

d'Antony Barwood.

Elle s'autorisa un sourire en coin. La journée « Liaison fatale » était une bonne idée, mais sa vengeance contre Antony était un vrai coup de génie. Elle jeta un coup d'œil à son téléphone pour voir si Charlie lui avait envoyé un message. *Rien. Autant espérer que ce soit bon signe.*

— Bon, tu vas m'expliquer ce qui se passe ici ? demanda Drew. Je ne pige toujours pas pourquoi tu as renoncé aux aveux d'Antony, poursuivit-il en baissant d'un ton pour éviter qu'on ne l'entende. As-tu pensé à ce que tu aurais pu en faire ? On parle de passer à côté d'un scoop et d'une vengeance. Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Tu verras bien, murmura-t-elle tout en regardant la porte d'entrée s'ouvrir sur Antony, faisant de son mieux pour avoir l'air d'un député quelconque un dimanche, vêtu d'un jean mal taillé et d'un manteau de ski qui n'avait visiblement jamais approché d'une piste. Charlie apparut derrière lui, accoutrée d'un imperméable noir trop large et de lunettes de soleil.

— Oh, mauvais choix, grimaça Suzie. On dirait qu'elle porte une housse pour barbecue. Je vois déjà les gros titres d'ici : « La femme du député sur le gril ».

— Son look est sans doute le cadet de ses soucis pour l'instant, fit remarquer Drew. Elle doit en avoir gros sur la patate.

— Mais je lui ai conseillé d'être glamour, grommela Suzie, en tapant du pied par terre. Flûte, pourquoi n'a-t-elle pas écouté un traître mot de ce que je lui ai dit ?

Antony et Charlie avaient presque atteint le portail. Ils se tenaient la main, mais marchaient en silence. Antony arborait une mine morose mais résignée. L'expression de Charlie, quant à elle, était impossible à décrypter, à cause des lunettes de soleil. Suzie espérait qu'elles ne dissimulaient pas des yeux rouges. Elle lui avait conseillé de paraître enjouée et optimiste, pas de donner l'impression de se rendre à un enterrement un jour de déluge.

Antony s'arrêta juste derrière le portail, au bout de l'allée bordée d'arbres, et adressa un signe de tête à la vingtaine de journalistes et de photographes amassés de l'autre côté, mandatés par tous les plus grands journaux nationaux. Il mit la main dans sa veste et en sortit une feuille de papier, avant de s'éclaircir la voix et de serrer la main de Charlie.

— Merci d'être venus, commença-t-il sur un ton solennel. Je me tiens ici devant vous aujourd'hui au nom de l'honnêteté et de la transparence, qualités qu'à mon avis vous attendez d'un député. Et en tant que tel, je me dois de vous avouer que j'ai commis une faute très grave. Récemment, j'ai eu une relation inappropriée avec une femme autre que mon épouse. Cette relation est maintenant terminée. J'ai eu l'occasion d'être honnête avec Charlotte, et de lui exprimer mes profonds regrets pour l'erreur que j'ai commise.

Il leva le regard vers sa femme et hocha la tête d'un air grave, avant de reprendre son discours :

— En tant que serviteur public, je me dois maintenant de faire preuve de la même honnêteté envers mes électeurs et le merveilleux peuple britannique. Je prends conscience que j'ai laissé tomber tout le monde et je n'aurai de cesse de m'en excuser. Je ne peux vous décrire à quel point cela me peine de me tenir ici aujourd'hui en ayant à faire cette déclaration. J'ai dévoué mon existence entière à être un serviteur public, et je n'ai jamais envisagé qu'une chose pareille arriverait. Mon intention a toujours été de servir les autres pour faire une différence dans leur vie.

Il s'interrompit un instant et leva les yeux de son discours. Les flashes s'enflammèrent aussitôt, faisant baigner l'étrange couple dans une lueur fluorescente. Ce qui ressemblait à un million de voix fendit soudain l'air, tandis que les vautours impatients tentaient leur chance pour prendre part au massacre.

— Simon Andrews, pour le *Mirror*. Qui était donc cette veinarde, Tony ?

— Richard Bartholomew, du *Telegraph*. Comptez-vous démissionner ?

— Philip Barker, du *Sun*. Maintenant que vous avez rejoint le club des députés don Juan, va-t-on vous voir dans le magazine *Hello !* en compagnie de femmes d'une vingtaine d'années à moitié nues ?

Antony, accablé par la lumière des flashes, cligna des yeux un moment, visiblement surpris, avant de parvenir à recouvrer une contenance. Il poursuivit son discours, sans se référer à sa feuille.

— J'ai été momentanément distrait, et j'ai fait preuve d'une faiblesse dont je ne suis pas fier. Mais comme je l'ai dit, je suis devenu un serviteur public pour faire une différence dans la vie des gens, et avec le soutien de mon épouse, j'espère continuer ainsi pendant très longtemps.

Antony pointait maintenant du doigt une des caméras de télévision pour s'adresser directement au public en train de le regarder de chez lui.

— Il se prend pour Bill Clinton, fit remarquer Suzie, horrifiée, à Drew. Ce geste du doigt. Il espère faire une pirouette à la Clinton et s'en tirer indemne.

Elle balaya du regard la foule, silencieuse à présent, comme suspendue à chacun de ses mots. Incapable d'en croire ses yeux, elle se concentra de nouveau sur Antony.

— Regarde-le, poursuivit-elle, sans chercher à s'adresser à qui que ce soit en particulier. Il pense que ça pourrait faire avancer sa carrière. Faire la une avec un scandale sexuel le rendra célèbre, au lieu de rester un banal député dont personne n'a jamais entendu parler.

Elle observa Charlie, qui avait les yeux rivés sur le sol.

— Oh, allez, Charlie, reprit-elle. À quoi tu joues, bon sang ? Ce n'est pas censé se passer comme ça.

— De quoi tu parles ? chuchota Drew, tout en griffonnant furieusement dans son calepin, pour essayer d'y retranscrire l'allocution mot pour mot.

— C'est juste qu'elle est là. À ses côtés. Ce qui est précisément ce qu'elle avait promis de ne pas faire. Je lui ai dit que je lui apporterais la preuve, et qu'ensuite, elle devrait se montrer digne, et certainement pas faire bloc avec son époux, et mettre fin à cette mascarade pour de bon. Qu'elle libérerait toutes les femmes sur cette planète en faisant ce qu'il fallait et en partant. Aucun homme n'accepterait de subir une humiliation pareille. Pour l'amour du ciel, les suffragettes vont se retourner dans leur tombe. Elles n'ont pas combattu pour le droit de vote, pour que des femmes laissent des députés s'en tirer en sautant sur tout ce qui bouge.

Drew leva le regard de son gribouillage.

— Donc tu as passé un accord stipulant que tu obtiendrais des preuves si, par la suite, elle humiliait Antony publiquement pendant son discours larmoyant, au portail de son jardin ? L'avenir d'Antony en lambeaux, mission accomplie. Mais en attendant, elle ressemble plutôt à une parfaite Tammy Wynette.

— On dirait bien.

Suzie baissa les yeux sur le trottoir, se demandant si elle ne ferait pas mieux de partir, plutôt que de voir se dérouler plus longtemps cette scène tragique.

À présent, Antony répondait calmement à toutes les questions des journalistes, avec une expression relativement soulagée sur le visage. Suzie ne put s'empêcher d'admettre qu'il s'en était bien tiré, même si elle supposait qu'il avait été coaché à foison par les meilleurs conseillers en communication. Il répétait sans cesse les mots-clés sur lesquels on lui avait visiblement conseillé de mettre l'accent : « erreur », « honnêteté », « serviteur public ».

C'était intolérable pour Suzie. Charlie avait toujours les yeux rivés sur le sol, ignorant toutes les questions qui fusaient dans sa direction, tandis qu'Antony prenait le devant de la scène et saisissait son

moment sous les projecteurs.

Suzie n'arrivait pas à se sortir Tammy Wynette de la tête. Son tube *Stand by your man* résonnait inlassablement à ses oreilles. Il fallait qu'elle fasse quelque chose. *Aux grands maux, les grands remèdes*. Elle joua des coudes, et parvint à se frayer un chemin jusqu'au portail, à quelques mètres à peine de Charlie. Elle l'appela par son prénom, mais celle-ci refusait obstinément de lever les yeux. En réalité, elle semblait même reculer peu à peu, comme si elle s'efforçait de détourner Antony de son public captivé.

Suzie inspira profondément, et décréta qu'il n'y avait qu'une option. Il lui faudrait se tourner vers la seule personne dont les mots pouvaient peut-être atteindre Charlie à cet instant précis. Les mots de quelqu'un par qui Charlie était obsédée dans les années quatre-vingt-dix, quand elles étaient encore amies. Les mots du seul et unique... Gary Barlow.

Ainsi, lors de cette froide journée d'hiver, entourée par la crème des journalistes, Suzie prit une profonde inspiration, et entonna les paroles de *Promises*, écrit par ce grand homme en personne.

Charlie leva les yeux vers Suzie dès le deuxième vers, tant les mots de son membre bien-aimé des Take That lui étaient familiers. Suzie poursuivit à grand-peine, s'efforçant de se souvenir des paroles. Un par un, les journalistes amassés autour se tournaient pour observer la scène. Quelques instants plus tard, Antony la repéra, lorsque la foule entière se tut, se demandant ce qui pouvait bien se passer. Une expression de panique absolue traversa son visage, soulagé quelques instants plus tôt, et il se mit à jeter des coups d'œil nerveux à Charlie.

— Eh bien, merci d'être venus, dit-il tandis que Suzie reprenait son souffle à la fin du refrain. Voici qui conclut la conférence de presse. Je vous demanderai maintenant de nous laisser, à mon épouse et moi-même, un peu d'intimité pour reconstruire notre mariage.

Il se tourna pour partir, mais Charlie demeura clouée sur place, le regard toujours fixé sur Suzie.

Allez. Dernière chance. Elle se relança dans le refrain, en remplaçant les mots par les siens pour que son propos tape en plein dans le mille.

— « Il fait le paon, ça se voit d'ici, il tente de se moquer de Charlie », chanta-t-elle en regardant l'intéressée droit dans les yeux, espérant qu'elle réponde.

— C'est quoi, cette chanson ? interrogea un homme à côté de Suzie.

— Le deuxième titre des Take That, *Promises*. Il n'est arrivé que trente-huitième dans le hit-parade, c'est peut-être pour ça que vous ne le reconnaissez pas, expliqua-t-elle du bout des lèvres, en regardant toujours Charlie les yeux pleins d'espoir.

Charlie lui rendit son regard, avant de se tourner pour jauger la foule déchaînée de journalistes chevronnés, qui n'avaient apparemment jamais assisté à une scène aussi étrange de toute leur carrière.

— J'ai une annonce à faire, déclara-t-elle calmement.

— Parlez plus fort, ma chère, hurla quelqu'un dans le fond.

— C'est bon, Charlotte, tu n'as pas à dire quoi que ce soit. Rentrons, d'accord ? l'interrompit Antony, la mine très contrariée, en la tirant par la main.

— Vas-tu te taire une seconde et me laisser parler ? rétorqua Charlie, arrachant sa main de la sienne et sortant de la poche de son manteau une feuille de papier roulée en boule.

Elle la déplia lentement devant l'assistance devenue muette.

— Je ne pensais pas en être capable, mais quelqu'un vient de me rappeler à l'instant pourquoi il le faut.

Elle leva les yeux et fit un petit sourire à Suzie, avant d'ôter ses lunettes de soleil, et de se tourner pour faire face à une caméra de télévision sur pied.

— Voilà ce que j'ai à dire à mon époux, reprit-elle, en regardant droit devant elle. C'est une ordure.

Après quelques instants de silence choqué, les journalistes devinrent fous furieux, bombardant Charlie de questions pour qu'elle détaille son annonce. Après avoir attendu patiemment que le tapage cesse, elle poursuivit :

— Je n'ai rien de plus à dire à son sujet, et c'est tout ce que vous avez besoin d'écrire. Je vous demande de ne pas lui donner la satisfaction de rédiger des pages et des pages, en surveillant de près sa carrière ainsi que le moindre de ses faits et gestes. Il n'en vaut pas la peine. C'est un député de seconde zone, qui serait incapable d'organiser un pot de départ en retraite. Donc ignorez-le et espérez qu'il sorte de scène, pour le bien de tous.

La foule écoutait attentivement chaque mot de Charlie, tandis qu'Antony, sous le choc, demeurait figé, sans savoir quoi faire.

— Toutefois, j'aimerais préciser quelque chose à mon sujet. J'ai soutenu Antony dans sa carrière pendant presque dix ans. J'ai sacrifié toutes mes ambitions pour rester auprès de lui et me comporter en parfaite épouse de politicien. Je l'ai fait parce que je l'aimais. Mais j'ai le regret d'admettre que je l'ai aussi fait parce que c'était un homme ambitieux – un homme avec un but dans la vie et une soif de vaincre – et que j'ai trouvé ça terriblement attirant. Mais hélas, une fois au pouvoir, les hommes peuvent être dangereux, car pour une raison obscure, ce sentiment de pouvoir descend directement jusqu'à leur pénis.

Charlie marqua une pause et regarda Antony dans les yeux, alors qu'il reprenait son souffle, sous le choc. Un ricanement parcourut la foule, tandis que les journalistes griffonnaient furieusement, et que les photographes s'acharnaient sans le moindre scrupule pour capturer la mine écarlate d'Antony Barwood.

— Malheureusement, ça crée en eux un désir de prouver leur puissance, en manipulant autant de femmes que possible pour les attirer dans leur lit. Et pire encore, les femmes succombent, souvent parce qu'elles se sentent honorées qu'un tel homme leur accorde son attention.

Charlie s'interrompit un instant, baissa le regard sur la feuille de papier froissée et sembla hésiter, avant de la rouler de nouveau en boule et de la remettre dans sa poche.

— À ces femmes, voilà ce que je voudrais dire, reprit-elle, l'air presque sereine. En particulier à la fille qui a couché avec mon mari.

Toutes les têtes se relevèrent et les journalistes retinrent leur souffle pour écouter ce que l'épouse bafouée du député avait à dire à la maîtresse de son mari.

— Ne vous donnez pas cette peine. Peut-être bien que le pouvoir descend dans leur pénis, mais hélas, ça ne joue pas sur leurs performances.

Il y eut un instant de silence, avant que l'assistance entière ne parte en éclats de rire et en débats surexcités. Hébétée, Suzie observait les journalistes blasés se tourner pour se faire des signes de tête entre eux en guise d'approbation. À son insu, Charlie avait délivré une information capitale que l'univers entier avait envie d'entendre. Les hommes puissants, au succès évident, étaient nuls au lit. Même s'il s'agissait d'une généralisation grossière, les journalistes rassemblés là, presque tous entre deux âges, qui avaient sans doute souffert aux mains de patrons dont le pouvoir était monté à la tête, accueillirent chaleureusement la nouvelle. Quand Charlie se tut, une pléthore de questions fusèrent de nouveau, mais elle leva les mains pour réclamer le silence.

— C'est tout ce que j'ai à dire pour l'instant. En dehors du fait que je tiens à remercier tout spécialement la personne sans qui je ne serais pas là aujourd'hui. Je voudrais donc remercier Suzie Miller, qui écrit la fantastique rubrique « Chère Suzie » pour le *Herald*. Viens par ici, Suzie.

La jeune femme avait une folle envie de se cacher. Elle n'avait aucune envie de se tenir devant une légion de journalistes professionnels, et de se faire féliciter pour sa rubrique de courrier du cœur.

Elle secoua la tête en regardant Charlie, espérant qu'elle la laisserait tranquille.

— Allez, Suzie, viens par ici, insista Charlie.

Suzie aperçut Antony la foudroyer du regard, et sentit sa confiance en elle revenir aussitôt. Elle ouvrit le portillon sur le côté et monta rejoindre Charlie, la prenant dans ses bras comme si celle-ci venait de remporter une médaille olympique.

— « Chère Suzie » est la première rubrique de courrier du cœur que j'aie jamais lue qui donne la vérité toute nue sur la façon de gérer ses problèmes de couple et se défendre quand ça tourne mal. Toute personne qui a des problèmes relationnels devrait lire sa chronique, parce que, comme elle me l'a dit, on ne devrait pas tourner les talons pour se laisser mourir ; mais plutôt pour piétiner le coupable jusqu'à la mort avec.

Charlie se tourna et serra Suzie dans ses bras, avant de lui murmurer dans le creux de l'oreille :

— Merci infiniment. Tu avais raison. Je me sens en pleine forme.

Suzie, sans voix, lui rendit son étreinte. Ce n'était pas du tout ce à quoi elle s'attendait.

En tenant fermement Suzie par la main, Charlie conclut la conférence de presse.

— Je ne répondrai à aucune autre question maintenant. Toutefois, je donnerai une interview exclusive au *Manchester Herald*, donc assurez-vous d'en acheter un exemplaire demain.

Elle pivota pour donner un dernier baiser à Suzie, puis remonta l'allée de gravier sans se retourner, laissant Antony gémir sur son passage.

Il adressa un regard sournois à Suzie, puis sortit son téléphone de sa poche, sans doute pour passer un coup de fil à ses conseillers, et suivit Charlie dans l'allée, visiblement furieux. Suzie se demanda un instant si elle ne ferait pas mieux de les rejoindre, puis décréta que Charlie était maintenant largement capable d'encaisser tout ce qu'Antony, le député déshonoré et sexuellement remis en question, avait à lui balancer.

Chapitre 18

« Les secrets et les mensonges sont le poison qui tue un mariage », a déclaré hier Charlotte, l'épouse du député disgracié Antony Barwood, en réfléchissant à la fin de leurs dix ans de mariage, après qu'il eut admis avoir une liaison. « Une fois qu'on ment à son épouse, on lui manifeste la pire forme de manque de respect, et sans respect, comment un mariage peut-il survivre ? » De toute évidence, son refus de faire front avec son mari hier lui a redonné son estime d'elle-même, et le courage de ramasser les miettes de sa vie pour prendre un nouveau départ.

Suzie cessa de lire la une du journal et se tourna pour regarder Drew, enfoncé dans son fauteuil de bureau, siroter un triple expresso, vu qu'il avait dû rester debout toute la nuit pour achever l'article.

— C'est vraiment bien, fit-elle remarquer. Tu es doué avec les trucs de filles. Tu devrais faire ce genre d'analyses plus souvent.

— Je continue de penser que tu aurais dû te charger de l'interview, rétorqua-t-il.

— Hors de question, répliqua-t-elle. Je t'en devais une, et je savais que tu te débrouillerais nettement mieux que moi. Regarde un peu ce que tu as écrit là, renchérit-elle, en plantant son doigt sur le journal. « Visiblement, Charlotte Barwood manifeste déjà des signes indiquant qu'elle sort de sa chrysalide. Alors qu'elle a été bien trop longtemps enveloppée dans la lourde cape d'un homme imbu de sa personne, un sourire éclatant illumine désormais son visage, quand elle repense à son courageux discours, donné lors d'une conférence de presse le matin même. »

Elle leva les yeux et soupira.

— C'est tellement vrai. Si joliment dit. Elle ne te plaît pas, si ?

— Quoi ? Non, andouille. J'étais désolé pour elle, voilà tout, expliqua Drew en rougissant.

Il était mort de fatigue et la dernière chose dont il avait besoin, c'était bien que Suzie fasse ce genre de remarques idiotes. Écouter pendant trois heures Charlie, et son récit sur son mariage chaotique, lui avait suffisamment retourné le cerveau comme ça. Une phrase en particulier planait dans son esprit. Charlie avait fondu en larmes et lui avait confié qu'elle savait que son mari ne l'aimait pas dès le jour où ils s'étaient mariés. Elle savait au fond d'elle qu'ils étaient amis proches, mais qu'il n'était pas amoureux d'elle. Il la considérait seulement comme une épouse décente pour un politicien, et munie du bon carnet d'adresses. « Comment épouser quelqu'un que l'on n'aime pas ? » avait-elle sangloté. Effectivement, il s'était posé la question, puis s'était efforcé de la chasser.

Mais maintenant qu'il avait terminé l'article, et passé les vingt dernières heures ou presque debout, son esprit était confus, et plus rien ne faisait barrage à ses pensées incohérentes. Il fallait qu'il sorte de cet endroit, qu'il dorme, et garde la tête froide.

Suzie dévorait toujours l'article lorsqu'il commença à ranger son bureau. Le téléphone de la jeune femme sonna et elle décrocha distraitement, sans détourner les yeux du journal.

— Allô... Oui, c'est elle... D'où ça, pardon ?... Je vois.

Elle abandonna le journal et se redressa.

— Eh bien, cela fait un moment maintenant que je rédige cette rubrique comme ça, et d'ailleurs, je reçois quatre fois plus de lettres depuis que j'ai changé de formule.

Un blanc.

— Oui, c'est exact.

Un autre blanc.

— Eh bien, euh, oui. Je crois que je suis libre, laissez-moi juste vérifier mon agenda.

Elle boucha le micro de son téléphone et l'éloigna d'elle avant d'émettre un petit cri. Elle enleva sa main et reprit l'appel.

— Oui, en fait, je suis libre.

Ultime blanc.

— Très bien, on se voit là-bas dans ce cas. Merci beaucoup. Au revoir.

Elle posa délicatement le combiné puis leva des yeux écarquillés, surexcités même, vers Drew. Elle se redressa lentement, fit le tour du bureau, puis agita les bras en hurlant « Oh, mon Dieu ! » d'une voix hystérique. Après trois tours, elle finit par s'arrêter brutalement à côté du fauteuil de Drew, posa la main sur sa tête, et l'embrassa fermement sur le front. Puis elle recula d'un pas et sautilla sur place en chantonnant :

— Devine quoi ? Devine quoi ? Devine quoi ?

— Quoi ? finit-il par s'écrier.

Elle lui donnait mal au crâne, et ses narines s'efforçaient toujours de chasser le parfum qu'elle avait semé en se penchant au-dessus de lui.

— Je vais passer à la télé ! s'exclama-t-elle, en sautant de joie. Genre la vraie télé, pas une prétendue chaîne Youtube, la vraie télé !

— Pourquoi ? demanda-t-il, stupéfait, espérant qu'elle cesse de bondir dans tous les sens.

— *Granada Reports* veut m'interviewer demain matin sur ma rubrique. Moi, moi, moi ! lui cria-t-elle en plein visage.

— Waouh, commenta-t-il en reculant, déstabilisé par sa proximité soudaine.

— C'est pas génial ? reprit-elle. Qui aurait cru qu'à la minute où je décide de faire une croix sur les hommes, ma vie n'en deviendrait que meilleure ? Je ne sais pas pourquoi je ne l'ai pas fait plus tôt. Peut-être que je serais une célébrité depuis des années si c'était le cas.

— Tu n'es pas encore une célébrité non plus, fit remarquer Drew.

— Mais qui sait où ça pourrait mener ? répondit-elle. Tout le monde commence quelque part. Qui sait qui pourrait récupérer l'histoire une fois qu'elle sera dans la presse locale ?

Elle s'interrompit, et afficha soudain une mine triste.

— Oh, mince, ajouta-t-elle, son élan d'enthousiasme soudain évanoui.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Drew.

— Flûte, Richard et Judy.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

— Ils ne passent plus à la télé, si ? Je rêvais d'être leur invitée à leur émission du matin, et voilà qu'à la minute où j'ai mes chances, ils me la font louper. J'ai l'impression que l'affaire Wogan se répète.

— « Wogan » ?

— Oui, Wogan. Dans mon album de promotion de dernière année, j'ai écrit que mon ambition ultime était de passer chez Wogan, puis cet imbécile a été remercié. Pourquoi ces célébrités ne restent-elles pas assez longtemps à l'antenne pour m'interviewer ?

Drew se rendit compte qu'il avait définitivement besoin de partir et de rejoindre un monde plus terre à terre.

— Bon, commença-t-il. Faut que j'aille dormir. Envoie-moi un message pour me dire quand tu passes, d'accord ?

— Bien sûr.

Au moment où Drew prenait son sac, le rédacteur en chef arriva en trombe.

— Voilà mon duo dynamique, lança-t-il, le sourire jusqu'aux oreilles, en plaçant les mains sur une épaule de chacun d'eux. Je suis juste venu vous dire qu'entre ton interview exclusive, et le succès de « Chère Suzie », nous avons déjà doublé les ventes aujourd'hui. Les visites sur le site ont triplé, et d'après Alex, il nous faut un assistant, trop d'annonceurs l'appellent.

— Sérieusement ? demanda Drew en se rasseyant.

— Sérieusement, répondit Gareth. En plus, j'ai d'excellentes nouvelles pour toi, fiston.

Drew ne put s'empêcher de grimacer. Quelle que soit l'ampleur de la nouvelle, se faire appeler « fiston » par un type plus jeune que lui n'avait vraiment rien de réjouissant.

— Tu vas devenir journaliste d'agence. Le bureau reçoit des appels de sites Internet et de journaux du monde entier qui veulent utiliser ton article. Cette petite dame a fait sensation hier. Je crois qu'elle a touché une corde sensible. Elle a fait ce que tout le monde a toujours rêvé de voir arriver à un politicien infidèle. C'est vraiment énorme, ce qui se passe.

— Waouh, journaliste d'agence !

Ce furent les seuls mots que Drew parvint à prononcer. Maintenant c'étaient ses rêves qui devenaient réalité, n'en déplaise à Suzie.

— Drew, c'est fantastique ! Toi aussi, tu vas devenir célèbre ! s'exclama Suzie, en sautillant de nouveau en l'air.

— Je refuse que tu aies des ambitions qui outrepassent ta position, répliqua Gareth, la mine soudain sévère. Hors de question que tu te mettes à rêvasser et que tu quittes le *Herald*. Bon, bien joué et... on se remet au travail.

Il partit à grands pas, les laissant tous les deux silencieux, décontenancés par ce soudain changement d'humeur.

— Waouh, murmura Suzie. Il pense que tu vas te faire débaucher. Question de temps, mon vieux. Réfléchis une seconde, Emily et toi pouvez partir pour Londres, et devenir un de ces couples branchés – toi le journaliste de haut vol, et elle, la brillante avocate. Vous aurez des nounous, des femmes de ménage et... des voitures de luxe, tout le tintouin. Appelle Emily. Téléphone-lui et dis-lui qu'il se pourrait que vous déménagiez à Londres.

Drew avait l'impression que ses yeux allaient s'enfoncer dans son crâne. La fatigue et le trop-plein d'informations étaient trop durs à supporter pour son organisme.

— Je suis tellement heureuse pour toi, tu le mérites, entendit-il Suzie lui dire.

Il la dévisagea un moment, puis sa bouche commença à remuer sans qu'il soit capable de l'en empêcher.

— Je ne te manquerais pas ? demanda-t-il.

— Bien sûr que non ! s'exclama-t-elle. Toi et ta petite vie parfaite pouvez partir dans le Sud, en ce qui me concerne. Simple question de temps avant que je me retrouve assise à côté de quelqu'un qui a autant gâché sa vie que moi.

L'amère vérité. Il ne lui manquerait pas s'il n'était pas là. Cette pensée lui trottait toujours dans la tête quand Diane, la réceptionniste, les interrompit en lui mettant une corbeille remplie de petits papiers sous le nez.

— Prends-en un, le pressa-t-elle.

— Quoi ? bredouilla-t-il.

Le manque de sommeil provoquait sûrement les situations les plus délirantes qui soient.

— Un nom, expliqua-t-elle, en secouant la corbeille.

— Euh, Gordon, dit-il.

— Personne qui travaille ici ne s'appelle Gordon, et de toute façon, tu dois piocher un nom en secret. Ne le dis pas tout haut, ça va tout gâcher.

Drew crut qu'il allait finir par fondre en larmes. Que se passait-il ? Il regarda Suzie pour lui demander de l'aide.

— Le jeu du père Noël secret, chuchota-t-elle, en pointant du doigt dans la corbeille le tas de petits papiers soigneusement pliés qui portaient les noms de tous les employés du bâtiment.

— Oh, je vois, dit-il, soulagé de constater qu'il existait une explication logique.

— Je déteste ce jeu, poursuivit Suzie. Quel gâchis. Tu offres un cadeau nul, tu en reçois un, puis il reste quelque part au fond d'un tiroir pendant des centaines de millions d'années, en refusant de disparaître et de se décomposer.

— Et qu'est-ce que tu as eu l'an dernier ? demanda Drew.

— Un coffret cadeau d'après-rasage pour homme, répondit Suzie.

— Pour moins de 5 livres ? s'exclama Drew.

— Exactement, acquiesça-t-elle. Un cadeau nul à tous les points de vue. Autant prendre un billet de cinq et le jeter dans les toilettes. Le père Noël secret, ça devrait être interdit.

— Contente-toi de piocher un nom, intervint Diane, perdant patience et secouant une nouvelle fois la corbeille.

Drew et Suzie plongèrent tous deux la main dedans et en sortirent un morceau de papier. Suzie ouvrit le sien en premier et émit un grognement sourd. Drew déplia le sien à son tour et garda les yeux rivés dessus.

— Eh bien, au moins, c'est sans doute la dernière fois que tu devras jouer à ça, lança Suzie après que Diane fut passée au bureau suivant. Je n'arrive pas à envisager que les journaux nationaux huppés fassent des père Noël secret. Plutôt du genre à organiser des pseudo-soirées échangistes, je suppose. Bref, tu es tombé sur qui ?

Il replia soigneusement le papier et le mit dans sa poche.

— C'est un secret, répondit-il en prenant son attaché-case et en se dirigeant vers la porte.

Chapitre 19

Drew fixait son regard sur la dame orange assise en face de lui. Après tous ces événements étranges au bureau, et seulement quelques petites heures de sommeil, il s'était dit qu'en aucun cas, sa journée ne pourrait être plus bizarre. Mais tandis qu'il écoutait la femme, vêtue d'un tailleur vert en polyester et d'une cravate couleur crème maculée d'autobronzant, il regrettait de tout son cœur l'environnement relativement délirant de son travail.

— Bon, je vous recommande chaudement de ne pas négliger notre rayon des accessoires décoratifs. Nous avons des articles fantastiques qui peuvent vous permettre d'exprimer votre personnalité dans la décoration intérieure de votre foyer de jeunes mariés. Et bien sûr, vu la période de l'année, nous avons de splendides articles pour les fêtes. Bon nombre de mes couples ont déjà opté pour nos adorables bas de porte en forme de rennes. Ne serait-ce pas amusant de célébrer votre premier Noël en tant que mari et femme, avec des bas de porte décorés pour l'occasion ?

La femme gloussa, tandis que Drew jetait un coup d'œil à Emily, qui, heureusement, paraissait elle aussi quelque peu déroutée.

— À la vérité, finit par dire Emily à la coordinatrice de la liste de mariage, dont le teint orange semblait s'être accentué depuis qu'ils étaient assis là, j'ai déjà fait le tour de votre site Internet et j'ai une liste précise de ce que nous voulons, hormis le coloris de certaines choses. Je voulais aussi m'assurer que vos draps en coton égyptien ont un tissage de cinq cents fils.

— Madame, reprit la dame orange, en trifouillant du doigt sa cravate, la maculant encore plus d'autobronzant, je peux vous garantir que je ne fermerais pas l'œil de la nuit, si je pensais que mes jeunes mariés dormaient dans une qualité moindre.

— Bien, répliqua brusquement Emily. On commence, dans ce cas ?

Elle tapota le dossier qu'elle avait posé sur ses genoux, contenant sa liste minutieusement tapée de cadeaux de mariage.

— Si vous pouviez juste me supporter encore quelques minutes, je vous expliquerais où se trouvent tous les rayons. Je ne saurais vous dire la quantité de fois où, dans l'excitation de choisir leurs cadeaux de mariage, mes couples en oublient totalement le linge de table, gloussa la dame orange. Et vous ne pouvez décemment entamer une vie conjugale sans linge de table, si ? ajouta-t-elle, adressant sa question à Drew.

— Absolument, répondit-il, en s'affaissant dans sa chaise.

Il balaya du regard la pièce au troisième étage pour voir si quelqu'un d'autre que lui avait peur de ces curieuses créatures de mariage. Quatre autres couples assis dans des box semblables se faisaient harceler par des vendeuses en polyester. En fait, ils n'avaient pas du tout l'air mal à l'aise. Les femmes étaient penchées en avant, visiblement impatientes, buvant la moindre parole que leur prêchaient ces mercenaires, tandis que leurs partenaires avaient les mains jointes et souriaient bêtement.

— Inutile de nous indiquer où se trouvent tous les articles, dit Emily à la femme. J'ai fait un plan du magasin, ajouta-t-elle avant de se tourner vers Drew. Je pense que le plus efficace serait que tu t'occupes du rez-de-chaussée. Voici la liste dans l'ordre par rapport à la porte de l'ascenseur, ça ne devrait pas te prendre plus d'une demi-heure. Je vais me charger de cet étage-ci.

Elle se retourna vers la femme assise de l'autre côté du bureau.

— Bon, pouvons-nous avoir deux scanners, s'il vous plaît, afin que l'on puisse s'y mettre ?

La dame orange dévisageait Emily avec un air de profonde confusion. Drew dut admettre qu'il se sentait fier. Elle pouvait se le garder, son bas de porte en forme de renne.

— Eh bien, évidemment, si c'est de cette façon que vous voulez procéder, pas de problème, rétorqua la conseillère sur un ton pincé. Toutefois, il me semble que la plupart de mes couples aiment faire le tour ensemble, au cas où ils auraient besoin de prendre des décisions en cours de route. Ce sont vos cadeaux de mariage, après tout. Vous vivrez avec pour le restant de vos jours.

— Inutile, rétorqua Emily en se levant. Les décisions ont déjà été prises, nous voulons seulement en finir. Maintenant veuillez me donner le scanner, s'il vous plaît.

Elle tendit la main.

Plutôt à contrecœur, la dame orange lui donna les deux scanners, mais alors que Drew était sur le point de s'en aller, elle l'empoigna par le bras.

— Pourquoi est-ce que je ne viendrais pas avec vous ? Je ne reçois pas d'autre couple avant une demi-heure. On ne sait jamais, je pourrais vous aider à trouver quelque chose qui n'est pas sur votre liste.

— Non, répondirent Drew et Emily en chœur, en hurlant presque.

— Merci, reprit Drew. Je pense que je peux me débrouiller.

Une fois à côté de l'ascenseur, Emily tendit à Drew sa liste et un stylo.

— S'il y a quoi que ce soit que tu n'arrives pas à trouver, alors mets une croix, et je descendrai choisir autre chose. D'accord ?

— Super, répondit Drew en souriant. Choisir des cadeaux de mariage, quel pied.

— Il faut bien en passer par là, Drew, gronda-t-elle sur un ton sérieux. Sinon, nous allons nous retrouver avec une maison remplie de babioles qu'on ne pourra pas jeter. Je descendrai te retrouver quand j'aurai fini.

Là-dessus, elle se tourna et se dirigea droit sur un étalage de taies d'oreiller.

Tout en prenant l'ascenseur pour descendre, Drew examina le scanner. Il pressa la détente plusieurs fois et s'aperçut que s'il le pointait vers sa main, il émettait une lumière rouge sur sa paume. Alors il fit ce qu'aurait fait n'importe quel homme en possession d'un gadget pareil. Il prétendit que c'était un sabre laser, en le ballottant de façon théâtrale d'un côté à l'autre de l'ascenseur, jusqu'à ce que les portes s'ouvrent, à l'instant même où il était en train de viser l'autoritaire dame orange.

Il ne fallut pas longtemps à Drew pour se sentir franchement mal à l'aise. Il se retrouva noyé dans une mer de porcelaine dans le rayon de la vaisselle. Partout où il posait les yeux, des assiettes blanc étincelant le mitraillaient, tellement immaculées et parfaites que lui se sentait sale, et pas du tout à sa place. D'autant qu'à chaque « bip » agaçant de l'horrible scanner, il grimaçait en regardant le minuscule viseur pour voir le prix. Comment une soucoupe pouvait coûter près de 20 livres ? Un objet aussi inutile ; à savoir une assiette servant à porter une tasse déjà munie d'une anse, à un prix tel – comment était-ce possible ? Et que diable était un pot à crème ? Il n'avait jamais entendu parler d'un truc pareil, et en avait encore moins utilisé un, il en était persuadé. Donc pourquoi aurait-il besoin qu'un de ses amis, ou un des membres de sa famille, dépense son argent si durement gagné pour lui en acheter un ? Il commençait également à entrevoir qu'Emily, en dépit de son talent spectaculaire en matière d'organisation, avait complètement négligé le fait que sa famille à lui ne disposait pas de telles sommes. En fait, il n'avait même jamais vu quiconque dans sa famille faire de liste de mariage, sauf sa cousine Catrina, qui s'était mariée dans la précipitation et avait déposé une liste de naissance chez *Mothercare*. Il savait qu'il lui faudrait en toucher deux mots à Emily. Peut-être qu'ils pourraient

aussi en faire une dans un magasin moins cher, voire ne pas en faire du tout. Il balaya la pièce du regard et aperçut un des couples qui étaient assis dans les box à l'étage, en train d'étudier des cafetières. L'homme tendit la main et attrapa une petite tasse, puis feignit de préparer un expresso à sa promesse, avant de la lui tendre avec un geste théâtral, en disant :

— Pour vous, future madame Pemberton.

La fille gloussa et lui fit un petit bisou sur la joue, avant de lui ordonner de reposer la tasse et de se concentrer.

Voilà ce qui clochait. Ils ne devraient pas faire ça séparément. *Au diable l'efficacité.* S'il fallait vraiment en passer par là, alors autant s'amuser à le faire ensemble plutôt que d'avoir l'air d'un imbécile, tout seul, à pointer un stupide scanner sur une théière. Ravi d'avoir trouvé une échappatoire à cette séance de torture, il détala vers l'ascenseur et appuya sur le bouton pour monter.

Il lui fallut un peu de temps pour trouver Emily, vu qu'elle était cachée par une montagne de Téflon, et un carton à l'effigie de Jamie Oliver, à taille réelle, souriant bêtement en brandissant ce qui ressemblait à s'y méprendre à un vibromasseur de luxe.

— Tu prends un de ces trucs ? cria Drew à Emily, en pointant du doigt l'objet épuré coincé dans la main de Jamie.

Emily lui adressa un bref coup d'œil.

— Oui. En rouge vif.

— Waouh, s'exclama Drew, un large sourire aux lèvres. Ça commence à me plaire, cette histoire de liste de mariage.

— Tu as déjà terminé ? demanda-t-elle en se relevant pour se diriger vers lui.

— Pas tout à fait, répondit-il. En toute franchise, ça ne m'amuse pas de faire ça tout seul. Je me dis que la dame orange avait peut-être raison. On devrait s'en occuper ensemble, vu que c'est notre liste de mariage.

Emily le dévisagea un moment sans rien dire. Puis elle consulta sa montre, avant de lui expliquer que ce n'était pas un problème, mais qu'il fallait faire vite, parce qu'elle devait partir en réunion vingt-cinq minutes plus tard.

— Aucun problème, répliqua-t-il. Tu sais quoi, tu lis la liste, et moi, je scanne. Je maîtrise le laser mieux que personne.

Elle le dévisagea de nouveau quelques instants, avant de pousser un petit soupir et de lui tendre le scanner. Elle inspecta sa feuille pour retrouver l'endroit où elle s'était arrêtée dans la liste.

— D'accord. Le suivant, c'est une cocotte Pyroflam en vitrocéramique blanche, capacité d'un litre, lut-elle à voix haute.

— Je te demande pardon ? s'enquit Drew sans bouger.

— J'ai dit une cocotte Pyroflam en vitrocéramique blanche, capacité d'un litre, répéta-t-elle sans avoir besoin de recourir à sa liste.

Drew ne fit pas un geste.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea-t-elle.

— On n'utilise jamais de cocotte.

— Et alors ?

— Alors pourquoi en demande-t-on une ?

— Parce qu'il se pourrait qu'on en ait l'utilité un jour, répondit-elle sur un ton un peu sec.

Drew ne bougeait toujours pas.

— Tu es en train de me dire que nous demandons à quelqu'un de dépenser de l'argent pour nous offrir une cocotte, juste au cas où, un beau jour, on se lèverait en se disant : « Mince alors, je meurs

d'envie de manger un ragoût. Quelle chance que tante Mavis nous ait offert une cocotte pour notre mariage, sinon on serait dans de beaux draps », rétorqua Drew, la voix de plus en plus haut perchée.

Emily regarda autour d'elle, visiblement exaspérée.

— Contente-toi de scanner ce fichu plat, finit-elle par dire, les dents serrées. Je n'ai pas le temps pour ça.

— Non, déclara Drew.

Emily parut prise de court un instant, puis elle avança brusquement, prit le scanner des mains de Drew, et se dirigea à grands pas vers un immense étalage de plats de cuisson.

Drew resta bouche bée, avant de hurler derrière elle :

— Si tu scannes cette cocotte...

Emily se retourna et s'arrêta juste à côté du stand, brandissant le scanner vers un énorme plat blanc.

— Quoi ? rétorqua-t-elle. Je ne te permets pas de me dire ce que je peux ou ne peux pas scanner.

— Si tu scannes cette casserole, je..., reprit-il.

— Tu feras quoi ? insista-t-elle.

Drew soutint le regard imperturbable qu'elle lui lançait, le visage impassible, déterminée quoi qu'il en coûte à accomplir la tâche qu'elle avait si méticuleusement planifiée. *Comment en sommes-nous arrivés là ?* songea Drew, sa fatigue reprenant une nouvelle fois le dessus. Que diable avait-il bien pu se passer pour qu'il se retrouve dans un magasin, en train de se disputer avec sa fiancée au sujet d'une cocotte ?

— Tu feras quoi ? répéta-t-elle.

— J'annulerai le mariage, répondit-il d'instinct, les mots sortant de sa bouche avant qu'il n'ait le temps d'y réfléchir réellement.

Il les entendait résonner pour la première fois, ces mots qui planaient dans son esprit depuis si longtemps, mais qui, jusque-là, étaient restés secrets.

— Qu'est-ce que tu as dit ? demanda Emily, l'interrompant dans ses pensées.

Était-il capable de répéter cette phrase à voix haute ? Le fossé entre le fait de penser ces mots et de les prononcer lui avait paru impossible à franchir, et pourtant, il l'avait fait. Tout naturellement. À présent, Emily avançait vers lui, brandissant le scanner comme un gladiateur tiendrait une épée.

— Qu'est-ce que tu as dit ? reprit-elle.

— J'annulerai le mariage, souffla-t-il, sans même la regarder, à peine conscient de sa présence, tant il était hébété d'entendre éclater ces paroles au grand jour.

Emily s'immobilisa, puis éclata de rire, secouant la tête et se concentrant de nouveau sur sa liste.

— Tu es hystérique, tu le sais ? lança-t-elle. Je vais te dire. Je vais rayer la cocotte, et ajouter un mousser à lait à la place, ça te va ?

— Un mousser à lait ? demanda-t-il en appuyant sur chaque syllabe.

— Oui, tu sais bien, une petite casserole pour y faire bouillir du lait.

— Du lait pour faire quoi ?

— Eh bien, pour le café, par exemple, répondit Emily. Écoute, le temps passe, Drew, il faut qu'on en finisse.

— On le boit noir tous les deux, fit-il remarquer en secouant la tête.

— Drew, tu es ridicule. On peut continuer, s'il te plaît. Tu réfléchis trop. C'est juste une liste de mariage, rien de plus.

— Juste une liste de mariage, répéta-t-il.

— Oui, insista-t-elle en lui prenant la main pour y remettre le scanner. Juste une liste de mariage.

— Et nous allons juste nous marier, poursuivit Drew.

— Oui, siffla Emily, au comble de l'exaspération à présent. Nous allons juste nous marier. Pas de quoi en faire un plat. Bon, allons-y, je vais finir par être en retard à force.

Drew était sur le point de fondre en larmes.

— On ne peut pas, déclara-t-il.

— On ne peut pas quoi ? s'enquit-elle.

— On ne peut pas juste se marier, répondit-il, avançant d'un pas pour lui prendre la main.

— Drew, tu te conduis de manière insensée aujourd'hui. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Personne ne devrait jamais juste se marier. On fait ça parce que c'est la prochaine étape logique, parce qu'on est restés ensemble tellement longtemps, alors pourquoi ne pas se marier ? Mais on n'a jamais pris le temps de vraiment réfléchir à pourquoi on devrait se marier.

— Pourquoi faire une chose pareille ? rétorqua Emily. Pourquoi ? répéta-t-elle un peu plus fort. Tu veux savoir maintenant pourquoi on devrait se marier ?

— Oui, je le veux, dit-il dans un souffle.

— Parce que ça fonctionne, Drew. Ça fonctionne depuis seize ans, s'écria-t-elle, perdant finalement son sang-froid. Je ne sais vraiment pas pourquoi tu me poses la question ici. On s'entend bien. On s'autorise l'un l'autre à vivre nos vies comme bon nous semble. On se soutient. Voilà pourquoi on devrait se marier. Bon sang, Drew, qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi ces temps-ci ? C'est ce pour quoi nous avons construit nos vies ensemble. Regarde-nous, nous sommes le couple parfait. Il n'y a absolument aucune raison pour laquelle on ne devrait pas se marier.

Drew se mordit la lèvre. L'autre phrase qui lui trottait dans la tête depuis quelques semaines menaçait de pointer le bout de son nez, et il n'était pas certain de vouloir la laisser s'échapper.

— Donne-moi une seule bonne raison pour ne pas nous marier, le somma Emily.

Et mince ! Les dés étaient jetés. Elle lui avait posé directement la question, donc il n'avait rien d'autre à faire que de laisser éclater la vérité.

— Je ne pense pas que je t'aime, dit-il, lui serrant fermement les mains, comme si ce geste pouvait aider à atténuer sa réaction.

Le visage d'Emily perdit toute couleur. Elle ne prononça pas un mot.

— Je suis désolé, reprit-il.

Emily n'ouvrait toujours pas la bouche, se contentant de cligner rapidement des yeux.

— Aahh, vous avez une petite dispute ? lança une voix derrière Drew. La plupart de mes couples deviennent assez émotifs une fois qu'ils commencent à choisir les cadeaux que leur offriront leurs proches le jour J.

La dame orange semblait sortir de nulle part.

— Avez-vous du mal à trouver quoi que ce soit ? insista-t-elle. L'ampleur de la tâche peut paraître quelque peu intimidante.

Drew observa le visage livide d'Emily, en quête des premiers signes de réaction à sa confession. Soudain, elle prit une profonde inspiration et parut se ressaisir.

— Je vais être en retard, murmura-t-elle, se penchant pour prendre son sac sans le quitter des yeux.

Elle se tourna et marcha vers l'escalier lentement, mais d'un pas résolu, sans se retourner. Quand elle finit par disparaître, Drew s'effondra sur le sol et s'enfouit la tête dans les mains, laissant le scanner se fracasser bruyamment sur le carrelage.

La dame orange se pencha pour le ramasser.

— Je sais, c'est épuisant, pas vrai ? dit-elle en lui donnant une tape dans le dos. Je vais aller télécharger tout ça, et quand vous serez prêt, montez, une bonne tasse de thé vous revigorera.

Drew attendit que le son de ses chaussures à talons s'évanouisse avant de s'autoriser un premier

sanglot.

Chapitre 20

— Et notre prochain appel sur la ligne de *Granada Reports* ce matin, nous vient de Marion, d'Alderley Edge. Bonjour, Marion. Que souhaiteriez-vous demander à Chère Suzie ?

— Bonjour, Andrew, bonjour, Suzie. Je voulais juste remercier Suzie pour les merveilleux conseils qu'elle m'a donnés il y a quelques semaines. Je lui suis tellement reconnaissante. Elle a sauvé mon mariage.

— Excellente nouvelle, Marion. Seriez-vous d'accord pour nous expliquer quel était votre problème ?

— Bien sûr, Andrew. Je ferais n'importe quoi pour aider d'autres femmes qui pourraient souffrir autant que moi. Voyez-vous, le golf m'avait rendue veuve. Depuis que mon mari avait pris sa retraite anticipée, il passait tout son temps sur le green et m'adressait à peine la parole, sans parler de pourvoir à mes autres besoins, si vous voyez ce que je veux dire ?

— Inutile de nous faire un dessin, à mon avis, Marion ; c'est une émission familiale.

— Eh bien, ce n'est pas parce qu'on dépasse cinquante ans que...

— Nous savons exactement à quoi vous faites allusion, Marion. Pourquoi ne pas nous dire quels conseils Suzie vous a donnés ?

— Eh bien, c'était du pur génie, vraiment. Elle m'a conseillé de dire à mon mari qu'il m'avait forcée à devenir lesbienne, parce qu'il était trop ennuyeux au lit. Ça a marché comme une formule magique, sincèrement. J'ai maintenant les meilleurs vous savez quoi de ma vie.

— Bonjour, Marion. Suzie en ligne. Je me souviens de votre lettre. Donc ça a marché ?

— Comme sur des roulettes, ma chère. Comme vous l'aviez prédit, son esprit de compétition a repris le dessus, quand il s'est dit que ses copains de golf pourraient avoir vent du fait qu'il avait rendu son épouse homosexuelle. Il a complètement changé son fusil d'épaule. Maintenant, je n'ai qu'à prononcer le nom de Billie Jean King et il est déjà en orbite.

— C'est fantastique, Marion. Je suis tellement heureuse pour vous.

— Je voulais seulement dire à tout le monde que Suzie est un véritable génie, et aux hommes gare à vous. On vous surveille.

— Eh bien, merci, Marion. Nous sommes inondés d'appels, mais hélas, nous n'avons pas le temps d'en prendre d'autres aujourd'hui. Merci d'être venue, Suzie. À en juger par le nombre d'appels, je suis certain que nous allons vous voir de plus en plus à l'avenir.

— Regarde, Drew, regarde ! On m'a maquillée et tout le tralala pour passer à l'antenne, s'exclama Suzie, se jetant sur Drew dès son retour du studio et lui flanquant son visage sous le nez.

Drew la dévisagea, se sentant encore plus mal que la veille.

— Tu as une mine déplorable, poursuivit-elle, avant de se laisser de nouveau gagner par l'excitation. Tu m'as vue ? J'étais bien ? demanda-t-elle en sautillant de joie sur son fauteuil de bureau.

— Vue où ? interrogea Drew, l'air presque hanté.

— À la télé, imbécile, répondit-elle, en s'arrêtant net. J'étais sur *Granada Reports* ce matin. Ne me dis pas que tu as oublié de regarder ?

— Oh, je suis vraiment navré, Suzie, sincèrement. J'ai oublié, je...

— C'est pas grave, ma mère, ma tante Dorothee, et Malcolm, dans le bureau d'à côté, ont enregistré l'émission, donc si tu veux passer ce soir, on la verra ensemble.

— Super, dit Drew, avec un hochement de tête distrait. Pas ce soir, cela dit, je...

— Tu as besoin de sommeil, vu ta tête, l'interrompt Suzie. Tu as encore fait nuit blanche, ou un truc dans le genre ?

— Ouais, un truc dans le genre.

Suzie l'examina un moment. Il se tramait quelque chose. Normalement, Drew lui aurait posé une tonne de questions après un tel événement dans sa vie. D'ailleurs, elle était aussi impatiente de revenir pour le lui annoncer, parce qu'elle savait qu'il voudrait en connaître le moindre détail, et voilà qu'il ne semblait pas intéressé le moins du monde.

— Ça va ? s'enquit-elle, alors qu'il avait le menton appuyé sur sa main, les yeux bêtement rivés sur sa boîte mail.

Il renifla plusieurs fois puis tourna lentement la tête vers elle. Il paraissait tellement bizarre. Il avait les traits tirés, et lorsqu'il leva la main pour la passer dans ses cheveux, elle remarqua qu'il tremblait légèrement. Elle n'avait jamais vu Drew comme ça. Lui, c'était le havre de paix, calme et réfléchi, et elle, l'épave qui parlait pour ne rien dire. Voilà pourquoi ils s'entendaient aussi bien. Ils étaient comme le yin et le yang. Elle ratait tout ce qu'elle entreprenait, et lui la remettait sur les rails. Elle n'avait jamais eu à le remettre sur le droit chemin. Elle ne savait même pas comment s'y prendre. Ignorant quoi faire d'autre, elle se pencha en avant et lui prit la main. Elle sursauta lorsqu'il l'empoigna, puis s'émerveilla de constater à quel point sa main était grande et rassurante. Elle baissa les yeux sur cette vision peu familière de leurs doigts entremêlés, jusqu'à ce que la sonnerie stridente de son téléphone n'interrompe le silence qui s'était installé.

— Je vais me débarrasser de ça, dit-elle en utilisant sa main libre pour prendre le combiné. Bonjour, Suzie Miller, lança-t-elle laconiquement.

— Bonjour, Bruce Whitaker, du *Mirror*. Vous avez quelques minutes pour discuter ? J'ai une offre qui pourrait bien vous intéresser.

Le cerveau de Suzie s'emballa. Un membre d'un journal national qui appelle une journaliste pour lui faire une proposition ne pouvait signifier qu'une chose. *Une offre d'emploi*. Le ton discret sur lequel il parlait ne faisait que renforcer ses soupçons. Elle regarda Drew, qui observait bêtement leurs mains jointes, et le pinça pour s'excuser de le faire attendre, espérant qu'il saisisse l'allusion.

— Euh, oui, j'ai cinq minutes, bredouilla-t-elle.

— Bien. Bon, je ne compte pas tourner autour du pot. Nous suivons votre rubrique depuis des semaines maintenant, et nous sommes extrêmement impressionnés par l'attention que vous recevez, sans parler de la réaction du public. Je suis tombé sur vous dans *Granada Reports* ce matin, et j'ai bien vu que les femmes vous adorent.

— Merci, bafouilla Suzie d'une voix rauque.

— Bref, notre lectorat féminin a chuté de manière dramatique, et ça fait un bon moment que nous cherchons une solution. Nous pensons que c'est vous. Que diriez-vous de venir écrire votre rubrique pour nous ? Pleine page, première moitié du journal. Qu'en pensez-vous ?

Suzie, sous le choc, faillit en lâcher le téléphone. Un journal national qui lui offrait une rubrique en pleine page ! Même dans ses rêves les plus fous, elle n'aurait jamais cru que cela arriverait. Même Kate Adie n'avait jamais eu de pleine page. Elle aurait été tellement fière.

— Je ne sais pas quoi dire, bredouilla-t-elle, s'efforçant de réprimer ses larmes.

— Je sais. Ça fait beaucoup d'infos à digérer, sans doute. Au moins, vous n'avez pas à demander à

voire petit ami s'il est d'accord pour emménager à Londres. Vous devez être célibataire, je suppose, ajouta le cadre en s'esclaffant.

Elle ricana un peu hystérique, avant de réussir à recouvrer ses esprits.

— Eh bien, il y a d'autres éléments à prendre en compte que mon statut relationnel, parvint-elle à dire. Mais je dois avouer que j'ai toujours rêvé d'écrire une rubrique pour le *Sun*.

Il y eut un court blanc avant que l'homme ne reprenne la parole.

— Le *Mirror*, dit-il froidement. J'appelle pour le *Mirror*.

Horriifiée, Suzie se figea. Flûte, elle venait peut-être de gâcher la chance de sa vie.

Elle éclata d'un rire hystérique.

— Juste une petite blague, gloussa-t-elle. Visiblement, vous allez devoir vous habituer à mon sens de l'humour décalé.

Elle retint son souffle en attendant sa réponse. Un silence gênant s'installa.

— Très amusant, finit par dire son interlocuteur, complètement impassible. J'ai un autre appel. Nous devrions déjeuner ensemble et en discuter. Ma secrétaire vous appellera pour les détails.

— Oui, oui, bien sûr, répliqua Suzie. Merci beaucoup.

Pas de réponse. Il avait déjà raccroché.

Elle posa lentement son combiné et s'efforça de ralentir son rythme cardiaque.

Elle se tourna vers Drew, qui l'observait attentivement.

— C'était le *Mirror*, murmura-t-elle. On m'a offert un boulot. Une rubrique en pleine page.

Il avait l'air vide, comme s'il n'arrivait pas à intégrer ce qu'elle disait.

— On me propose de rédiger « Chère Suzie » pour le *Mirror*, expliqua-t-elle.

— Waouh, dit Drew, retombant dans son fauteuil comme si elle venait juste de le frapper.

— Oh, bon sang, Drew, je suis désolée, reprit-elle, se rendant compte que le moment était mal choisi. Qu'est-ce que tu t'apprêtais à me dire ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il se contenta de la regarder d'un air niais, les mains agrippées à sa tête.

— Tu peux m'en parler, n'hésite pas, poursuivit-elle en posant la main sur son épaule.

Il sursauta et s'écarta. Elle observa son visage rempli de douleur, mais pour la deuxième fois ce matin-là, il fut empêché de dire quoi que ce soit, lorsque les portes de l'étage s'ouvrirent et qu'une musique rythmée résonna dans la pièce.

— Qu'est-ce que..., commença Suzie, tandis qu'ils se tournaient tous deux pour voir la raison de tout ce tapage.

Une vie entière passée à regarder Jerry Springer n'aurait pu préparer aucun d'eux à la vision qu'ils avaient sous les yeux. Suzie entendit gémir Drew, lorsqu'il se renversa sa tasse de café sur les genoux.

Sur le seuil, une femme se tenait dans une posture dramatique, balayant furieusement du regard le bureau en *open space*, jusqu'à ce que son regard se pose sur Drew. Puis elle attrapa derrière elle sa voluptueuse traîne en satin couleur ivoire, et avança vers lui. Elle portait sa tenue complète de mariage, y compris la tiare et le voile, et sur son épaule gauche, elle tenait une radiocassette très années 1980, qui entonnait le classique de Billy Idol *White Wedding*.

Suzie parvint à détourner les yeux de l'apparition qui s'approchait d'eux juste assez longtemps pour remarquer que Drew était blanc comme un linge.

— Elle ne sait donc pas que ça porte malheur de voir la mariée dans sa robe avant le jour J ? souffla-t-elle au moment où Emily atteignait le bureau de Drew.

Ce dernier ne dit pas un mot, se contentant de rester assis en secouant la tête. Entre-temps, une petite foule s'était amassée à la périphérie de la pièce, la rumeur s'étant répandue comme une traînée de

poudre qu'une démente vêtue d'une robe de mariée errait dans les locaux.

Emily posa lourdement la radiocassette sur le bureau de Drew et éteignit la musique. Un silence absolu régnait dans la pièce. La foule rassemblée se tenait prête à l'action, attendant que le spectacle continue.

— Je sais que ça porte malheur de voir la mariée dans sa robe avant le jour du mariage, annonça Emily.

— C'est exactement ce que je viens de dire, murmura Suzie.

Emily lui jeta un regard noir avant de poursuivre :

— Mais je me suis dit que, vu qu'il n'y aurait pas de mariage, ça n'avait aucune importance.

Elle braqua son regard assassin sur Drew.

L'assistance retint son souffle, puis des murmures emplirent la salle. Lorsque les chuchotements s'arrêtèrent, seule la respiration haletante de Drew résonnait dans la pièce.

— De quoi j'ai l'air ? demanda Emily.

— Tu es très belle, répondit-il sur-le-champ, avant de déglutir à grand-peine.

— Je voulais que tu me voies comme tu m'aurais vue pour notre grand jour. Comme ça, l'image de moi dans ma robe de mariée te hantera pour le restant de tes jours, cracha-t-elle.

— Je suis tellement navré de t'avoir mise dans une situation pareille, rétorqua Drew, qui semblait à deux doigts de vomir. Mais j'essayais de faire ce qu'il fallait. Tu dois le croire, Emily.

Il jeta un coup d'œil à Suzie. Elle lui rendit son regard, horrifiée.

— Eh bien, reprit Emily, en rejetant ses cheveux derrière son épaule avec assurance. Tu ne t'attendais tout de même pas à ce que je m'en aille sans broncher, si ? Tu ne peux pas balancer aux orties toutes les années que nous avons passées ensemble, sans t'attendre à ce que j'aie mon mot à dire là-dessus. Ça, Drew, c'est moi qui te montre que tu viens juste de faire la plus grosse erreur de ta vie.

— Je suis désolé, répéta-t-il désespérément. Je n'ai jamais eu l'intention de t'entraîner là-dedans.

— Eh bien, tu peux la blâmer pour ça, rétorqua Emily en pointant sa main parfaitement manucurée vers Suzie.

— Quoi ? s'exclama cette dernière, en reprenant ses esprits. Je n'ai rien fait.

Elle regarda Drew, visiblement distrait. Il se balançait d'avant en arrière sur son fauteuil, jetant tour à tour des regards effrayés à Suzie et Emily.

— Elle... Elle...

Le son de sa voix était étranglé.

— Elle a tellement raison, poursuivit Emily, en plantant son poing sur la table. Ce que vous avez dit ce matin à la télé..., poursuivit-elle en pointant rageusement Suzie du doigt. Cette partie sur le fait que nous nous plaignons des hommes quand ils nous font du mal, mais sans jamais les punir, donc comment attendre qu'ils en tirent une leçon ? C'est ma punition, Drew, pour m'avoir plaquée sans vergogne devant l'autel, et j'espère que jamais, au grand jamais, tu n'oublieras comment tu te sens à cet instant.

Elle arracha sa tiare et son voile, et les jeta sur Drew.

Suzie n'en croyait pas ses oreilles. Qu'est-ce que Drew avait fait ? Cela ne lui ressemblait tellement pas. Ça n'avait aucun sens.

Emily se pencha pour récupérer sa radiocassette, et remit la musique pour faire brailer les dernières notes de la chanson. Puis elle se retourna et sortit en trombe de la pièce, passant à côté de la foule hébétée, sans se retourner une seule seconde vers Drew.

Suzie se tourna face à lui, et en vint à la seule conclusion sensée.

— Tu as couché avec quelqu'un d'autre, pas vrai ? déclara-t-elle, sans attendre de réponse. Comment as-tu pu, Drew ? Et moi qui croyais que tu faisais partie des rares types bien.

Ayant tout d'un homme brisé, il lui rendit son regard, puis se leva lentement de son fauteuil et sortit du bureau.

Typique, se dit-elle dans son for intérieur.

Chapitre 21

Drew se regarda dans le miroir crasseux des toilettes pour hommes du *Majestic Hotel*. Il avait déjà la nausée alors qu'il n'avait pas encore approché du bar gratuit. La fête de Noël du bureau serait la première fois qu'il reverrait ses collègues depuis la prestation d'Emily. Dans la précipitation, il avait pris une semaine de congés pour ramasser les débris de sa vie. Il était allé directement chez sa mère, et avait littéralement passé quatre bonnes heures à regarder le mur en s'efforçant de cesser de trembler, tandis qu'elle le gavait de thé et de pâtisseries. Quand enfin, il avait réussi à lui expliquer ce qu'il avait fait et pourquoi, elle l'avait pris dans ses bras et avait pleuré avec lui. Des larmes de compassion, sans doute mêlées à des larmes de tristesse quant à sa propre histoire d'amour. Son père était rentré à un moment donné, et sa mère l'avait entraîné dans la cuisine pour lui annoncer discrètement la nouvelle. Quand il avait fini par revenir, il n'avait visiblement pas l'air désolé.

« *Question de temps, fiston, avait-il dit en lui donnant une tape dans le dos. Je savais que tu finirais par jeter ta gourme tôt ou tard.* »

Drew avait regardé désespérément son père puis sa mère. Le point de vue tordu de son père quant aux relations de couples était bien la dernière chose dont il avait besoin.

Forcé de fuir sur le canapé d'un ami pour quelques jours, il comprit qu'il devait remettre sa vie sur les rails, quand il se surprit à mettre sur pause un tournoi international de poker pendant qu'il allait aux toilettes. Et donc il se mit à marcher. Il marcha, encore et encore, espérant amoindrir la culpabilité incessante qui l'assaillait. Ce ne fut que lorsqu'il commença à voir son avenir se présenter à lui comme un immense champ de possibles, au lieu du mur de brique qu'il voyait se dresser en pensant au jour où il était censé se marier, que le soulagement vint peu à peu adoucir sa peine. Ce qu'il n'avait pas prévu était que s'ensuivrait un sentiment de colère. Il avait perdu tellement de son temps, et de celui d'Emily. Il avait passé des années à exister à peine, dans une bulle stable qui ne le rendait pas triste, mais qui ne l'avait certainement pas rendu heureux non plus. À présent, il prenait conscience qu'il voulait vivre. Il voulait se sentir vivant. Il voulait sentir ses émotions bouillonner dans son corps entier, pas les enfouir comme il l'avait toujours fait, au point d'en devenir un homme artificiel et ennuyeux.

Ce soir, je vais recommencer à vivre, se dit-il.

Ce soir-là était le début du reste de sa vie. Il se leva d'un bond et s'éclaircit la voix, avant de sortir à grands pas des toilettes pour chercher Toby, qui avait accepté de faire le DJ pour un prix dérisoire, et qui jouait un rôle clé dans l'avènement du nouveau Drew.

— Tu as l'air d'un imbécile, dit Toby, en traînant une enceinte sur la scène improvisée.

— Merci. J'ai l'impression d'en être un. Tous les autres avaient déjà pris les meilleurs costumes de nain, ne me laissant que les restes.

— Donc tu es censé incarner lequel ?

— Le clodo, apparemment.

Drew dégagea pour la énième fois de devant ses yeux le pompon grisonnant de crasse qui trônait au sommet de son bonnet.

— Parfait pour les festivités de ce soir, tu ne trouves pas ? ajouta-t-il d'un air grave.

Toby, luttant pour faire tenir l'enceinte debout, ne répondit pas. Une fois sa mission accomplie, il

enjamba l'enchevêtrement de câbles pour s'asseoir à côté de Drew, au bord de la scène.

— Écoute, mon pote, dit-il en passant le bras autour des épaules de son ami, tu es vraiment sûr de ton coup ?

— Oui, acquiesça Drew en hochant vigoureusement la tête.

— Mais..., commença Toby.

C'était la première fois que Drew le voyait chercher ses mots.

— Mais quoi ? demanda Drew. Crache le morceau.

— Mais c'est juste que ça ne te ressemble tellement pas, mon pote. Tu ne fais jamais de trucs pareils. Je te reconnais à peine à cet instant.

— C'est parce que je suis accoutré comme un nain aux goûts douteux.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Une minute, tu plaques la femme avec qui tu as passé toute ta vie d'adulte alors que tu es sur le point de te marier, et l'instant d'après, tu m'appelles au beau milieu de la nuit avec un plan farfelu comme celui-là. Tu te comportes comme moi, pas comme toi. Et franchement, je ne suis pas très content que tu me forces à parler comme toi.

— Qu'est-ce que c'est supposé vouloir dire ?

— La voix de la raison, normale, sensée, répondit Toby en grimaçant. Ça me donne envie de vomir.

— Désolé. Loin de moi l'idée de te retourner l'estomac.

— Écoute, reprit Toby. Je sais que tu viens de quitter ta fiancée, et que c'est Noël, donc tu te sens seul, mais est-ce que tu es vraiment sûr de vouloir aller au bout de tout ça ? Pourquoi tu ne te contentes pas de te mettre dans le vrai esprit d'une fête de boulot ? Boire une bouteille de vin médiocre et coucher avec une secrétaire, au lieu de cette mise en scène théâtrale ?

— Les secrétaires n'existent plus. On les appelle des assistantes personnelles de nos jours.

— Encore mieux, s'écria Toby. Fais en sorte que l'une d'entre elles t'assiste personnellement pour te faire oublier ce plan boiteux avec une bonne partie de jambes en l'air.

Drew se pencha pour astiquer la boucle dorée de sa botte, puis se redressa pour regarder Toby.

— Je ne veux pas d'une bonne partie de jambes en l'air, dit-il. C'est elle, que je veux.

Toby arbora un air grave.

— Alors va lui parler. Pourquoi en passer par tous ces ennuis ?

— Tu as lu sa rubrique. Elle nous prend tous pour des salopards, y compris moi après ce que j'ai fait à Emily. Je ne peux pas me contenter de tout lui avouer. Je dois la convaincre qu'elle ne va pas finir avec ses espoirs anéantis, comme avant.

— Waouh, mec, elle t'a vraiment tourné la tête, soupira Toby.

— Eh bien, il se trouve que je pense qu'elle en vaut la peine.

— Fais juste attention, c'est tout.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne sais pas, répondit Toby en agitant les pieds. Je ne veux pas que tu souffres, mon pote. On ne sait jamais avec les nanas. Il se pourrait qu'elle ne soit pas celle que tu crois. Les femmes font des trucs dingues. Elles peuvent être imprévisibles. Je ne veux pas que ça se termine mal pour toi.

— Je pense que ça vaut le coup de prendre le risque, déclara Drew sur un ton solennel.

— Et tu es sûr que c'est elle, absolument certain ?

— À cent pour cent.

Toby ouvrit la bouche comme s'il s'apprêtait à dire quelque chose de sérieux, avant de se raviser. Il empoigna Drew par l'épaule.

— Bon, alors fonce, idiot. Va chercher ta Blanche-Neige, s'il le faut. Je suis prêt de mon côté.

— Merci, mon pote. Si ça marche, j’aurai une sacrée dette envers toi.

Drew quitta la pièce, injustement qualifiée de « grande salle de bal », et partit en quête du bar pour affronter le reste de ses collègues. Il espérait qu’ils soient déjà grisés par les verres gratuits, et par l’hilarité de se voir les uns les autres déguisés en personnages de contes de fées, et donc bien trop distraits pour lui poser des questions sur sa spectaculaire dernière entrevue avec son ex-fiancée.

« On ne va pas se marier demain matin, ding dong, les sonnettes ne vont pas retentir », entonnèrent les six autres nains lorsqu’il approcha du bar.

— Merci, les gars, marmonna-t-il en attrapant un verre tout en cherchant une issue.

Il se dirigea vers la réception, dans l’intention d’aller prendre l’air, mais se fit coincer par l’homme engagé pour photographier les employés du *Manchester Herald* à leur arrivée, avant qu’ils ne soient trop enivrés pour prendre la pose.

— Allez, fiston, je ne vous ai pas encore pris, il me semble ? Mettez-vous là.

Drew traîna les pieds jusqu’au décor monté par le photographe. Alors qu’il se tenait là, seul, se sentant profondément malheureux, il s’aperçut qu’une soirée durant laquelle on était habillé en nain et contraint de se faire prendre en photo dans de la fausse neige en polystyrène à côté d’un renne en peluche était loin de garantir ses chances de succès.

— Je vais vous dire, reprit le photographe. J’ai voulu tenter un truc toute la soirée. Enlevez vos chaussures, agenouillez-vous, et mettez vos genoux dans vos chaussures, comme ça vous aurez l’air d’un vrai nain. Allez, ça va être hilarant.

Drew fut coupé dans son élan de lui mettre son poing dans la figure par l’arrivée de Blanche-Neige.

— Bon sang, impossible de trouver des nains dignes de ce nom ces temps-ci, lança Suzie, apparaissant derrière le photographe vêtue d’une parfaite panoplie, complétée par une perruque noir de jais.

— Juste à temps, répliqua le photographe. Allez, nous avons besoin de vous sur cette photo, et dites-lui de se mettre à genoux, ajouta-t-il en montrant Drew du doigt.

Suzie empoigna son jupon et se glissa dans le cadre. Le cœur de Drew battait la chamade. On aurait dit qu’elle sortait tout droit d’un conte de fées. Comment diable allait-il bien pouvoir mettre son plan en action ce soir-là, surtout en ressemblant plus à un troll qu’à un nain ? Suzie détestait vraiment les trolls. Il devait être fou. Ce n’était pas un conte de fées, mais la vraie vie, où les nains ne finissent pas avec la princesse.

— Allez, à genoux, le somma-t-elle, interrompant sa crise de panique. Si tu te lèves, tu vas juste passer pour un clochard bourré qui a titubé de la rue jusqu’ici. Au moins, si tu es à genoux, les gens comprendront que tu es censé être un nain.

Elle lui prit la main et lui indiqua de s’exécuter.

Il se retrouva incapable de parler, donc il fit la seule chose qu’il pouvait faire. Il s’agenouilla et s’efforça de ne pas lever les yeux vers Blanche-Neige.

— Super, s’enthousiasma le photographe. En voilà une pour la cheminée, ajouta-t-il une fois qu’il eut terminé.

Suzie releva Drew et l’attendit, tandis qu’il bataillait avec les boucles de ses chaussures.

— Bon, comment ça va ? s’enquit-elle tandis qu’ils se dirigeaient vers le bar. Je comptais t’appeler mais je me suis dit que tu avais sûrement besoin d’air.

— Ça a été une semaine éprouvante, si on peut dire, répondit-il, tentant de faire revenir sa salive dans sa bouche sèche.

— Sans doute encore plus pour Emily, rétorqua-t-elle.

— Oui, bien entendu, répliqua-t-il sans attendre.

Juste à l'entrée du bar, elle s'arrêta et se tourna vers lui.

— Écoute, Drew, commença-t-elle. Je veux te remercier de m'avoir aidée avec tout ça ces dernières semaines. Je n'aurais jamais pu en faire la moitié sans toi.

Elle le regardait si intensément que Drew se demanda si cet instant était sa chance. Peut-être devrait-il en finir et tout confesser. Laisser tomber toutes les fioritures.

— Je dois t'annoncer, cela dit, que j'ai prévu d'accomplir ma dernière vengeance ce soir, poursuivit-elle. Je sais que je n'en ai jamais fait mention auparavant, mais je me suis dit que tu avais suffisamment de choses à gérer.

L'esprit de Drew s'emballa. Elle comptait accomplir sa dernière vengeance ce soir-là ? Autrement dit, le troll joueur de flamenco était présent. De qui s'agissait-il ? Dans l'ensemble, les hommes qui travaillaient pour le *Herald* étaient de tels ratés qu'il ne pouvait imaginer Suzie s'engager avec l'un d'eux. *À moins que... Non, elle n'aurait pas fait ça, si ?* Drew repensa à ce matin-là, dans le café, quand, vert de jalousie, il avait visité le blog de Gareth. Il se rappela que Gareth avait mentionné la guitare comme l'une de ses passions. Il s'en souvenait parce que, instantanément, il l'avait imaginé en train de jouer la sérénade à une Suzie transie, et que cette vision lui avait retourné l'estomac. Ainsi, Suzie avait eu une liaison secrète avec Gareth. Voilà pourquoi elle avait dit que c'était compliqué et qu'elle préférait ne pas en parler. Ce qui n'avait pas de sens, c'était la raison pour laquelle Gareth soutenait autant la rubrique revancharde de Suzie. Sans doute parce qu'il se voyait comme une cible potentielle. Par ailleurs, il était tellement aveuglé par l'ambition, qu'il serait prêt à tout encaisser pour grimper jusqu'au sommet.

— Drew, tu m'écoutes ? demanda Suzie, l'interrompant dans ses pensées. Je voulais juste que tu sois au courant, pour que tu ne sois pas surpris quand ça arrivera.

— Ouais, bien sûr, répondit-il, toujours sous le choc.

Il comprit qu'il devait mettre un terme à son plan immédiatement. Il ne pouvait pas agir ce soir-là. Pas si elle avait de si grands projets de son côté.

— Bon, je dois juste passer aux toilettes, ensuite allons prendre un verre avant de nous torturer avec les charmantes surprises que nous réserve le père Noël secret.

Drew resta cloué sur place, encore abasourdi, puis poussa un hurlement.

— Bon sang !

Il poursuivit Suzie en courant. Il devait atteindre le père Noël secret avant elle.

Chapitre 22

— Chère Suzie, Dieu soit loué, vous êtes là, gémit Clare, la nouvelle stagiaire, dès que Suzie mit un pied dans les toilettes. Qu'est-ce que je vais faire ?

Elle se jeta pour prendre Suzie dans ses bras et se mit à sangloter sur son épaule.

Suzie était perdue. Elle avait à peine adressé deux mots à cette fille depuis son arrivée, sans parler du moindre contact physique. Bizarrement, elle tapota Clare dans le dos d'une manière qu'elle espérait reconfortante.

— Le petit ami de Clare, Theo, discute avec Becca depuis qu'il est arrivé, expliqua Maddie, du service commercial. Il n'a d'yeux que pour elle. Il lui a même offert un Cosmopolitan, et s'est contenté d'apporter à Clare un vulgaire verre de Bacardi Breezer.

Clare leva la tête.

— À... à... à... à l'ananas, bredouilla-t-elle d'une voix étranglée. Il m'a pris de l'ananas, et il sait que j'ai horreur de ça. Qu'est-ce que je vais faire, Suzie ?

Suzie regarda derrière elle en quête de soutien, et s'aperçut qu'une petite foule s'était rassemblée pour assister à la scène. Elles l'observaient toutes, les yeux pleins d'espoir, et elle comprit qu'elles attendaient qu'elle résolve le problème de Clare sur-le-champ.

— Ça va aller, reprit Maddie, en frottant le dos de Clare. Suzie est là maintenant. Elle va te dire quoi faire.

Suzie n'en revenait pas. Pas si longtemps auparavant, les femmes les plus jeunes du bureau l'ignoraient presque, la considérant comme une journaliste ratée qui empêchait leur carrière de progresser. Et voilà qu'elles la regardaient comme si elle incarnait un Yoda de l'amour, attendant patiemment qu'elle leur dispense ses sages conseils.

Eh bien, si c'était ce qu'elles voulaient, elle allait leur en donner pour leur argent. Elle était Chère Suzie, après tout, future chroniqueuse pour un tabloïde, et grande star de la télé.

Elle empoigna Clare par les épaules et la secoua délicatement pour pouvoir la regarder droit dans les yeux.

— D'abord, je veux que vous arrêtiez les *alcopops*, dit-elle avec fermeté. Rien de bon ne peut jamais arriver à une fille qui en boit, d'accord ?

— Oui, bien sûr, renifla Clare, en hochant la tête avec vigueur.

— Et deuxièmement...

Elle marqua une pause pour accentuer l'effet dramatique, sentant son auditoire se pencher en avant.

— Je veux que vous sortiez d'ici, et que vous lui demandiez de partir immédiatement.

— Quoi ? s'exclama Clare, visiblement prise au dépourvu.

— Demandez-lui de partir, répéta Suzie. C'est votre invité ici. Il se comporte de manière inappropriée, donc demandez-lui de partir. C'est votre seul espoir de vous amuser ce soir, croyez-moi.

Clare, les yeux écarquillés, dévisagea Suzie. Pas un son ne s'élevait derrière elle, vu qu'elles attendaient toutes sa réaction.

— Bien sûr ! s'écria-t-elle. Je lui demande de partir. Simple comme bonjour. Il n'a aucun droit de me rendre malheureuse à ma fête de bureau, si ? Oh, Suzie, je vous remercie.

— Il n’y a pas de quoi. Mais souvenez-vous, plus de Bacardi, reprit Suzie, sentant une pointe d’autosatisfaction la parcourir.

Elle se tourna vers les miroirs pour vérifier son maquillage, quand la porte s’ouvrit tout d’un coup, Sandra se précipitant à l’intérieur.

— Je suis en retard ? questionna-t-elle, hors d’haleine. Di vient de me dire que Suzie donnait des conseils gratuits dans les toilettes.

Waouh ! Il allait lui falloir sa propre émission télé sans tarder. Les fêtes cauchemardesques de Suzie.

— Oh, Suzie, Dieu merci, vous êtes là. Écoutez, mon mari a gâché ma soirée. Il vient de me dire que mon costume de Peggy la cochonne m’allait comme un gant. Qu’est-ce que je dois faire ?

Suzie soupira. Celle-là était vraiment trop facile.

— Retournez-y, et dites-lui que quand vous faites l’amour, vous fantasmez sur Kermit la grenouille, parce que tout vaut mieux que de regarder son pathétique corps bedonnant et flasque.

Un éclat de rire collectif retentit dans la pièce.

— Parfait, déclara Sandra avant de se retourner d’un bond et de ressortir à la hâte.

— Au moins, son mari est venu, marmonna Brenda. Le mien a refusé. Il m’a dit qu’il préférerait encore rester à la maison et regarder la peinture sécher, plutôt que de sortir avec moi.

Suzie pivota vers leur femme de ménage de soixante ans.

— Rentrez chez vous, gronda-t-elle.

— Quoi ?

— Rentrez chez vous tout de suite. Récupérez deux de vos petites culottes les plus osées, et votre brosse à dents, puis dites-lui que vous le verrez demain matin. Vous restez ici cette nuit. Et en rentrant demain, refusez de lui dire où vous étiez. Laissez-le mijoter pendant douze heures. Non, pendant une semaine. Ça lui apprendra à s’intéresser à ce que vous faites.

Brenda dévisagea Suzie un moment, visiblement incrédule, avant de changer son fusil d’épaule.

— Ce ne sera pas long, lança-t-elle en sortant.

Suzie regarda la flopée de mains levées qui l’entourait. Encore plus de femmes s’étaient rassemblées, et elles semblaient toutes crier son nom. Combien de désastres liés à la gent masculine pouvait-on trouver pendant une fête de Noël ? C’était un véritable champ de mines. Elle leva les mains pour atténuer la cacophonie de problèmes. Quand le silence se fit, elle leur donna la réponse à toutes d’un seul coup.

— En cas de doute, dansez, s’écria-t-elle. Ils ne peuvent pas vous contrarier sur la piste de danse. Allez, qu’est-ce qu’on fiche toutes ici, alors que la piste nous attend ?

Elles la suivirent, comme si elle était un charmeur de serpent, jusqu’à la grande salle de bal, et en quelques instants, elle se retrouva noyée dans une foule d’hormones en folie. Suzie avait l’impression d’être la reine du monde. Ces femmes l’adoraient. Elle les rendait heureuses. Qui aurait cru que son atroce passé amoureux finirait par la forger ? Qui avait besoin des hommes, en définitive ? Et le moment fort de la soirée restait encore à venir : son ultime vengeance devant ses fans en délire. Elle était impatiente.

Trois chansons plus tard, une émeute manqua de se déclencher lorsque le DJ, se méprenant sur l’humeur de l’assemblée, commença à mettre une version mièvre de *All I Want for Christmas Is You*. Suzie se sentit tellement fière en observant une armée de femmes en colère exiger qu’on l’enlève sur-le-champ et qu’on la remplace par *I Will Survive*. Rassurée de les voir maîtriser les ardeurs du DJ, elle décida d’aller se débarrasser du père Noël secret avant qu’on ne prie les invités de passer à table, et retourna au bar pour trouver le décor de grotte planté pour l’occasion.

Comme si le concept du père Noël secret n'était pas suffisamment catastrophique comme ça, il fallait en plus s'asseoir sur les genoux de Chris du service informatique, son énorme ventre explosant sous sa fausse fourrure, tandis qu'il frissonnait en demandant à ses collègues féminines si elles avaient été de sages petites filles cette année. Le seul bonus était que Chris avait utilisé son équipement pour produire une super grotte. Des images numériques du pôle Nord étaient projetées sur un écran derrière lui, un néon donnait l'impression que des flocons de neige tombaient du ciel et s'évanouissaient dans le néant, créant un effet magique impressionnant. Un de ses sous-fifres commandait la machinerie entière derrière un ordinateur, tandis que les deux autres vêtus comme les petites mains du père Noël, affichaient une mine sombre, et tenaient des sacs remplis de cadeaux dont personne n'avait rien à faire.

— Suzie ! s'exclama le père Chris lorsqu'elle apparut. Vous êtes aussi sexy que Blanche-Neige.

Il avait les yeux écarquillés de plaisir. Un sifflement strident s'éleva de nulle part. Le sous-fifre derrière l'ordinateur avait l'air embarrassé.

— Tout à fait inapproprié, père Noël, fit remarquer Suzie en secouant la tête. On peut en finir aussi vite que possible ? ajouta-t-elle en tendant la main. Donnez-moi ça et laissez-moi partir, d'accord ?

— Désolé, Suzie. Papa Noël a besoin que vous vous asseyiez sur ses genoux et que vous lui racontiez comment vous vous êtes comportée cette année d'abord, rétorqua le père Chris, les yeux brillants.

— Allez vous faire voir, Chris, répliqua-t-elle. Je ne vous laisserai pas entretenir un fantasme bizarre avec Blanche-Neige pour le reste de la décennie, juste parce que je me suis assise sur vos genoux. Maintenant, donnez-le-moi.

— Sinon quoi ? questionna-t-il sur un ton de défi.

— Je vous dénoncerai à l'Union des père Noël secret pour rétention de cadeaux nuls.

— Ne vous gênez pas, dit-il. Vous verrez bien si je m'en soucie. Je n'ai pas besoin de vous. Je viens d'avoir Cendrillon sur les genoux pendant deux minutes et demie.

— Deux minutes trente-six, pour être précis, gazouilla l'opérateur informatique.

— Vous voulez dire que vous chronométrez le temps que l'on passe assise sur vos genoux ? demanda Suzie.

Les sous-fifres ricanèrent.

— On fait un pari, répondit Chris. On estime que vous devez entrer dans le top trois vu que vous êtes célibataire et désespérée. Allez venez, y a une jolie somme en jeu.

— Vous êtes tous répugnants. Vous pouvez vous le garder, votre père Noël secret, ajouta-t-elle en s'éloignant.

— Donc vous ne voulez pas de cette enveloppe dorée ? répliqua-t-il en brandissant l'objet en question.

Suzie s'arrêta dans son élan. *Une enveloppe ?* Voilà qui changeait la donne. Une enveloppe avait du potentiel. Ce pourrait être du liquide, ce qui serait un cadeau particulièrement sensé à mettre dans un père Noël secret, ou bien un bon de réduction pour une manucure, ou autre. Les enveloppes n'avaient rien à voir avec ces paquets qui contenaient sans nul doute une abomination. Elle se retourna et s'avança pour la prendre, mais le père Chris la mit rapidement hors de sa portée.

— Oh, non, vous ne l'aurez pas aussi facilement. Vu que vous avez été une vilaine fille, vous devez vous asseoir sur mes genoux pour l'ouvrir.

— Arrêtez vos bêtises.

Elle essaya d'attraper l'enveloppe une nouvelle fois, mais il l'enleva prestement. Au même instant, elle remarqua l'arrivée du nain Drew, qui paraissait troublé.

— Drew, dis-lui de me donner mon père Noël secret, ordonna-t-elle. Il prétend que je dois m'asseoir sur ses genoux pour l'avoir.

— Dis-lui de le garder. Il sera nul, de toute manière, rétorqua-t-il.

— Mais c'est une enveloppe, gémit Blanche-Neige. Ce n'est pas comme les cadeaux emballés, elles ont du potentiel. J'ai besoin de savoir ce qu'elle contient.

— Tu te laisses embobiner, reprit-il. Ce n'est qu'un père Noël secret, ce ne peut rien être de bon. Souviens-toi de ce que tu disais l'autre jour, ajouta-t-il en lui tendant les mains. Éloigne-toi juste du père Noël secret, tu peux le faire.

Blanche-Neige dévisageait tour à tour le père Chris et le nain Drew. Elle aurait dû partir, elle le savait bien. Mais, et si c'était un beau cadeau ? Et si quelqu'un avait enfin tapé dans le mille, et avait déniché le parfait cadeau de père Noël secret et qu'elle s'éloignait ? Elle en était incapable. Elle devait savoir ce que contenait cette enveloppe dorée. Elle se tourna vers Drew, affaissant les épaules en signe de défaite, avant de se retourner d'un bond à la vitesse de l'éclair, sa jupe jaune brillant heurtant un arbre de Noël décoratif au passage. Elle bondit en avant et arracha l'enveloppe de la main du père Chris.

— Je l'ai ! s'exclama-t-elle, en sautillant sur place.

— Pourquoi ne l'ouvres-tu pas demain ? suggéra le nain Drew. Ou garde-la pour le jour de Noël.

— Hors de question, s'écria Suzie. Le seul truc bien avec le père Noël secret, c'est qu'on a le droit d'ouvrir son cadeau tout de suite.

Elle déchira l'enveloppe, semant des morceaux de papier doré par terre, puis en sortit une carte blanche et lut les mots tapés à la machine qui avaient été laborieusement collés dessus.

— Qu'est-ce que ça dit ? demandèrent les trois sous-fifres en chœur en s'accumulant autour d'elle.

— « Sois sur la piste de danse, sous la boule à facettes, à minuit pour ta livraison spéciale du père Noël secret », lut-elle lentement.

Le silence se fit tandis qu'ils s'efforçaient tous de comprendre le message crypté.

Elle se tourna vers le père Chris.

— Y a intérêt à ce que ce ne soit pas toi qui essaies de me tripoter dans l'obscurité, aboya-t-elle.

— Ce n'est pas moi, plaïda-t-il, levant les mains en geste de soumission. Bonne idée, cela dit. Peut-être que je tenterai ça sur Debs de la compta l'an prochain, ajouta-t-il, l'air songeur.

— Je ne comprends pas, reprit Blanche-Neige, les yeux rivés sur le message. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— Un admirateur secret, murmura l'un des sous-fifres. C'est la seule explication. Il va se révéler ce soir à minuit, vous ne comprenez pas ? C'est tellement romantique, soupira-t-il.

— Vous croyez ? demanda Blanche-Neige.

— Non, ce n'est pas ça, intervint le nain Drew, en arrachant la carte des mains de Suzie. Quelqu'un te fait marcher, forcément. C'est toi, non, Chris ? Ne les laisse pas t'entuber, Suzie. Oublie tout ça.

Il tenta de mettre la carte dans la poche supérieure de sa veste, jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'il n'y en avait pas – seulement un veston maculé de taches de vin.

Blanche-Neige reprit la carte à Drew pour la relire.

— Souviens-toi de ce que tu as dit, la pressa-t-il. Le père Noël secret déçoit à tous les coups. Le père Noël est un homme après tout, donc autant la jeter, pas vrai ?

— Oui, finit-elle par acquiescer en levant la tête. Tu as raison. Chris, vous êtes un homme mort.

Elle sortit de la pièce en dressant fièrement la tête, s'efforçant d'ignorer que, l'espace d'un court instant, son cœur avait tressauté quand les mots « admirateur secret », « minuit », « boule à facettes » et « piste de danse » avaient peuplé la conversation.

Pas de raison de s'emballer, se dit-elle en son for intérieur.

Après tout, il s'agissait de la fête de Noël du bureau. Autrement dit, l'occasion idéale pour se faire briser le cœur en un rien de temps. La séance aux toilettes en était la preuve. Non, il fallait qu'elle se concentre. Ce soir-là, le dernier troll serait bel et bien enterré. Voilà ce qui importait, et certainement pas le fait que quelqu'un se serve d'un jeu stupide pour faire une blague de mauvais goût.

Chapitre 23

À la fin du repas, Drew se sentait presque détendu, soulagé de savoir qu'il n'allait pas tout avouer à Suzie ce soir-là. Même s'il avait frôlé la catastrophe avec le père Noël secret. Il s'était rendu compte que réclamer à Chris le cadeau de Suzie révélerait son identité et susciterait bien trop de suspicion de sa part. Autant la convaincre qu'elle se faisait entourlouter par quelqu'un, l'amener à ne pas tomber dans le panneau, et en rester là. Il lui servirait son cœur battant sur un plateau un autre jour.

Alors même qu'il envisageait de s'excuser et de partir, Suzie surgit sur la chaise à côté de lui.

— Je suppose que tout le budget de la soirée est parti pour la picole gratuite et pas pour la nourriture.

Elle piqua sa fourchette dans une bûche de Noël aussi dure que la pierre, qui avait été abandonnée dans une assiette.

— Hmm, marmonna-t-il, s'efforçant de ne pas regarder ses lèvres alors qu'il se sentait légèrement grisé par le vin bon marché.

Ils demeurèrent silencieux en observant la hideuse exhibition de déhanchés qui avaient envahi la piste de danse.

— Tu sais, c'est vraiment curieux, mais je n'avais jamais relevé qu'il y avait une boule à facettes ici auparavant, fit-elle remarquer, en faisant un signe de tête vers le plafond. Même si ça fait des années qu'on vient pour nos soirées de Noël.

Drew n'osa pas répondre, donc il observa Suzie contempler la boule à facettes, complètement hypnotisée, un petit sourire au coin des lèvres.

— Tu penses à cette carte de père Noël secret ? fut-il contraint de demander.

Elle se tourna pour le regarder. Elle était d'une beauté époustouflante. Il mourait d'envie de la prendre dans ses bras et de l'embrasser sur-le-champ.

— Non, répondit-elle. Tu avais raison. C'est juste un crétin qui essaie de m'entourlouter. Quel idiot, hein ?

Embrasse-la, embrasse-la, implorait une voix à l'intérieur de Drew.

— Ouais, quel idiot, marmonna-t-il en détournant les yeux.

Embrasse-la, lui hurlait son corps entier.

Le bras de Suzie effleura le sien lorsqu'elle se leva brusquement.

— Tu ne t'en vas pas, si ? s'exclama-t-il.

— J'ai des trucs à faire, répondit-elle. On se voit tout à l'heure.

— Ouais, pas de souci, à tout à l'heure.

Drew l'observa se retourner et s'éloigner. *Imbécile*. Il aurait dû aller jusqu'au bout. Il s'était promis qu'il allait commencer à vivre, commencer à montrer ses émotions, et voilà qu'il les enfouissait comme d'habitude. D'autant qu'il avait vu la façon dont elle regardait cette boule à facettes. C'était de l'espoir dans ses yeux, il en était convaincu. Il fallait qu'il agisse ce soir-là. Il ne pouvait pas laisser passer sa chance. La dernière vengeance de la jeune femme n'était pas une excuse. De plus, Suzie oublierait tous ses projets une fois qu'il lui aurait déclaré sa flamme. Ça n'aurait plus la moindre importance.

L'horloge approchait rapidement de minuit, et l'humeur dans la pièce changea lorsque le DJ ralentit la cadence, et glissa lentement vers une série de slows. Les femmes qui, auparavant, étaient euphorisées par la solidarité féminine, se fondaient à présent dans le corps de leur escorte masculine, tandis que l'alcool et le romantisme du moment les submergeaient et qu'elles succombaient à la voix suave de Barry White.

Suzie regarda sa montre : « 23 h 58 ». Il était temps de se mettre en position et d'accomplir sa dernière vengeance avant que la soirée ne se termine.

Elle partit chercher sa valise, qu'elle avait cachée sous une table sur tréteaux au fond de la salle, plus tôt dans la soirée. Le plan était simple, rapide, et avec un peu de chance, efficace. Elle s'apprêtait à traverser la piste de danse lorsque la chanson s'acheva, et la voix du DJ vint interrompre l'instant.

— Nous arrivons à la fin de la soirée, mesdames et messieurs, et on m'a prié de vous rappeler de vous assurer d'aller récupérer vos cadeaux du père Noël secret. Papa Noël prétend que sa hotte est encore pleine, et il aimerait s'assurer que vous, mesdames, alliez la vider avant de partir.

Toby ponctua son discours par un roulement de tambour. Personne ne rit.

— Bon, on m'a demandé de présenter un des cadeaux du père Noël secret personnellement. Donc, au prix d'un grand effort financier, nous aimerions présenter à Suzie Miller son cadeau de Noël secret très spécial.

Suzie s'arrêta dans son élan au bout de la piste de danse, et lâcha le bagage sur le sol. Que se passait-il ? Elle avait du pain sur la planche ; elle n'avait pas de temps à perdre avec le père Noël secret maintenant. D'autant plus s'il s'agissait d'une mauvaise blague. La musique repartit et elle reconnut immédiatement les toutes premières notes de la chanson de Rick Astley, *Never Gonna Give You Up*. Un million de pensées affluèrent en cascade dans son esprit. Que diable se passait-il ? Pourquoi passait-on ce titre ? Bon sang, Rick Astley lui manquait tant. Était-il toujours aussi sexy, et portait-il toujours des costumes violets ?

Tandis que la chanson continuait, elle eut soudain envie de pleurer. Les paroles du refrain la ramenèrent directement à ses années d'adolescence, quand elle avait vécu son tout premier baiser. *Une seconde*. Qui sur cette planète savait une chose pareille ? Elle regarda vers la piste de danse, à présent vide, vu que les couples qui se bécotaient avaient tenté sans succès de continuer leur parade amoureuse sur cette musique plus entraînante. Seule une personne y était toujours, en plein milieu, sous la boule à facettes, habillé en nain. Drew levait un gobelet en plastique dans sa direction. Qu'est-ce qu'il était en train de faire ? Était-ce lui qui se cachait derrière le message du père Noël Secret ? *Certainement pas*. Quelque peu agacée, elle empoigna sa jupe et traversa la piste de danse à grands pas.

Il sourit et lui tendit le gobelet en plastique.

— Cinzano et limonade, dit-il, visiblement nerveux.

Elle baissa le regard vers le gobelet et remarqua que son ami tremblait comme une feuille.

Elle releva les yeux vers Drew maintenant aussi blême qu'un fantôme.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Drew ? interrogea-t-elle, agacée qu'il la mette tant sous les projecteurs, et s'interpose entre elle et sa vengeance.

— Je voulais te ramener, souffla-t-il.

— Parle plus fort, je n'arrive pas à t'entendre, cria-t-elle par-dessus le vacarme de la musique disco.

Il baissa les yeux vers le gobelet et en descendit le contenu avant de le balancer par-dessus son épaule. Puis il avança d'un pas et lui prit les deux mains.

— Je voulais te ramener, répéta-t-il. À l'époque où tu étais adolescente, dans cette salle des fêtes

dont tu m'as parlé. Tu sais, celle avec la boule à facettes, la musique disco un peu louche, et les boissons coupées à l'eau.

— Mais... mais pourquoi ? demanda-t-elle, complètement abasourdie.

— Parce que tu as dit que c'était la meilleure époque de ta vie. Quand une chanson passait, ta chanson, tu te levais, tu dansais, et tu avais l'impression d'être à l'endroit le plus merveilleux de tout l'univers. Quand tu dansais parce que tu étais heureuse, et non parce que tu étais contrariée. Quand un sourire de la bonne personne pouvait envoyer ton cœur dans la stratosphère pendant une semaine entière.

Il s'arrêta, comme s'il attendait une réaction de sa part. Comme elle n'ouvrait pas la bouche, il poursuivit :

— Quand tu avais encore de l'espoir, Suzie. Quand tu croyais encore en l'amour. C'est ce que je voulais que soit ton père Noël secret. Pour que tu te remettes à espérer et à croire en l'amour, parce que... parce que...

Sa respiration était haletante à présent, comme s'il était à deux doigts de l'hyperventilation.

Suzie avait les yeux rivés sur lui, s'efforçant d'intégrer ce qu'il disait. Les mots entraient dans ses oreilles, mais se mélangeaient une fois dans sa tête. Elle tenta de se concentrer pour y comprendre quoi que ce soit, mais alors elle aperçut quelqu'un derrière Drew, et soudain, ses paroles furent comme aspirées de son cerveau et remplacées par quelque chose qu'elle arrivait à comprendre. Accomplir sa mission du soir.

— Drew, l'interrompit-elle en posant les mains sur ses épaules. Tout ça, c'est bien gentil, et je m'assurerai de télécharger Rick sur mon iPod. Merci pour m'avoir rappelé à quel point c'était génial. C'est un merveilleux cadeau de Noël.

Elle le prit dans ses bras en espérant clore la conversation.

— Oh, Suzie, l'entendit-elle lui souffler au creux de l'oreille, avant de s'écarter d'elle. Ce que j'essaie de dire, c'est...

Elle leva la main pour lui intimer de se taire.

— Drew, reprit-elle. J'ai quelque chose à faire d'abord, après je te promets qu'on parlera de Rick autant que tu veux.

— Mais, Suzie, répliqua-t-il, commençant à sembler frustré.

— Je voulais vous dire que je suis vraiment heureux pour vous, lança Toby, apparaissant soudain, et regardant nerveusement Suzie et Drew tour à tour. Et je suis impatient qu'on devienne tous amis, ajouta-t-il en adressant un regard insistant à Suzie.

Celle-ci le dévisagea. Voilà qu'il parlait en énigmes. Était-elle en train de rêver ?

Elle se tourna vers Drew, qui pour une raison obscure secouait vigoureusement la tête vers Toby.

— Drew, répéta-t-elle sur un ton ferme. J'essaie d'accomplir ma dernière vengeance.

— Suzie, non ! s'exclamèrent Drew et Toby en chœur.

— Tu peux arrêter maintenant, poursuivit Drew. Tu n'as plus à prendre ta revanche. Il faut juste que tu m'écoutes.

— Oui, laisse tomber, renchérit Toby.

— Oh, ça t'arrangerait bien, n'est-ce pas ? rétorqua Suzie, en se tournant vers ce dernier.

— Ne fais pas ça, Suzie, implora-t-il.

— Qu'est-ce qui se passe ? intervint Drew, ayant soudain l'air confus.

— Toby est mon dernier troll, répondit Suzie, les dents serrées. Et maintenant, tu as fichu par terre ma dernière vengeance.

— Mon pote. C'était rien, plaïda Toby en regardant Drew, terrifié.

— Quoi ? demanda Drew en vacillant. Je ne comprends pas.

— Il m'a appelée après que nous nous sommes rencontrés pour ta fête de fiançailles, expliqua Suzie. Il m'a dit qu'il voulait qu'on se voie pour commencer à travailler sur son discours de témoin, et qu'il avait besoin de bonnes anecdotes de bureau, donc je n'allais pas t'en parler. On s'est retrouvés dans un bar pendant l'*happy hour* et, enfin...

— Vous avez couché ensemble ? interrogea Drew, incrédule.

— Mon pote, c'était rien, vraiment, protesta Toby.

— Mais tu étais fiancé à l'époque, répliqua Drew, horrifié.

— C'était comme je te l'ai dit – tu sais, pendant l'essayage de nos costumes. J'avais juste besoin de me la sortir de la tête. Ça ne signifiait rien ; je ne pouvais pas savoir que ça allait tourner comme ça.

— Ça ne signifiait rien ? s'écria Suzie. Tu m'as dit que tu allais rompre avec ta fiancée, mais c'était un mensonge. Tu ne l'as jamais pensé, tu voulais juste me mener en bateau un peu plus longtemps.

Elle se retourna et se dirigea vers l'extrémité de la piste de danse pour ramasser la valise qu'elle avait abandonnée là. Elle la balança lourdement aux pieds de Toby.

— Tu vois ce bagage ? demanda-t-elle, en pointant l'objet du doigt. C'est celui que j'ai préparé le soir où tu m'as dit que tu allais quitter Chloe. Je comptais te dire qu'après tout ce temps, je ne l'avais toujours pas déballé. Que je t'attendais toujours. Je voulais te flanquer la trouille, au point que tu fasses le serment de ne plus jamais dévier du droit chemin.

Le silence régnait à présent. En l'absence du DJ, la musique s'était arrêtée. Tout le monde les observait.

— Tu savais qu'il était fiancé ? questionna Drew, horrifié, les yeux rivés sur elle.

— Non, bien sûr que non. Pas au début. Pas avant qu'il m'ait séduite. Et puis...

Elle s'interrompit, ignorant quoi dire.

Drew secoua la tête d'un air désespéré.

— C'est lui qui était fiancé, pas moi, protesta Suzie.

— Non, non, dit-il, en reculant.

Il chancela légèrement, et lui lança un regard accusateur.

— Pourquoi est-ce que tu me regardes comme ça ? C'est lui qui s'est mal comporté, Drew, pas moi. Pourquoi ce n'est pas à lui que tu t'en prends ? Ou alors, c'est parce que tu as fait la même chose et que tu compatis ? C'est bien ça ?

Drew semblait à deux doigts de fondre en larmes, et il respirait si fort qu'on aurait dit que quelqu'un l'avait frappé dans l'estomac.

— Non, finit-il par répondre. J'ai pris conscience que je n'aimais pas Emily, et que je devais faire quelque chose avant de gâcher sa vie. J'essayais de faire ce qu'il fallait.

— Oh vraiment, rétorqua Suzie sur un ton sarcastique.

— Oui, vraiment, répliqua Drew.

Il s'interrompit, et riva les yeux sur le sol.

— Et j'ai aussi pris conscience que j'avais des sentiments pour quelqu'un d'autre, ajouta-t-il.

— Tu vois, s'écria-t-elle d'un air triomphant. Tu es tellement cliché, Drew. Tu as couché avec quelqu'un d'autre, et tu t'es dit que l'herbe était peut-être plus verte à côté. Que dire de plus ?

— Je n'ai couché avec personne.

— Ouais, ouais, c'est ça. Tu ne vas tout de même pas me dire que tu n'as pas goûté au fruit défendu avant de quitter le navire ? Pour l'amour du ciel, tu es un homme, Drew. C'est comme ça que les hommes se comportent.

— Ce n'est pas comme ça que moi, je me comporte ! hurla Drew.

— Enfin, nous verrons bien, n'est-ce pas ? La vérité éclatera quand tu te ramèneras avec une gourde d'une vingtaine d'années dans quelques semaines, quand tu estimeras qu'un délai décent s'est écoulé depuis que tu t'es débarrassé d'Emily.

— Il n'y a aucune gourde d'une vingtaine d'années, rétorqua Drew, visiblement énervé.

Suzie fronça vaguement les sourcils.

Drew lui jeta un œil noir, et les secondes s'écoulèrent tandis qu'elle lui rendait son regard de défi.

— Regarde-toi, cracha-t-il. Tu t'es tellement prise à ce petit jeu de « Chère Suzie » que tu n'arrives pas à regarder un homme sans mépris, et sans imaginer le pire, et pourtant...

Il hésita, des larmes coulant maintenant le long de ses joues tandis qu'il observait tour à tour Toby et Suzie.

— Et pourtant, toi, Suzie Miller, tu n'as visiblement rien de commun avec Blanche-Neige, conclut-il, en passant en trombe près d'elle avant de disparaître dans la nuit.

Toby lui courut après et Suzie se retrouva toute seule au milieu de la piste de danse, les mains agrippées à sa pochette en soie bleu vif, tandis que de petits points lumineux scintillaient autour d'elle.

Chapitre 24

Elle arpentait les rues humides de Manchester, sa jupe en soie jaune absorbant la crasse des pavés, sa valise grinçant derrière elle. Après le départ de Drew, elle était restée au beau milieu de la piste de danse et avait balayé la pièce du regard, tandis que tous ses collègues suivaient la scène dans un silence pesant. Sa revanche avait reçu un accueil désastreux ; pas d'applaudissements, juste des mines hébétées. Personne n'avait volé à son secours alors qu'elle luttait pour défendre sa cause, pas même les femmes qu'elle avait aidées dans les toilettes, plus tôt dans la soirée. Le silence régnait toujours, lorsqu'elle passa la porte et se retrouva seule dans la rue, après une soirée de Noël de bureau. Un endroit où personne n'avait envie d'être.

Comment osait-il ? Comment osait-il lui faire porter le chapeau, et lui donner l'impression qu'elle était une garce, juste parce qu'il avait foutu en l'air sa petite vie si parfaite ? Pour qui diable se prenait-il ? Elle le considérait comme son ami, mais visiblement, ce n'était pas le cas. En définitive, ce n'était qu'un sale con, comme tous les autres.

Elle remonta une allée dans un jardin, s'arrêta devant la porte rouge vif, puis sonna, marmonnant toujours dans sa barbe.

— Tous les hommes sont des tocards, déclara-t-elle, tremblant comme une feuille, lorsque Jackie ouvrit la porte.

Jackie la dévisagea puis hurla par-dessus son épaule :

— Dave ? Qu'est-ce que tu as foutu dans ces cocktails ?

— Pourquoi ?

— Parce que Blanche-Neige vient d'arriver sur le pas de la porte.

— Ça doit être Noël, cria-t-il en retour. Fais-la entrer. J'ai toujours rêvé d'un plan à trois avec Blanche-Neige.

Jackie fronça les sourcils et invita Suzie à entrer.

Dave était dans le salon, secouant la tête au rythme de Deep Purple, visiblement ivre.

— Blanche-Neige, s'exclama-t-il en tendant les bras. Papa Noël a reçu ma lettre, de toute évidence. Celle que j'ai envoyée quand j'avais douze ans.

— La ferme, Dave, gronda Jackie. Je pense qu'il s'est passé quelque chose.

— Tous les hommes sont des tocards, répéta Suzie, en se jetant sur le canapé pour se cacher la tête dans ses mains.

Jackie s'assit à côté d'elle et l'étreignit.

— Les nains t'ont encore joué un tour, ma chérie ? s'enquit-elle.

— Oui, geignit Suzie. J'en ai par-dessus la tête de ces fichus nains.

— Oh, non, intervint Dave. Pas de ça dans cette maison. Tu peux venir ici et citer toutes les âneries de Chère Suzie que tu veux, mais laisse donc les nains tranquilles. Eux sont des êtres fiables.

Suzie semblait sur le point de fondre en larmes.

— Ignore-le, reprit Jackie, en caressant le bras de son amie. Je ne supporte pas ces fichus nains, moi non plus. Surtout Dormeur. Typiquement le genre de mec qui joue la carte de la fatigue quand il faut se mettre au boulot. Sale fainéant.

Suzie leva des yeux reconnaissants vers Jackie. Un sourire s'ébaucha sur ses lèvres.

— Quant à Prof, poursuit Jackie. Il fait semblant de tout savoir, et en fait, c'est du grand n'importe quoi. Un vrai baratineur.

— Tu as raison, approuva Suzie. Prof est un vrai baratineur.

— Et Timide, eh bien, c'est un débile profond dès qu'il est en société. Impossible de le sortir où que ce soit.

— Arrêtez, s'écria Dave. C'est faux.

Il disparut dans la cuisine et revint avec un livre pour enfants usé.

— Voyons voir, dit-il en feuilletant quelques pages. Qu'en est-il d'Atchoum ? demanda-t-il sur un ton accusateur. Je suppose que vous avez quelque chose contre Atchoum, pas vrai ?

— Oh, lui, c'est le pire, répondit Jackie. Un cas permanent de grippe masculine, celui-là. Rien qui cloche chez lui, il cherche juste à attirer constamment l'attention. Pathétique. Ensuite ?

Dave les dévisagea, bouche bée.

— Simplet n'est qu'un imbécile, repartit Suzie. Il essaie d'être tout mignon mais en fait, il est juste lourd, ce qui est extrêmement irritant.

— Joyeux ! s'exclama Dave, qui feuilletait l'ouvrage en silence, en quête du nain qui allait leur donner tort. Joyeux n'a rien d'un tocard. Comment pouvez-vous ne pas l'aimer ?

Il leur colla un dessin du personnage souriant sous le nez.

— Il est seulement Joyeux, parce qu'il se contrefout de tout et de tout le monde en dehors de sa petite personne, et qu'il n'a pas le moindre ennui. Un sale tocard égoïste, déclara Suzie.

Dave, frustré, jeta le livre par terre.

— Bon, reprit Jackie. Tous les hommes sont des tocards, y compris les sept nains. Ça t'a fait du bien, Blanche-Neige ?

— Beaucoup de bien, répondit Suzie.

Elle savait qu'elle avait eu raison de venir. Jackie savait toujours comment lui remonter le moral.

— Non, non, non, et non, je ne peux pas tolérer ça, interrompit Dave.

Il traversa la pièce jusqu'à un tableau noir pour enfants posé sur un chevalet. Il le rapporta jusqu'à l'endroit où Suzie et Jackie étaient assises, et prit un morceau de craie rose.

— Bon, mesdames, commença-t-il. Nous allons faire une liste de tous les hommes qui ne sont pas des tocards.

— Pourquoi ?! s'écrièrent Suzie et Jackie en chœur.

— Pour prouver à cette Chère Suzie ici présente que tous les hommes ne sont pas des tocards, d'accord ?

Jackie et Suzie observaient Dave d'un air dubitatif, tandis qu'il écrivait « Hommes qui ne sont pas des tocards » en haut du tableau.

— Bon, je suis certain qu'il y a au moins un nom qui vous vient tout de suite à l'esprit, poursuivit-il, en se tournant pour les regarder.

Elles lui lancèrent un regard vide.

— Moi ! s'écria-t-il. Enfin, chérie. Je t'ai offert cet original de Deep Purple.

Jackie jeta un coup d'œil à Suzie, qui se contenta de hausser les épaules.

— Continue, reprends la liste, dit-elle.

— Tu es trop bonne, vraiment, grommela Dave en écrivant son nom. Bon allez, un autre.

Jackie mit la tête en arrière et plissa les yeux, en pleine concentration. Le silence régnait jusqu'à ce qu'elle se penche subitement en avant.

— Barry, s'exclama-t-elle. Il est pas mal.

— Barry, s'exclama Dave. C'est qui, ce Barry ?

— Barry Obama, bien sûr, répondit Jackie.

— C'est ce type qui a repris la tête du bureau, non ? demanda Dave. Celui qui te mate toujours les seins chaque fois qu'on entre ? Je vais le tuer.

— Non, ce n'est pas lui. Je parlais du président des États-Unis. Il a l'air d'un type bien.

— C'est Barack, imbécile, rétorqua Dave. Barack Obama.

— Je sais. Je trouve juste que Barry, ça lui va mieux.

Dave dévisagea Jackie, avant de soupirer bruyamment et de se tourner pour inscrire M. Obama sur le tableau.

— Bien, reprit-il, s'agenouillant pour prendre délicatement les mains de Suzie. Je veux que tu penses à un homme qui n'est pas un tocard à mettre sur cette liste. Allez, ça te fera du bien.

Le silence régna jusqu'à ce que Dave émette une suggestion.

— Et ce type du boulot qui t'aide avec tes vengeances ? Il doit être bien. Comment il s'appelle ?

À sa grande surprise, Suzie sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle les réprima pour éviter toute situation embarrassante.

— Il vient de plaquer sa fiancée quelques semaines avant le mariage, dit Jackie à Dave, en secouant tristement la tête. Un vrai tocard, hein, Suzie ?

— Un vrai de vrai, marmonna cette dernière. Sais-tu ce qu'il a eu le culot de me dire ce soir ? Il m'a dit que je n'avais rien de commun avec Blanche-Neige. Après ce qu'il a fait à Emily. Je n'arrive pas à le croire.

— La culpabilité, rétorqua Jackie. De toute évidence, il se défoule pour se sentir mieux à propos de ce qu'il a fait.

— Bien sûr que oui, grommela Suzie. Tout ce que j'essayais de faire, c'était de terminer ma dernière vengeance, comme j'avais dit que je le ferais. Il m'a tellement soutenue jusqu'ici. Je n'arrive pas à croire qu'il ait été aussi méchant avec moi.

— Tu voulais accomplir ta dernière vengeance pendant la fête du bureau ? demanda Jackie. Tu n'en as jamais parlé.

— Oui.

— Alors c'était qui ?

— Tu te souviens quand je t'ai parlé du pote de Drew, le DJ qui se révélait avoir une fiancée ?

— Oh que oui. Il a dit qu'il t'aimait et qu'il allait la quitter.

— Holà, intervint Dave au bout d'un moment. Mon cerveau ne parvient pas à suivre avec celui-là. Tu es en train de dire que tu as couché avec un ami de Drew et qu'il était fiancé ?

— Oui, mais je ne le savais pas au départ, répondit Suzie.

— Tu ne l'aurais pas fait si tu avais été au courant, si ? ajouta Jackie.

— Attendez une seconde, répliqua Dave en agitant son doigt. Deux poids deux mesures, mesdames.

Il s'interrompit, reculant légèrement avant de poursuivre :

— Tu es en train de me dire que Chère Suzie, la Chère Suzie qui a fait vivre un enfer à la gent masculine ces dernières semaines, a en réalité trahi son propre sexe, et a couché avec l'homme d'une autre femme ?

Jackie et Suzie dévisageaient toutes deux Dave en silence.

— Dave, ne l'interromps pas, s'il te plaît. Suzie nous raconte sa dernière vengeance, rétorqua Jackie, se détournant de lui pour faire face à son amie. Je ne comprends pas. Pourquoi ce type était-il à ta soirée de boulot ?

— C'était le DJ. Drew l'a engagé pour une bouchée de pain.

— Bon, continue. Donne-moi tous les détails sanglants de ta vengeance, reprit Jackie, se frottant les

mais sous le coup de l'excitation.

— Eh bien, Drew et moi étions sur la piste de danse à la fin de la soirée, parce que c'était son cadeau de père Noël secret.

— Son quoi ? interrogea Dave.

— Son père Noël secret, répéta Suzie.

Dave observait tour à tour les deux femmes, attendant une explication qui n'arrivait pas.

— Pour quoi faire, pour avoir la dernière danse ? demanda Jackie. C'est quoi, ce délire ?

— Non, en fait..., protesta Suzie en secouant la tête, ne saisissant toujours pas en quoi consistait vraiment le cadeau de Drew. Je n'ai pas vraiment compris, pour être franche, mais il a dit quelque chose quant au fait de me redonner espoir.

— Soit, dit Jackie, confuse elle aussi à présent.

— Espoir ? répéta Dave. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Quelqu'un peut m'expliquer ce qu'elle raconte ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, admit Jackie. Qu'est-ce que tu racontes, Suzie ?

Suzie attrapa son sac et en sortit l'enveloppe dorée, puis tendit la carte à Jackie.

— Oh, je vois, reprit Jackie après l'avoir lue. Il a perdu sa fiancée, il se sent seul, et c'est Noël, donc il s'en prend à des femmes naïves comme toi. Je n'arrive pas à croire que tu aies accepté de danser avec lui.

— En fait, je n'ai pas dansé avec lui, mais la chanson de Rick Astley était en train de passer.

— Tu veux dire *Never Gonna Give You Up* ? questionna Jackie.

— Oui.

— La chanson sur laquelle tu as fricoté avec Patrick pour la première fois ?

— Oui. Drew a dû la demander. Puis il m'a offert un Cinzano dilué.

À présent, Jackie et Dave la regardaient tous deux avec un air hébété.

— Dis-moi que tu n'as jamais bu de Cinzano, s'exclama Dave à l'intention de Jackie. C'est un motif de divorce. Si un jour je te surprends à...

— La ferme, Dave, gronda Jackie. J'essaie de réfléchir là. Qu'est-ce qu'il a fait d'autre ?

— Il a juste continué de babiller sur ce truc avec l'espoir. Quelque chose sur le fait de croire en l'amour. Je ne sais pas, je n'arrive pas à vraiment me souvenir.

Suzie s'enfonça dans le canapé.

— Il a infligé Rick Astley à des gens qui croyaient que, fort heureusement, des décennies les séparaient de cette nullité sans nom ? reprit Jackie, interloquée.

— Il s'est présenté à un bar et a demandé un Cinzano dilué ? enchaîna Dave, totalement horrifié.

Suzie hocha la tête.

— Waouh, fut le seul mot que Jackie parvint à articuler.

Dave, en pleine confusion, se remit à les dévisager tour à tour.

— Mais pourquoi a-t-il fait une chose pareille ? finit-il par dire voyant qu'aucune d'entre elles ne fournissait d'explication.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Jackie.

— Qu'est-ce que j'en sais ? Il veut monter un groupe en hommage à Rick Astley avec elle ? Le Cinzano est la nouvelle bière brune ? Il est complètement timbré ?

— Non, imbécile. Parce qu'il l'aime, bon sang.

Suzie tourna brusquement la tête pour dévisager Jackie.

— Nom de Dieu, souffla Dave.

— Non, s'exclama Suzie en se levant d'un bond. Ce n'est pas ça. Il essayait juste de me prouver

qu'on peut faire un cadeau de Noël secret décent. C'est tout.

Elle se mit à faire les cent pas.

— Oh, Suzie, reprit Jackie. Aucun homme sur terre ne va au-devant de pareils ennuis juste pour faire un cadeau acceptable. Il t'aime. C'est évident.

Suzie s'arrêta net, la vérité commençant à lui apparaître.

— Il a dit qu'il y avait quelqu'un d'autre, déclara-t-elle doucement. C'est pour ça qu'il a rompu avec Emily. Oh, mon Dieu ! s'écria-t-elle, se laissant lentement tomber à genoux, la tête dans les mains.

Le seul son qui résonnait dans la pièce à présent était la respiration saccadée de Suzie.

— Bon ? finit par articuler Dave.

— Quoi ? demanda Jackie avant que Suzie n'ait le temps de parler.

— Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? s'enquit-il.

— Je n'ai pas saisi, marmonna Suzie, toujours cachée derrière ses mains. Je ne voyais pas où il voulait en venir.

— Eh bien, ça se comprend, commenta Dave. Bien trop subtil, si tu veux mon avis.

Suzie, prise d'un mouvement frénétique, secouait la tête dans tous les sens.

— J'ai été distraite par Toby, reprit-elle. Drew racontait tous ces trucs, et j'essayais de le faire taire pour pouvoir achever ma dernière revanche. Puis Toby est arrivé et tout a commencé à tourner autour du fait que nous avions couché ensemble, et c'est là que Drew m'a dit que je n'avais rien de commun avec Blanche-Neige...

— Bon sang, ça ne m'étonne pas ! s'exclama Dave. Chère Suzie, la moralisatrice, a couché avec son meilleur ami qui était fiancé.

— Dave ! l'interrompit Jackie. Je pense que tu passes à côté de l'essentiel là. L'essentiel, c'est que Drew est amoureux de Suzie. C'est ça que nous tentons de comprendre.

— Non, faux, rétorqua Dave. L'essentiel, c'est que Drew était amoureux de Suzie jusqu'à ce qu'il découvre que c'était une hypocrite. Drew était tellement amoureux de Suzie qu'il s'est complètement ridiculisé en demandant Rick Astley et du Cinzano la même soirée, tout ça pour découvrir qu'elle avait couché avec son meilleur ami.

Jackie et Suzie dévisagèrent Dave à leur tour.

— Oh, mais tout va bien, Suzie, poursuivit-il, en levant les mains en l'air. Tous les hommes sont des tocards, pas vrai ? Tu t'en contrefous, hein ? Regarde la liste, ajouta-t-il en se retournant et en donnant un coup si fort dans le tableau qu'il faillit tomber à la renverse. Seuls moi et le gagnant de ce fichu prix Nobel de la paix n'en sommes pas. Donc tous les autres hommes sont dans le même sac, exact ?

— Exact, souffla-t-elle.

— Sauf, reprit Jackie à voix basse, toi, M. Obama, et peut-être celui qui parvient à faire du père Noël secret l'invention la plus stupide de l'histoire, quelque chose qui vaut le coup d'être vécu. Je ne crois pas que ce soit un tocard. À mon avis, il se pourrait bien que ce soit un génie.

Chapitre 25

« À mon mari. C'est sans surprise que ma carrière a décollé quand je t'ai rencontré, parce que je n'avais jamais su ce que ça faisait d'avoir quelqu'un derrière moi auparavant. Donc merci... »

Tonnerre d'applaudissements.

Photo du mari amoureux... *Non !*

Ce matin-là, Suzie en était à son dixième visionnage sur Youtube de l'émouvant hommage de Sandra Bullock à son époux, pendant son discours aux Golden Globe en 2010. Puis, elle cliqua une nouvelle fois sur les gros titres qui étaient sortis quelques semaines après à peine, révélant que Jesse James était la pire des ordures de la planète. Pour se convaincre que les fins heureuses n'existent pas, il suffisait de regarder la reine de la comédie romantique, dont la carrière a tourné autour du fait de montrer à des millions de femmes que l'amour peut effectivement tout conquérir, tomber de très haut, des mains de son prince charmant. *Si Sandra Bullock ne vit pas heureuse pour toujours, alors clairement, vivre heureux pour toujours est impossible.*

Suzie se leva d'un bond de sa chaise de bureau, et s'agenouilla devant la télé, ouvrant le tiroir contenant tous ses vieux DVD de comédies à l'eau de rose. Pourquoi diable avait-elle gardé tout ça ? Ce n'étaient que des ramassis d'inepties, sans la moindre véracité.

— *Vous avez un message*, marmonna-t-elle dans sa barbe, en analysant la photo de la jaquette. Il a détruit ton commerce, lança-t-elle à une Meg Ryan transie d'amour, les yeux plongés dans ceux de Tom Hanks. Ce n'est pas un homme bien, idiot. Qu'est-ce que tu crois être en train de faire ?

Elle jeta le boîtier offensant dans la corbeille à papier dans le coin de la pièce, la faisant tomber au passage.

— Quant à toi, Julia Roberts..., dit-elle à la photo de l'actrice à moitié nue, sur la couverture du boîtier usé de *Pretty Woman*. Il paie pour des prostituées, imbécile. Rien de bon ne peut jamais venir d'un homme qui paie pour du sexe. Vous êtes voués à l'échec.

Elle attrapa l'étui suivant.

— « Tu m'as eue sur ton bonsoir », s'écria-t-elle. Tu te fiches de moi, Renée ? Un homme te dit « *bonsoir* », et tout est oublié ? Loin d'être suffisant, même s'il s'agit de Tom Cruise, ajouta-t-elle en lançant la copie de *Jerry Maguire* par-dessus son épaule.

Elle fut coupée dans son élan lorsqu'elle repéra son film préféré entre tous. Elle observa l'image de Meg Ryan et Billy Crystal se baladant dans Central Park en plein automne, sur la jaquette de *Quand Harry rencontre Sally*.

— « Et j'adore que tu sois la dernière personne à qui j'ai envie de parler avant de me mettre au lit, murmura Suzie dans sa barbe. Et ce n'est pas parce que je suis seul. Et que c'est la Saint-Sylvestre. Si je suis là moi ce soir, c'est parce que quand on se rend compte qu'on veut passer le reste de sa vie avec une femme, faut pas traîner les pieds, faut se lancer aussi tôt que possible. »

Des pensées indésirables lui traversèrent l'esprit. Elle cria de frustration. *Voilà ce qui arrive*, se dit-elle, furieuse. À peine quelques heures plus tôt, elle était au sommet. Sa carrière décollait enfin, les femmes qu'elle aidait avec leurs problèmes d'hommes l'adulaient : elle n'aurait pu être plus heureuse. Et voilà qu'elle se retrouvait un dimanche matin gris et froid, au trente-sixième dessous, et

ô surprise, c'était à cause d'un homme.

Elle se leva et se rassit devant son ordinateur. Après quelques clics et un peu de lecture, elle se sentait mieux. Pourquoi n'avait-elle pas pensé à ça plus tôt ? Un seul regard à la rubrique « Chère Suzie » sur le site du *Manchester Herald* avait réduit à néant tous les doutes qu'elle avait depuis les révélations de la veille au soir.

Tandis qu'elle faisait défiler les e-mails reçus, et parcourait le forum qu'elle avait créé pour permettre aux femmes de discuter de leurs ennuis avec les hommes, elle se trouva confortée dans son idée que le fait de tomber amoureux ne pouvait donner lieu qu'à du chagrin.

Elle continua à lire, sentant la douleur profondément enfouie quelque part dans sa poitrine décroître alors qu'elle survolait les récits d'infortune qui arrivaient par vagues. Histoire après histoire, des hommes convoités depuis si longtemps se révélaient être d'amères déceptions.

Chaque clic sur la souris la calmait un peu plus, jusqu'à ce qu'elle fût contrainte de s'arrêter brutalement et de relire un problème envoyé par quelqu'un signant sous le nom de Le Vrai Jay Kay.

Le Vrai Jay Kay – J'ai besoin de savoir comment aider mon amie. Elle est tellement remontée contre les hommes que j'ai été obligé d'enlever tous les couteaux de cuisine de chez elle, au cas où elle se déciderait à couper des pénis à tout-va. Il apparaît qu'un de ses courageux collègues est tombé amoureux d'elle, après avoir récemment rompu avec sa fiancée, quelques semaines à peine avant le mariage. Que dois-je faire ? Lui rendre ses couteaux, ou lui offrir un plumeau dépoussiérant pour son vagin ?

Suzie était scandalisée. Elle allait tuer Jackie. Qu'est-ce qu'elle s'imaginait, en postant ses problèmes sur le forum ? Au moins, elle pouvait compter sur ses abonnés pour la soutenir. Elle continua à lire pour voir quels commentaires avaient été ajoutés.

La plaquée de Didsbury – Un homme qui demande à une femme de l'épouser, puis prend peur, est un lâche pathétique. Ne faites pas confiance à cet homme. Optez pour les couteaux, et enfermez les plumeaux à double tour.

— Merci, dit Suzie à l'écran.

Le monde commençait à lui paraître un peu plus sensé. Elle poursuivit sa lecture.

L'échangiste branchée de Salford – Il se sent seul. Il craint d'avoir fait une erreur en annulant son mariage, et il veut que votre amie lui change les idées. Dites-lui de s'en servir pour le sexe et joignez-vous aux festivités ! Nous avons des plumeaux, en plumes véritables !

Beurk, songea Suzie en frissonnant.

La loi, c'est moi – Mon fiancé vient d'annuler notre mariage. Je me suis ramenée à son bureau dans ma robe de mariée, pour lui montrer ce qu'il avait jeté aux orties. Il était complètement humilié, j'ai eu l'impression d'être le maître du monde. Quel que soit le conseil que vous donne Chère Suzie, suivez-le, vous ne le regretterez pas.

Suzie s'écarta brusquement de l'écran. *Emily ?* Que faisait-elle sur son forum ? Sans doute avait-

elle bien plus important à faire, comme faire divorcer des femmes, ou un truc dans le genre. En regardant en dessous, elle s'aperçut que Jackie avait mis un nouveau post. Bon sang, que mijotait-elle maintenant ?

Le Vrai Jay Kay – Quelques commentaires pertinents, mesdames. Toutefois, j'ai le sentiment de devoir entrer dans les détails. Ce type a plaqué sa fiancée avant de tenter quoi que ce soit avec mon amie. Donc il ne s'est pas comporté en lâche, ce qui, d'après moi, est réglo. Par la suite, il a fait la chose la plus romantique dont j'aie jamais entendu parler. (Je dois avouer que je ne suis pas vraiment du genre fleur bleue. Mon ex-mari m'a offert un énorme bouquet d'œillets un jour, et je déteste ces fleurs. Pour la peine, j'ai utilisé son sac de golf comme vase.) Donc ce type a recréé l'instant où mon amie a reçu son tout premier baiser, quand elle était adolescente, dans une boîte de nuit. Jusqu'à la musique et aux boissons pourries. Et il a fait ça parce qu'elle lui a raconté un jour que c'était le moment le plus heureux de son existence. Quand elle avait encore espoir de vivre heureuse pour toujours. Il a dit qu'il voulait lui redonner espoir.

Suzie avait les yeux rivés sur l'écran. Il n'y avait pas de réponses sous le dernier post de Jackie. Elle devait suivre la discussion en temps réel à cet instant.

— Allez, mesdames, marmonna-t-elle. Mièvre, hein ? Vraiment désespéré de s'envoyer en l'air ? Mauvais perdant ? Allez, Emily, envoie-le au diable.

Une éternité lui parut s'écouler tandis qu'elle attendait leur verdict. Enfin, des réponses commencèrent à apparaître.

La plaquée de Didsbury – Si elle ne veut pas de lui, je peux avoir son numéro ?

L'échangiste branchée de Salword – Si je l'avais, j'arrêterais l'échangisme.

La loi, c'est moi – Mon fiancé n'a jamais fait quoi que ce soit de semblable pour moi. Si un jour je trouve quelqu'un d'autre, j'espère qu'il m'aimera autant que cet homme doit aimer votre amie.

Suzie regarda l'écran, bouche bée.

Qu'est-ce qu'elles s'imaginaient toutes ? Avaient-elles retenu quoi que ce soit de sa rubrique durant ces dernières semaines ? N'avaient-elles pas conscience que l'amour débutait toujours comme ça, plein de grands gestes et de promesses à foison ? Ne comprenaient-elles pas encore que bien trop vite, ça s'évapore et qu'on reste avec une déception cuisante ? Ignoraient-elles que c'était totalement inévitable, même avec un homme comme Drew ? Un homme sur qui elle comptait tant ces derniers temps. Qui avait été la première personne à se soucier suffisamment d'elle pour lui dire de se rebeller contre les hommes. Qui lui avait tenu ce discours crucial, à savoir qu'il croyait en elle, quand elle avait bien failli perdre toute confiance avec Alex, puis avec Patrick au stade. La déception ne pouvait être évitée. Même avec Drew, qui était allé jusqu'à lui prêter sa chemise pour s'assurer qu'elle triomphe. La chemise bleu poudre qui allait si bien avec ses yeux, chemise que, pour une raison obscure, elle avait omis de lui rendre, préférant la suspendre dans son placard sans la laver. Même avec Drew, qui lui avait serré la main si fort après sa rupture avec Emily, qu'elle avait l'impression que l'empreinte de ses doigts était restée gravée, créant au passage rougeurs et sensation de picotement. Même avec Drew, dont l'absence au bureau la semaine précédente l'avait laissée si démunie qu'elle en était venue à parler toute seule, chaque fois qu'elle pensait à quelque chose qu'il

aurait aimé entendre.

Même avec Drew.

Ou se pourrait-il que ce soit sauf avec Drew ?

Confuse, elle se leva et monta chercher la chemise bleu poudre. Elle la rapporta en bas, et se mit en quête de la carte de père Noël secret, qu'elle avait jetée dans la poubelle de la cuisine. La trouvant sous un sachet de thé usagé, elle s'assit à son ordinateur, tenant dans ses mains la chemise de Drew, et le cadeau qu'il lui avait fait.

— « Sois sur la piste de danse sous la boule à facettes à minuit pour ta livraison spéciale du père Noël secret », lut-elle à voix haute, laissant courir ses doigts sur les mots.

Elle posa la carte et fit une recherche Google pour trouver l'hôtel où ils se trouvaient la veille au soir. Il ne lui fallut pas longtemps pour ouvrir son site Internet et des photos de la grande salle de bal volontairement flatteuses. Soudain, son cœur battit la chamade, lorsqu'elle inspecta la pièce par ordinateur interposé. Il n'y avait pas de boule à facettes dans la grande salle de bal. Elle attrapa son téléphone, bafouillant en tentant de trouver un numéro de contact.

— *Majestic Hotel*. Puis-je vous aider ? répondit une voix après bien trop de sonneries à son goût.

— Est-ce que vous avez une boule à facettes dans votre salle de bal ? cracha-t-elle.

— Je vous demande pardon ?

— Avez-vous une boule à facettes dans votre salle de bal ? répéta-t-elle sur un ton pressant.

Cette femme ne comprenait-elle donc pas à quel point cette information était capitale ?

— Euh, non, madame, en règle générale, même si un monsieur en a fait installer une hier soir pour une occasion spéciale, donc c'est possible, si vous souhaitez que nous allions vérifier pour vous ?

Suzie n'entendit pas la dernière partie de la réponse parce qu'elle avait déjà posé le combiné. Ou plutôt, elle avait laissé tomber le téléphone par terre, avait enfoui sa tête dans la chemise de Drew, et avait sangloté jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de larmes à verser.

Chapitre 26

C'était le lundi 22 décembre, et elle portait sa robe préférée sans collants, ainsi que des talons de quinze centimètres. Elle avait hésité pour les collants pendant une bonne heure ce matin-là, essayant la robe avec et sans à plusieurs reprises, avant de décréter finalement qu'elle lui allait mieux sans. Elle remarqua à peine qu'elle ne sentait déjà plus ses orteils en poussant la porte du *Manchester Herald*. La seule chose dont elle avait conscience ce matin-là, étaient ses émotions à fleur de peau, sa nervosité étant telle qu'elle avait l'impression d'avoir enchaîné les cafés durant les douze dernières heures. Le fait qu'elle ait effectivement enchaîné les cafés durant les douze dernières heures lui donnait la sensation de vivre une expérience en dehors de son corps, tandis qu'elle se voyait monter lentement l'escalier qui menait au premier étage, où se trouvait son bureau, à côté de celui de Drew. Une fois en haut de l'escalier, elle s'immobilisa, lissa les plis de sa robe, se frotta les lèvres pour s'assurer une couche de rouge à lèvres impeccable, puis arbora un large sourire sur son visage.

Dès qu'elle passa à côté de Clare, pour aller prendre un café dans la cuisine, elle perçut déjà un premier signe indiquant que la matinée s'annonçait périlleuse. Elle s'arrêta pour lui demander comment allait son petit ami après la soirée, mais fut accueillie par un coup d'œil glacial, suivi d'un regard appuyé sur le sol, la jeune femme évitant tout contact visuel. Une fois sa surprise initiale passée, Suzie se dirigea vers son bureau, déterminée à se concentrer sur sa tâche clé de la journée.

Elle garda les yeux rivés sur le sol durant le reste du trajet, refusant de laisser une quelconque distraction interférer dans son esprit tandis qu'elle s'approchait de Drew. Enfin, elle aperçut la vision accueillante de sa corbeille à papier, et s'autorisa à lever le regard, tout en répétant mentalement ses premiers mots, minutieusement pensés.

— Drew, je suis tellement navrée, je..., lâcha-t-elle avant de remarquer que le fauteuil du journaliste était vide.

Sans doute était-il parti chercher du café. Elle soupira de soulagement. Il était grand temps de se ressaisir.

Après avoir enlevé son manteau, elle s'assit et tapota nerveusement sur le bureau. *Et maintenant ?* Elle était trop tendue pour se mettre au travail. Il lui fallait régler cette histoire avant de pouvoir se concentrer sur quoi que ce soit. Elle inspecta son bureau, espérant y trouver une quelconque forme de distraction, mais le désordre habituel qui réclamait son attention de toute urgence ne faisait qu'accroître son impatience de voir Drew. Elle observa la table de travail de son collègue et s'interrogea sur les qualités d'organisation de celui-ci, et sa capacité à se montrer si soigné. Elle afficha un sourire attendri, comme elle l'avait fait ces vingt-quatre dernières heures chaque fois qu'elle pensait à lui. Vingt-quatre heures à attendre cet instant – le seul dans toute comédie romantique où le couple tombe amoureux.

Au cours de sa réflexion, elle avait eu profondément mal au cœur, en prenant conscience qu'elle espérait plus que tout être Meg Ryan, au sommet de l'Empire State Building, quand Tom Hanks arrive pour qu'ils commencent leur vie ensemble. Elle prit conscience pour la première fois que, quoique enchantée de rendre la monnaie de leur pièce aux hommes qui lui avaient brisé le cœur, et ravie d'aider ses semblables à panser leurs blessures, jamais, au grand jamais, elle ne parviendrait à rendre une femme aussi heureuse que ça. Mais surtout, quand elle avait regardé ces films, elle avait compris

qu'aucun de ces héros n'arrivait à la cheville de Drew. Aucun d'entre eux ne riait autant à ses blagues, aucun d'entre eux ne croyait autant en elle, aucun d'entre eux n'était son roc, aucun d'entre eux ne la complétait – et n'importe quel autre cliché qui existe dans le monde de l'amour. Clichés si irritants avant qu'on tombe amoureux et qu'ils ne deviennent nos clichés.

Bien entendu, en prenant conscience que Drew lui avait redonné espoir, elle avait aussi compris qu'elle avait elle-même gâché son happy end. Pas seulement gâché, d'ailleurs, mais même anéanti de la pire façon qui soit. Elle avait passé un long moment à pleurnicher, croyant que sa vie était terminée. Au fond du gouffre, elle s'était retrouvée à regarder une fois encore l'image de Sandra Bullock à l'écran dans *L'amour à tout prix*, alors qu'elle se tenait devant l'autel à épouser le mauvais frère. Ce fut à cet instant précis que la bêtise dont elle-même faisait preuve la frappa, et que l'espoir pointa de nouveau le bout de son nez. Les fins heureuses n'arrivaient pas comme ça. Il y avait toujours une fausse note, quelque chose qui forçait à se battre encore plus fort pour accomplir son destin. Après tout, que serait un happy end sans la souffrance à endurer en guise de prélude ? Grisée par toutes ces comédies à l'eau de rose, elle avait compris que son indifférence face à la déclaration d'amour de Drew n'incarnait que l'obstacle qu'elle devait surmonter pour obtenir ce qu'elle désirait vraiment.

— Merci, Sandra, avait-elle murmuré. Merci de me l'avoir rappelé.

Ensuite, elle était restée debout toute la nuit pour préparer son discours, sa tenue, tout le nécessaire pour le lendemain matin, quand elle serait enfin en mesure de se réconcilier avec Drew et de vivre heureuse pour toujours.

Toujours pas de Drew. Faire du café ne pouvait pas lui prendre autant de temps que ça. Peut-être était-il parti en interview, ce qui serait un véritable désastre. Elle avait tant planifié ce moment, que le moindre écueil était source de contrariété majeure. Elle se pencha pour voir si son ordinateur était allumé afin de jeter un œil à son agenda. Rien ne se produisit lorsqu'elle bougea la souris. Rien, si ce n'est le fait qu'elle remarqua que sa tasse de Manchester City, contenant son stylo et son crayon à papier revêtant eux aussi l'emblème de l'équipe, n'était pas perchée au sommet de son disque dur comme d'habitude. Étrange, parce que personne n'était autorisé à toucher ce petit sanctuaire.

Soudain, sa main vola jusqu'à sa bouche. Elle se leva si prestement que son fauteuil se renversa derrière elle. Elle ouvrit le tiroir du haut du bureau de Drew. *Vide.* Son étagère en hauteur. *Vide.* Son autre tiroir, généralement fermé à clé de peur que Suzie ne vole sa réserve secrète de chocolats. *Désespérément vide.* Les chocolats avaient disparu. Autrement dit, Drew avait disparu, lui aussi.

Non, cela ne pouvait pas arriver. Où diable était-il ? Qu'est-ce qui s'était passé ?

Aussi vite que possible sur ses talons de quinze centimètres, elle grimpa les deux étages et parcourut le long couloir menant à la porte du rédacteur en chef. Elle était fermée mais Suzie ne prit pas la peine de s'arrêter pour frapper, se contentant d'ouvrir la porte à la volée et de trébucher dans le bureau, à bout de souffle et en boitant.

— Où est-il ? haleta-t-elle en s'efforçant de reprendre son souffle.

— Suzie ! s'exclama Gareth, visiblement furieux. Tu n'as aucun droit de faire irruption ici.

— Où est-il ? répéta-t-elle.

— Je n'ai aucune idée de qui tu parles, mais maintenant que tu es là, je voudrais te dire deux mots.

— Où est-il ? répéta-t-elle encore, sur un ton plus désespéré.

— La ferme, et assieds-toi, ordonna Gareth, ayant effectivement l'air furieux.

Elle s'effondra dans une chaise et tenta de recouvrer son souffle.

— Quand est-ce que tu comptais m'en parler ? demanda-t-il.

— Te parler de quoi ?

— Du fait que le *Mirror* t'a offert du travail.

Le Mirror ? Du travail ? Elle était incapable de penser à ça maintenant, elle avait bien plus important en tête.

— Je n'arrive pas à le croire, Suzie. Je t'ai offert une fantastique occasion ici avec « Chère Suzie », et tu vas tout me balancer en pleine poire et partir travailler pour la concurrence.

Une minute, songea-t-elle en intégrant les propos de Gareth. « Chère Suzie » était son idée à elle, et le *Manchester Herald* faisait difficilement de la concurrence à un tabloïde national.

Elle ouvrit la bouche pour se défendre, mais tout ce qui en sortit fut une énième question quant à la disparition de son collègue.

— Drew ? demanda-t-il, écoutant enfin sa requête désespérée. Tu veux savoir où est Drew ? ajouta-t-il avant d'éclater de rire. Il est parti, ma chère Suzie. Et après la façon dont tu l'as traité samedi, ça ne m'étonne pas.

— Parti où ? interrogea-t-elle, anéantie à présent, en sentant son avenir lui filer entre les doigts.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Il a dit qu'il avait besoin de s'éloigner. S'éloigner de toi, sans aucun doute.

Il se leva et croisa les bras, se délectant de l'angoisse qu'elle éprouvait.

Les larmes commencèrent à couler. Des larmes d'épuisement et de profonde déception.

Enfin, Gareth se radoucit suffisamment pour lui tendre un mouchoir.

— Est-ce qu'il va revenir ? parvint-elle à bredouiller en reniflant.

— Pas sûr, répondit Gareth. Il a dit qu'il appellerait après le nouvel an. Donc merci à toi, chère Suzie, on dirait bien que j'ai aussi perdu mon meilleur reporter.

Elle enfouit sa tête dans son mouchoir, incapable de croiser son regard. La pièce resta silencieuse quelques instants, tandis que Suzie s'asseyait pour digérer la nouvelle, avec l'horrible impression qu'on l'avait poignardée en plein cœur avec une lame émoussée. Mais alors, Gareth reprit la parole et enfonça le couteau dans la plaie.

— Je vais imprimer l'histoire, annonça-t-il.

— Quelle histoire ?

— Celle qui raconte que Chère Suzie n'est pas la guerrière qu'elle a prétendu être. Comment elle a volé le fiancé d'une autre femme, et brisé l'homme le plus doux et le plus romantique au monde. J'imprimerai cette histoire si tu pars travailler pour le *Mirror*, et ensuite, « Chère Suzie » ne sera plus, parce que plus jamais aucune femme ne te fera confiance.

Suzie reprit son souffle. Comment pouvait-il lui faire une chose pareille ? Comment pouvait-il faire ça à Drew ?

— Tu es diabolique, murmura-t-elle.

— Je pense que tu concéderas que tu n'es pas blanche comme neige, toi non plus, rétorqua-t-il avec un sourire suffisant.

Elle le foudroya du regard. Elle avait commencé cette journée si pleine d'espoir, et voilà qu'à présent, Drew était parti et que son patron la menaçait de détruire sa carrière.

Chapitre 27

— Et si je reste ? demanda-t-elle, en refaisant irruption dans le bureau de Gareth une heure plus tard.

La menace de son patron et l'annonce de la disparition de Drew lui avaient donné l'impression que son cœur était pris dans un étau, et elle s'était mise à faire de l'hyperventilation. Gareth avait calmement appelé les secours, et Diane était arrivée à la rescousse, sac en papier à la main, et l'avait emmenée à la cantine, Suzie haletant péniblement entre deux bouffées pour reprendre de l'air. Trois sacs et une flasque de whisky que Di gardait pour les cas d'urgence plus tard, elle recommençait à respirer normalement. Assise là, hébétée, tandis que Di babillait sur le speed dating réservé aux plus de cinquante ans où elle s'était rendue la semaine précédente, Suzie avait senti un sentiment de détermination l'emporter sur la panique. Suzie s'était érigée elle-même en héroïne romantique, et elle ne pouvait laisser ni la disparition de son premier rôle masculin, ni les menaces du grand méchant rédacteur en chef lui barrer la route. Elle aurait son dénouement heureux, même si ça devait la tuer.

— Recto du journal, pleine page, photo avec signature, répondit Gareth sans sourciller lorsqu'elle déboula dans son bureau pour la seconde fois.

— Pleins pouvoirs sur le contrôle éditorial, aboya-t-elle en retour.

— Ouais, ouais, peu importe, rétorqua-t-il en faisant un signe de main dédaigneux.

— Qu'il s'agisse du contenu, ou du délai, sinon je m'en vais, ajouta-t-elle en se tournant pour partir.

— Tu l'as, répliqua Gareth d'un air suffisant. Tu ne le regretteras pas, cria-t-il derrière elle après qu'elle fut repartie en trombe dans le couloir.

— Moi non, toi peut-être, marmonna-t-elle dans sa barbe tout en descendant l'escalier en courant pour commencer à travailler sur sa rubrique sur-le-champ.

Elle n'avait pas une seconde à perdre.

Chapitre 28

— Hors de question que j'imprime ce torchon, déclara Gareth le lendemain, en écrasant la copie de sa dernière rubrique sur son bureau.

— Ce n'est pas un torchon, rétorqua Suzie sur un ton de défi.

— Non, tu as raison. Ce sont des foutaises pathétiques. Où est la colère ? Où est la méchanceté ? Où est la vérité toute nue ?

Il tapait du poing sur la table à la fin de chacune de ses phrases.

— C'est ce que les femmes veulent vraiment, répondit calmement Suzie.

— Je m'en fous de ce que les femmes veulent vraiment, répliqua Gareth, virant au rouge. Je veux que Chère Suzie revienne, donc tu ferais mieux de te mettre à écrire tout de suite.

— Ne pas se foutre de ce que les femmes veulent vraiment est ce qui a fait le succès de cette rubrique au départ. Maintenant, je te le dis, c'est ça que les femmes veulent réellement.

— Donc tu as changé d'avis sur ce que ces dames veulent, c'est ça que tu es en train de me dire ?

— Précisément.

— Foutues bonnes femmes ! s'écria Gareth en se prenant la tête dans les mains.

— Et j'aimerais faire remarquer que mon nouveau contrat me donne les pleins pouvoirs en termes de contenu éditorial, ajouta Suzie, lui indiquant où cette clause en particulier avait été surlignée en rose.

— Les pleins pouvoirs pour te montrer aussi vicieuse que par le passé, pas pour soumettre ce tissu d'âneries, rétorqua-t-il.

— Gareth, reprit-elle posément, cette rubrique aura un accueil des plus favorables, crois-moi. Ça va marcher.

— Il vaudrait mieux, ou ton boulot va être sur la sellette, jeune fille, répliqua-t-il en s'éloignant d'un air assuré.

Suzie se rassit et ramassa les feuilles de papier que Gareth avait jetées sur le bureau. En se mordant la lèvre, elle relut son article pour la énième fois. Effectivement, il valait mieux que ça marche, ou tout serait sur la sellette.

Chères lectrices,

J'aimerais terminer cette année en vous présentant mes vœux pour les fêtes de Noël, sachant que c'est une saison tout bonnement folle quand on en vient aux affaires de cœur.

Chercher l'amour ressemble beaucoup à Noël. Une montée en puissance sans fin, et d'énormes attentes qui mènent inévitablement à une déception.

Et pourtant, chaque fois, on s'attend à ce que ça soit différent. Chaque fois, on espère qu'il s'agira de celui qui donne vie au conte de fées et on en rêve.

Pour cette raison, j'ai décidé qu'il n'y aura plus de « Chère Suzie » comme vous la connaissez.

Pourquoi ? Parce que la dernière chose que je vous souhaite, c'est de cesser d'attendre Noël avec impatience. Si cela arrive, alors vous aurez perdu tout espoir de vivre les joies

que la vie peut apporter. Je ne sais pas ce qu'il en est pour vous, mais je n'aurais aucune envie de passer du temps avec une personne pareille.

Et j'en suis venue à prendre conscience que je ne veux pas que vous cessiez d'attendre l'amour avec impatience. « Chère Suzie » est devenue tellement concentrée sur le calvaire des amours déçues, et sur la façon de remporter cette bataille, qu'elle en a oublié la raison fondamentale pour laquelle vous avez toutes écrit ces lettres douloureuses au départ.

Parce que vous savez toutes que le plus grand bonheur que l'on puisse connaître est d'aimer, et de l'être en retour, et que la poursuite incessante de ce bonheur est notre but premier dans l'existence.

Donc à l'avenir, cette rubrique se concentrera sur la façon de trouver l'amour véritable, et non sur le meilleur moyen de s'en prendre à quelqu'un qui a échoué à vous aimer en retour. Si satisfaisante que la revanche puisse être, elle ne vous rendra jamais aussi heureuse que de trouver quelqu'un à aimer et qui vous aime. Après tout, il existe un million de chansons d'amour, mais presque aucune ne parle de vengeance.

Je me rends compte que l'annonce d'une telle nouvelle pourrait bien vous faire paniquer, vu que vous mettre en quête de l'amour passe par des souffrances et des déceptions. Donc voilà mon premier conseil pour vous aider à endurer cette souffrance inévitable.

Suivez seulement cette règle basique.

Cherchez votre reflet. Regardez dans les yeux de votre compagnon et voyez ce qu'il voit. Honnêtement et profondément. Si vous vous voyez d'une façon dont vous avez envie d'être vue, d'une façon qui vous fait paraître à votre avantage, alors vous savez que vous êtes à votre place. Vous tenez les bases d'une relation heureuse.

En revanche, si le reflet que vous voyez est peu flatteur, si vous savez au fond de votre cœur que votre bien-aimé ne vous voit pas comme vous voulez être vue, alors fuyez. Fuyez avant qu'il ne vous fasse vivre une véritable torture, parce qu'il le fera, c'est une certitude. Laissez-le être le premier à savoir qu'il n'en vaut juste pas la peine, avant d'avoir à recourir à une quelconque forme de vengeance. Pourquoi perdre votre temps ? Allez donc chercher votre meilleur reflet ailleurs.

*Joyeux Noël,
Suzie*

Suzie déglutit avant de continuer à lire. Elle avait écrit une autre lettre pour l'édition spéciale de Noël, et c'était celle qui comptait vraiment. C'était risqué, elle en était consciente, mais elle ne savait pas quoi faire d'autre.

À qui de droit,

J'ai vu mon reflet. Pendant un court instant, dans tes yeux, sur la piste de danse, en dessous de la boule à facettes. Et la minute d'après, il avait disparu. Chassé par ma bêtise, par mon égoïsme, et par ma vanité.

Je ferais n'importe quoi pour revoir ce reflet. Je sais que tu n'es pas un homme susceptible de me décevoir. Plutôt l'opposé. Tout ce que tu as fait, c'est de me donner confiance en moi et de m'aider à recouvrer mon estime, tandis que tout ce que j'ai fait, moi, c'est d'être une amère déception pour toi. Exactement ce que j'ai reproché à tous les hommes sur cette planète.

Je me rends compte aujourd'hui que nous sommes tous humains et que nous faisons tous des erreurs. Peut-être que certaines erreurs méritent d'être punies, mais maintenant, je prends conscience que tout le monde mérite une chance d'arranger les choses. Et je veux arranger les choses avec toi. Parce que j'ai besoin de revoir ce reflet. Et j'ai besoin que tu voies ton reflet dans mes yeux, parce que si tu veux mon avis, il est à couper le souffle. Je t'en prie, donne-moi une chance de me rattraper. Par pitié, reviens. Je veux vivre heureuse pour toujours, et je veux le faire avec toi, tout comme Harry et Sally. Tu sauras où me trouver.

Suzie

Chapitre 29

Réveillon du nouvel an, 20 heures.

Jackie versa une bouteille d'ouzo dans le saladier posé devant elle.

— Quand es-tu partie en Grèce pour la dernière fois ? demanda Suzie.

— Avec toi, imbécile, répondit son amie. Souviens-toi, pour célébrer mon divorce. On a survécu grâce à ce truc.

— Mais ça doit faire presque dix ans.

— Ouais.

— Ça ne va pas avoir mauvais goût ?

— Sûrement. Mais comment faire autrement pour se débarrasser des immondices qu'on rapporte de vacances ? J'ai du limoncello à ajouter. Ça masquera le goût.

— Je pense que je vais en rester au vin, dit Suzie en grimaçant.

— Tu ne devrais pas éviter de boire ? Tu ne voudrais pas être ivre quand il arrivera, si ?

— Quand qui arrivera ? s'enquit Dave, en plongeant un gobelet en plastique dans le cocktail fatal de Jackie.

— Drew, répondit Jackie, en attrapant la bière au gingembre.

Dave s'arrêta à mi-gorgée.

— Le type dont tu as couché avec le meilleur ami ? questionna-t-il, complètement éberlué. Je n'arrive pas à croire qu'il te parle encore.

— Il ne le fait pas pour l'instant, fit remarquer Suzie.

— Mais tu l'as invité ce soir ? la pressa Dave.

— Pas exactement, repartit Suzie, visiblement embarrassée.

Dave but d'une traite son verre, toussa, puis s'agrippa au bord du comptoir de la cuisine comme pour garder l'équilibre.

— Alors dis-moi, Chère Suzie, comment sait-il qu'il doit venir si tu ne lui as pas exactement demandé ?

— Je lui ai écrit une lettre.

— Et tu l'as invité dans cette lettre ?

Suzie attrapa un gobelet, le plongea dans le punch, puis le vida d'un trait.

— Non, j'ai juste fait un sous-entendu, expliqua-t-elle en regardant Dave avec un air de défi.

— Tu as fait un sous-entendu ?

— Oui.

— Pourrais-tu m'expliquer, je te prie, comment tu as sous-entendu d'inviter quelqu'un à une fête de nouvel an ?

— J'ai dit que je voulais vivre heureuse pour toujours, comme dans le film *Quand Harry rencontre Sally*.

— Et en quoi est-ce une demande pour qu'il vienne à la fête de ce soir ? interrogea Dave, les yeux écarquillés.

— Oh, Dave, pour l'amour du ciel, n'as-tu pas une once de romantisme dans tout le corps ?

intervint Jackie, visiblement frustrée. Tout le monde sait que Harry et Sally se mettent ensemble au nouvel an.

Dave dévisagea Jackie avec les sourcils froncés.

— Il ne saisira pas l'allusion, finit-il par dire. C'est le genre de truc dont vous, les femmes, vous rêvez pour obtenir ce que vous voulez, puis vous êtes contrariées quand ça n'arrive pas. C'est un homme. Il ne comprendra pas.

— Tu as raison, répondit calmement Suzie. C'est un homme. Un homme qui s'est donné du mal pour me redonner espoir en recréant mes années d'adolescente. Il a installé une boule à facettes, il a fait passer Rick Astley et bu du Cinzano coupé à la limonade, ajouta-t-elle, au bord des larmes à présent. S'il veut saisir l'allusion, il le fera.

Elle prit un verre de punch et se dirigea vers la porte menant au jardin pour se calmer.

21 heures.

Suzie s'efforçait de ne pas lever les yeux chaque fois qu'on poussait la porte, mais c'était impossible. Chaque fois que résonnait le carillon de Rudolph, le renne au nez rouge, sur la sonnette que Dave avait installée pour la saison, son cœur lui remontait dans la bouche. Mais chaque fois, il retombait dans ses chaussons argentés, dès qu'une autre fournée des proches, amis et collègues de Jackie et Dave arrivait.

Elle avait aussi pris conscience, en examinant le nombre croissant de convives, que d'une façon ou d'une autre, durant l'année précédente, elle avait passé un cap. Un an plus tôt, le réveillon du nouvel an auquel elle avait assisté était une soirée réservée aux adultes. Costard-cravate de mise, un groupe de musiciens, et des ballons noir et argenté de bon goût. Cette année, elle avait atterri dans un asile de fous. Les bambins s'évertuaient à lui faire des croche-pieds, tout en pourchassant des ballons Bob le bricoleur dans tous les coins du salon. Les parents se fâchaient contre leurs adolescents en train de boire en douce. En revenant de la salle de bains à l'étage, elle avait aperçu un garçon et une fille qui jouaient à frotti-frotta sous les manteaux, sur le lit de Jackie. Elle avait pourtant l'impression que la veille à peine, elle aurait pu se trouver sur ce lit pendant une fête, à coup sûr en train de se faire tripoter par un homme soûl. Comment en était-elle arrivée là – la célibataire esseulée à une fête de famille donnée pour le nouvel an ? *La vieille fille*. Elle se précipita au rez-de-chaussée pour prendre un autre verre, et s'assit devant la porte d'entrée jusqu'à ce que Drew arrive.

22 heures.

— Il ne va pas venir ! s'écria Suzie.

— Quoi ? hurla Jackie par-dessus le tapage causé par une musique inconnue au bataillon que les adolescents présents avaient mise.

— J'ai dit qu'il n'allait pas venir ! répéta désespérément Suzie.

Jackie l'empoigna par les épaules.

— Il viendra, dit-elle sur un ton ferme.

— Le prince Harry n'est pas encore arrivé ? s'exclama Dave derrière l'épaule de Jackie.

— Je lui assurais justement qu'il allait venir, rétorqua Jackie. Dis-lui, Dave. Il va venir, hein ? On ne se ridiculise pas comme il l'a fait pour une personne sans lui donner une chance.

— Il ne viendra pas, reprit Dave. Il faut t’y faire.

— Qu’est-ce que je vais devenir ? se lamenta Suzie, en enfouissant sa tête contre l’épaule de Jackie. J’ai tout gâché.

— Commence par l’ignorer, répondit Jackie en jetant un regard noir à Dave.

— Je lui dis juste la vérité, chérie, se défendit Dave. Suzie croit en la vérité toute nue, pas vrai ? poursuivit-il.

Suzie gémit en guise de réponse.

— Cet homme est un pur romantique, Dave Smith, reprit Jackie. Il viendra. Et quand il le fera, prends des notes, parce que tu pourrais apprendre deux ou trois choses de lui.

— S’il vient, c’est une vraie lavette, marmonna Dave dans sa barbe.

— Dave ! s’écria Jackie. Je ne vais pas te laisser dire des gros mots devant les enfants. Cesse tout de suite de te comporter comme un idiot.

— Il ne va pas venir ! s’époumona Dave.

— Si ! hurla Jackie à son tour.

— Non !

— Si !

— Non !

— Tu es un vrai tocard, déclara Jackie.

— Et toi, une grosse vache stupide, rétorqua Dave à l’instant même où la chanson par-dessus laquelle il criait se terminait, et que le silence se faisait dans la pièce.

La foule d’enfants se tourna pour dévisager le couple en pleine dispute, tandis que Suzie s’enfuyait pour prendre un autre verre et se calmer à l’extérieur.

23 heures.

— Il va venir ! s’écria Suzie, en tapant furieusement Jackie sur l’épaule.

— Quoi, où ça ?

Jackie délivra ses lèvres d’un baiser passionné avec son mari, au beau milieu de la piste de danse improvisée dans le salon.

— Il va venir, répéta Suzie, un large sourire aux lèvres, enlaçant Jackie et Dave, quelque peu surexcitée par l’alcool. Mais il n’arrivera pas avant minuit, si ? Tout comme Harry. Harry arrive à minuit. Quelle idiote je fais. J’ai passé la soirée à surveiller la porte, alors qu’en fait, il va venir aux douze coups de minuit, comme dans le film.

— Bien sûr que oui, acquiesça Jackie en souriant. N’est-ce pas, Dave ?

Celui-ci lui rendit son sourire, le sourire d’un homme vraiment ivre dans les bras de sa chère et tendre.

— Bien sûr que oui, répéta-t-il, en attirant de nouveau sa femme contre lui.

Juste après minuit, réveillon du nouvel an.

Suzie scruta l’obscurité jusqu’à ce qu’elle ne voie plus rien. Sa vision se troubla et elle s’aperçut qu’elle avait embué le double vitrage avec ses larmes.

Il n’est pas venu, se répétait-elle, encore et encore.

Elle regarda les deux verres qu'elle avait soigneusement remplis de champagne, et posés sur le rebord de la fenêtre en vue de la célébration, et mesura sa bêtise. Bien sûr qu'il n'était pas venu. Il n'avait jamais eu l'intention de venir. Elle l'avait vraiment déçu, et elle s'attendait à ce qu'il passe l'éponge, juste comme ça. Elle avait espéré qu'il comprenne qu'elle avait fait une erreur et qu'il lui pardonne. Mais elle avait passé des semaines à dire à ses lectrices de ne pas pardonner, mais de punir, et pas à moitié. Comment pouvait-elle espérer que Drew ne la punisse pas ? Comment pouvait-elle même rêver que non seulement, il lui pardonne, mais qu'ils vivent heureux pour toujours ? Elle était stupide et méritait d'être seule à la période de l'année où c'était le plus douloureux.

Enfin, elle décida de détourner son regard de l'allée du jardin, mais elle ne se sentait pas capable pour autant d'affronter la scène qui se déroulait derrière elle. Elle s'attendait à se retrouver face à une marée de couples tendres, célébrant le nouvel an avec passion, portés par l'espoir de l'année à venir et par les bien trop nombreux punchs de Jackie.

Elle se tourna lentement et éprouva un étrange soulagement en remarquant les seuls autres occupants de la pièce. Une petite colonie d'enfants blottis dans le noir, en train de regarder des dessins animés à la télé ; les personnages du dessin animé en question s'agitant dans tous les sens, rayonnant de joie, dans des tons criards qui se reflétaient sur le visage des gamins épuisés.

Son cœur se remit soudain à battre à tout rompre. Peut-être que sa montre était mal réglée. Peut-être n'était-il pas encore minuit, après tout. Bien sûr, c'était donc ça. Elle n'avait pas encore entendu la moindre note de *Ce n'est qu'un au revoir*. Elle chercha désespérément une horloge pour confirmer sa supposition, mais il n'y en avait aucune. Elle se pencha et prit la télécommande des mains d'un bambin à moitié endormi, et commença à zapper au hasard entre les chaînes. Elle avait seulement besoin de jeter un coup d'œil à une émission de Jools Holland, et ensuite, tout irait bien. Elle saurait quelle heure il était.

Au moment même où des bouchons de champagne et des célébrités enveloppées de banderoles peuplèrent l'écran, elle sentit une douleur aiguë dans sa cheville gauche, et poussa un cri stupéfiant. Un garçon d'environ sept ans se posta devant elle.

— Rends-la-moi, ou je lui dis de mordre l'autre, ordonna-t-il, en faisant un signe de tête à la jolie petite fille en costume de renne, aux dents bien aiguisées.

Pétrifiée, elle lâcha la télécommande et claudiqua jusqu'à la cuisine. Les choses ne se passaient pas du tout comme c'était prévu. En réalité, la situation lui échappait même complètement, vu que le premier contact corporel qu'elle avait eu pour la nouvelle année était la morsure d'une gamine dans sa jambe.

Elle chercha désespérément Jackie. Elle avait besoin de voir au moins une personne qui l'aimait, quelqu'un qui la ferait se sentir immédiatement mieux qu'à cet instant précis. Jackie n'était nulle part dans la cuisine, donc elle monta à l'étage, pensant que son amie devait mettre un de ses petits au lit. Les chambres des enfants étaient vides, mais elle finit par trouver Jackie et Dave, sous la pile de manteaux sur leur lit, à moitié nus.

Jackie apparut de sous une peau de mouton douteuse quand elle entendit la porte s'ouvrir.

— Il est venu ? s'écria-t-elle.

Les joues roses de Dave apparurent à côté d'elle en un éclair, et il baissa les yeux sur une Suzie abattue.

— Bien sûr que non, répondit-il. Maintenant, si quelqu'un s'apprête à venir, c'est moi, donc pouvons-nous laisser tomber ces fadaises romantiques, et aller à l'essentiel ?

Là-dessus, il tira de nouveau Jackie sous la pile de manteaux.

Suzie sentit sa lèvre inférieure commencer à trembler. Elle attrapa brusquement son manteau en

laine rouge et s'enfuit, entendant Jackie lui crier de revenir. Elle ne reprit pas son souffle avant d'être à l'extérieur et d'avoir claqué la porte d'entrée derrière elle. Puis elle s'effondra sur le seuil de Jackie et Dave, à précisément 00 h 11 le soir du nouvel an, et fondit en larmes.

Chapitre 30

Elle n'avait aucune idée de l'heure qu'il était quand elle commença à rentrer. Elle ne pouvait supporter l'idée de regarder une nouvelle fois sa montre. De toute façon, elle ne pouvait plus la regarder du tout, parce qu'à un moment donné, elle l'avait enlevée et, de rage, l'avait jetée dans l'obscurité.

Tout ce qu'elle pouvait entendre était le claquement régulier de ses chaussures à talons, et le son inquiétant qu'émettait la bruine balayée par le vent. Ses cheveux étaient plaqués sur son visage, et elle savait qu'il devait faire froid, mais elle ne parvenait pas à ressentir quoi que ce soit. *Rien.*

Elle ne sentait pas ses pieds, notamment, ce qui était curieux. Comme si elle flottait dans les airs. D'ordinaire, cette marche lui aurait été pénible, elle aurait grimacé au moindre pas, vu qu'elle aurait passé la soirée à danser dans des chaussures inconfortables. Mais, à cet instant, elle ne sentait plus son corps. Elle savait qu'elle n'était pas anesthésiée par l'alcool étant donné qu'elle avait cessé de boire à 23 heures, pour être sobre à minuit. Mais le plus étrange, peut-être le plus effrayant, c'était qu'elle ne sentait plus la peur non plus. Normalement, quand elle arpentait les rues de Manchester seule après minuit, elle sursautait à la moindre ombre, convaincue qu'on allait l'agresser. Mais ce soir-là, elle s'en moquait éperdument. Personne d'autre ne se souciait de savoir si elle rentrait ou non en un seul morceau, alors pourquoi s'en faire ? Cette pensée suffit à ajouter un flot de larmes à la bruine qui lui trempait déjà la figure.

Alors qu'elle tournait au coin de sa rue, elle ralentit la cadence. Elle ne pouvait affronter la vision de son appartement froid, sombre et vide, et ce que le fait d'arriver seule là-bas ferait à son humeur déjà maussade. Elle ne pouvait endurer de voir l'état dans lequel elle avait laissé sa salle de bains, parce qu'elle savait que c'était l'incarnation parfaite de l'espoir qu'elle avait ressenti au début de la soirée. Maquillage, soins pour les cheveux, parfums et crèmes hydratantes étaient éparpillés dans tous les coins – les outils essentiels pour préparer le début d'une nouvelle relation.

Mais le plus douloureux serait de voir sa chambre. Propre comme un sou neuf, les draps changés, la lumière tamisée et la musique déjà prêtes : c'était une chambre qui attendait qu'un événement significatif se produise. À présent, elle ne constituerait qu'un rappel indésirable de sa profonde solitude.

À quelques mètres à peine de sa porte d'entrée, Suzie s'arrêta dans son élan.

Comme si j'avais besoin de ça, songea-t-elle en tirant sans succès sur son talon, coincé dans un trou dans le pavé.

Le talon refusait de céder, donc elle fut contrainte d'enlever sa chaussure, et de sentir le contact désagréable du trottoir sale et mouillé s'insinuer dans ses collants, jusqu'à ses orteils déjà gelés. Alors qu'elle se penchait pour tirer de toutes ses forces sur l'escarpin, elle prit conscience des pas lourds accourant dans sa direction, et enfin, son instinct de survie commença à se manifester.

Nous y voilà, se dit-elle, prise de panique. *C'est le moment de ma mort.*

Elle tira de toutes ses forces sur la chaussure, se préparant mentalement pour déterminer dans quelle partie du corps de son agresseur elle planterait son talon aiguille en premier.

Puis les pas s'arrêtèrent et elle entendit une respiration haletante au-dessus d'elle.

— Laisse-moi faire, dit une voix.

Au même instant, la chaussure se libéra et Suzie trébucha en arrière, tombant de tout son poids sur le trottoir.

— Laissez-moi tranquille, hurla-t-elle, en brandissant le talon aiguille. Laissez-moi tranquille, ou je vous plante ça dans les valseuses.

— Charmant, fit remarquer Drew, tendant la main pour l'aider à se redresser.

— Drew ! s'écria-t-elle.

Elle leva les yeux vers lui tandis que l'humidité et la crasse du trottoir s'infiltraient sous sa robe.

— Ça va ? s'enquit-il en la relevant. Je ne voulais pas te faire peur.

Elle continua à le regarder, s'efforçant de gérer le flot de pensées et d'émotions qui affluaient dans sa tête.

— Qu'est-ce que tu fais là ? parvint-elle enfin à demander.

— Eh bien, commença-t-il. Après des visionnages multiples de *Quand Harry rencontre Sally*, et des consultations auprès de plusieurs femmes obsédées par le romantisme, j'ai enfin compris ce que tu voulais dire dans ta lettre. Je présume que tu espérais que je vienne te retrouver à minuit à la fête de Jackie, pas vrai ?

Suzie hocha la tête en silence, ne se faisant pas suffisamment confiance pour parler.

— Seulement j'ignore où vit Jackie, n'est-ce pas, imbécile ?

Elle dévisagea Drew, stupéfaite. Comment avait-elle pu oublier une donnée aussi élémentaire ?

— Donc je me suis dit que je t'attendrais ici, ajouta-t-il.

Un silence gênant s'installa, jusqu'à ce que Suzie parvienne enfin à prendre la parole.

— Pourquoi ? interrogea-t-elle timidement.

— Parce que tu me l'as demandé, répondit Drew.

— Je sais, mais pourquoi ? répéta-t-elle.

Allez. Sors-moi de mon malheur. Dis-moi que c'est le début pour nous.

— Vraiment, pourquoi ? questionna-t-il, visiblement confus.

— Ouais, vraiment, pourquoi ?

— Est-ce encore une de ces choses que je dois déchiffrer, parce que je te le dis, il va nous falloir un traducteur.

— On recommence ? proposa-t-elle.

— Oui, s'il te plaît, répondit-il.

— Je suis tellement désolée, gémit-elle, incapable de réprimer un flot de larmes. Pour ce que j'ai fait. J'avais tellement tort. Peux-tu me pardonner ?

Elle lui lança un regard implorant.

Il ne dit pas un mot pendant un moment, puis il l'attira contre lui.

— Je n'en suis pas sûr, déclara-t-il en la regardant dans les yeux. J'ai besoin de te regarder d'abord. Vraiment te regarder. J'ai besoin de voir à quoi ressemble mon reflet.

Elle déglutit en plongeant ses yeux dans les siens. *Son ami Drew. Son âme sœur Drew.* Elle le voyait clairement pour la toute première fois – comme la personne avec qui elle voulait passer le reste de ses jours.

— Qu'est-ce que ça donne ? finit-elle par demander, incapable de supporter le suspense.

— J'aime bien, répondit-il en souriant. J'aime beaucoup. Je pense que tu m'enlèves au moins cinq kilos.

Elle renversa la tête en arrière et éclata de rire – le rire d'une femme qui touchait du doigt le plus grand accomplissement de sa vie. Aimer et l'être en retour.

— Juste une petite chose, ajouta Drew une fois qu'elle eut recouvré son sérieux. Si jamais tu me

forces à regarder *Quand Harry rencontre Sally* une fois de plus, c'est fini.

— Je n'ai plus besoin de le regarder, rétorqua-t-elle. J'ai mon dénouement heureux juste devant moi. Enfin, presque.

Elle passa les bras autour de son cou et l'attira contre elle pour leur premier baiser, à précisément 00 h 57, le soir du nouvel an.

REMERCIEMENTS

En premier lieu, je tiens à préciser que ce livre n'a pas été inspiré par les hommes de ma vie. La plupart de ceux que je connais sont fantastiques. Mais il y a toujours une ou deux exceptions à la règle, pas vrai ?

Un immense merci à mon amie Helen pour son côté terre à terre, qui m'a permis de rester drôle dans ce livre, et à Gemma, dont l'aide m'est si précieuse.

En matière de conseils techniques, merci à Marc et Bruce pour leurs connaissances en football, mais aussi à maman, papa, Helen, Andrew, Gillian, Chris, David, ainsi que Gillian et Chris en Nouvelle-Zélande, pour leur soutien familial sans lequel je ne pourrais rien faire.

Mille mercis également à Araminta Whitley et Peta Nightingale de l'agence LAW pour leur soutien indéfectible. Nous avons connu des allers-retours, des hauts et des bas, presque littéralement. Je suis ravie de ne pas être passée par là toute seule. Jenny Geras, Selina Walker et le reste de l'équipe des éditions Arrow m'ont accueillie à bras ouverts, et m'ont permis de partager le fond de ma pensée et de poser pléthore de questions. En parlant de ça, mention spéciale aux blogueurs littéraires, dont l'enthousiasme et la volonté de transmettre ne manqueront jamais de m'époustoufler. Je vous remercie tous pour l'accueil que vous avez réservé à mes romans.

Et enfin, merci à vous, lecteurs. Merci infiniment de me permettre de continuer à écrire. C'est un rêve devenu réalité, pour lequel je vous serai éternellement reconnaissante.

Tracy Bloom a commencé à écrire quand son mari, un homme cruel et sans cœur, l'a arrachée de force au travail de ses rêves – acheteuse de montagnes russes pour les plus grands parcs d'attractions du Royaume-Uni – pour l'embarquer en Amérique. Déterminée à saisir sa chance, elle se tourne vers son amour des mots et du rire, et entreprend d'écrire *Personne ne couche le mardi* (à paraître chez Milady). Ce livre lui vaut un succès international. Désormais, Tracy est sur un petit nuage grâce à ce nouveau boulot idyllique qui lui permet de faire rire, et parfois pleurer. Accompagnée de son mari et de ses deux enfants qui mettent la pagaille dans son quotidien, la voilà maintenant rentrée dans cette bonne vieille Angleterre, impatiente d'inventer d'autres histoires avec une bonne dose d'humour.

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Single Woman Seeks Revenge*
Copyright © Tracy Bloom 2013
Tous droits réservés

© Bragelonne 2016, pour la présente traduction

Couverture : © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2612-0

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr



C'EST AUSSI...

... LES RÉSEAUX SOCIAUX

Toute notre actualité en temps réel : annonces exclusives, dédicaces des auteurs, bons plans...

facebook.com/MiladyFR

Pour suivre le quotidien de la maison d'édition et trouver des réponses à vos questions !

twitter.com/MiladyFR

Les bandes-annonces et interviews vidéo sont ici !

youtube.com/MiladyFR

... LA NEWSLETTER

Pour être averti tous les mois par e-mail de la sortie de nos romans, rendez-vous sur :

www.bragelonne.fr/abonnements

... ET LE MAGAZINE NEVERLAND

Chaque trimestre, une revue de 48 pages sur nos livres et nos auteurs vous est envoyée gratuitement !

Pour vous abonner au magazine, rendez-vous sur :

www.neverland.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne.

- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [Dédicace](#)
- [Chapitre premier](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)
- [Chapitre 28](#)
- [Chapitre 29](#)
- [Chapitre 30](#)
- [Remerciements](#)
- [Biographie](#)
- [Mentions légales](#)
- [Milady c'est aussi](#)